



JACK VANCE

cycle de Tschai

le Dirdir



Jack Vance

CYCLE DE TSCHAÏ

TOME III

Le Dirdir

(The Dirdir, 1969)



Traduction de Michel Deutsch

PRÉAMBULE

À deux cent douze années-lumière de La Terre tournaient une étoile d'un jaune trouble, 4269 de La Carène, et l'unique planète qui lui faisait escorte, Tschaiï. L'astronef de reconnaissance Explorator IV, venu enquêter sur une mystérieuse émission de signaux radio, fut détruit dans ces parages. Le seul survivant de l'équipage, l'éclaireur Adam Reith, avait été sauvé, alors même qu'il était plus mort que vif, par Traz Onmale, le jeune chef de la tribu des Emblèmes.

D'emblée, Reith s'était fixé un objectif à atteindre de toute urgence : retourner sur la Terre pour y faire connaître l'existence de Tschaiï et du curieux mélange de peuples qui l'habitaient. Il lui fallait pour cela trouver un astronef ; Traz et, plus tard, un Homme-Dirdir en fuite, Ankhe at afram Anacho, s'étaient joints à lui dans cette quête.

Il apprit que Tschaiï avait jadis été le théâtre de guerres opposant trois races étrangères : les Dirdir, les Chasch et les Wankh. Un précaire état de neutralité armée avait fini par s'instaurer, chacune de ces races s'étant taillée sa propre zone d'influence et ayant abandonné les vastes étendues continentales aux nomades, aux fugitifs, aux bandits, à des seigneurs féodaux et à quelques communautés plus ou moins civilisées. Les aborigènes, les Phung et les Pnume, peuple secret qui se tenait à l'écart, occupaient les cavernes, les boyaux et les passages souterrains détendant sous les cités en ruine jalonnant la surface de Tschaiï.

Les races non-tschaiïennes avaient tantôt passé des contrats bilatéraux avec les hommes, tantôt réduit ceux-ci en esclavage et, au cours des millénaires, les autochtones avaient suivi une évolution qui les rapprochait de la race-hôte, de sorte qu'il y avait désormais, outre des populations d'aspect plus manifestement humain, les Hommes-Dirdir, les Hommes-Chasch, les Hommes-Wankh et les Pnumekin.

La présence d'hommes sur Tschaiï avait dès l'abord intrigué Reith. Un soir, dans un relais de caravanes de la Steppe Morte, Anacho, l'Homme-Dirdir, s'expliqua sur ce point :

« Avant l'arrivée des Chasch, les Pnume dominaient partout. Ils habitaient des villages constitués par de petits dômes et dont toutes les traces ont disparu. À présent, ils se réfugient dans les cavernes et les galeries des vieilles cités et leur vie est un mystère. Les Dirdir eux-mêmes considèrent que maltraiter un Pnume porte malheur. »

— « Les Chasch sont donc venus sur Tschaiï avant les Dirdir ? » s'enquit Reith.

— « C'est un fait bien connu », répondit Anacho, étonné par tant d'ignorance. « Les premiers envahisseurs ont été les Vieux Chasch. L'événement remonte à cent mille ans. Dix mille ans plus tard, les Chasch Bleus sont apparus, venant d'une planète antérieurement colonisée par les Chasch coureurs d'espace. Les deux races se sont combattues, chacune voulant s'assurer la domination de Tschaiï, et ont fait appel aux Chasch Verts, qui leur servaient de troupes de choc. Les Dirdir ont surgi il y a soixante mille ans. Les Chasch subirent de lourdes pertes jusqu'au moment où, du fait de leur afflux considérable, les Dirdir devinrent vulnérables. Alors, un état d'équilibre s'établit. Les deux groupes sont toujours ennemis et il y a peu d'échanges entre eux.

» Dans un passé relativement proche, quelque dix mille ans, une guerre spatiale éclata entre les Dirdir et les Wankh. Elle gagna Tschaiï lorsque ces derniers édifièrent des forteresses dans la province de Rakh et dans le Kachan méridional. Mais maintenant, il n'y a plus guère que des escarmouches et des embuscades. Chacune des trois races redoute les deux autres et attend l'heure de pouvoir annihiler ses rivaux. Les Pnume sont neutres et se tiennent à l'écart des hostilités, ce qui ne les empêche pas de suivre la situation avec intérêt et de prendre des notes pour rédiger leur histoire. »

— « Et les hommes ? » demanda Reith avec circonspection. « Quand sont-ils venus sur Tschaiï ? »

— « Les hommes », enchaîna l'Homme-Dirdir de son ton le plus didactique, « les hommes sont nés sur Sibol et sont arrivés

sur Tschai avec les Dirdir. Ils sont aussi malléables que la cire et certains d'entre eux se métamorphosèrent en hommes des marais, puis, il y a vingt mille ans, en cette espèce d'individu. » Il désigna Traz, qui lui décocha un regard fulminant. « D'autres, réduits en esclavage, donnèrent naissance aux Hommes-Chasch, aux Pnumekin et même aux Hommes-Wankh. Il y a des douzaines d'hybrides et de races baroques. Même chez les Dirdir, il existe des variantes. Les Immaculés sont des Dirdir presque à l'état pur, mais on trouve aussi des êtres présentant moins de raffinement. C'est d'ailleurs la source de ma propre rébellion : j'ai réclamé des prérogatives qui m'ont été refusées mais dont je me suis néanmoins prévalu... »

Anacho poursuivit en relatant ses déboires. Mais Reith ne lui prêtait plus attention. L'arrivée des hommes sur Tschai n'était plus un mystère. Les Dirdir connaissaient la navigation spatiale depuis plus de soixante-dix mille ans et, au cours de ces millénaires, ils s'étaient rendus sur la Terre. Au moins à deux reprises. La première fois, ils avaient capturé une tribu de Protomongoloïdes – dont étaient visiblement issus les hommes des marais auxquels Anacho avait fait allusion. La seconde fois, ils avaient ramené un échantillonnage de Protocaucasoïdes. Soumis aux conditions propres à la planète Tschai, les deux groupes avaient muté, s'étaient spécialisés, avaient remuté et s'étaient respecialisés pour aboutir à la stupéfiante diversité des types humains qui cohabitaient sur ce monde.

Après avoir vainement tenté de s'emparer d'un astronef Wankh, Reith et ses compagnons se réfugièrent à Smargash, localité des hauts plateaux lokhars, au pays de Kachan.





Le soleil 4269 de La Carène était entré dans la constellation de Tartusz, marquant ainsi l'ouverture du Balul Zac Ag, le « temps du rêve factice » : c'était alors la trêve, la suspension des massacres, du rapt d'esclaves, du pillage et de l'incendie volontaire dans les plateaux du pays lokhara. À Balul Zac Ag se tenait la Grande Foire de Smargash – à moins, peut-être, que la Grande Foire eût précédé Balul Zac Ag et lui eût donné naissance au bout de quelques siècles. Venus des hauts plateaux et des régions voisines, Xars, Zhurvegs, Serafs, Niss et autres peuplades encore convergeaient sur Smargash pour s'y mêler et y faire commerce, régler de vieilles querelles, recueillir des renseignements. La haine imprégnait l'air comme un remugle nauséabond ; les regards furtifs, les malédictions murmurées, les grondements de haine contenue accentuaient encore l'agitation colorée qui régnait dans le bazar. Seuls les Lokhars (hommes à la peau noire et aux cheveux blancs, femmes à la peau blanche et aux cheveux noirs) conservaient un air de détachement serein.

Le second jour de Balul Zac Ag, Adam Reith, qui flânait dans le bazar, s'aperçut qu'on l'observait. Il en fut à la fois surpris et consterné : sur Tschai, faire l'objet d'une surveillance était toujours un signe précurseur de périls.

Mais peut-être se trompait-il, se dit-il à lui-même. Il avait des ennemis à la douzaine et, en outre, il était aux yeux d'une foule de gens le symbole d'une catastrophe idéologique. Mais comment ses adversaires auraient-ils pu retrouver sa piste jusqu'à Smargash ? Il continua de déambuler à travers la cohue du bazar, s'arrêtant de temps en temps devant les échoppes pour se retourner. Mais son poursuivant, si tant est qu'il existât ailleurs que dans son imagination, s'était perdu dans la foule. Il y avait là des Niss de plus de deux mètres, enveloppés dans des robes noires, qui avançaient à grandes enjambées et faisaient

penser à des oiseaux rapaces ; il y avait des Xars, des Serais et des Dugbo nomades accroupis autour de leurs feux, des Choses Humaines au masque de terre cuite dénué d'expression, des Zhurvegs emmitouflés dans des cafetans couleur de café et des Lokhars noirs et blancs, habitants de Smargash. Il y avait de singuliers bruits saccadés – cliquetis métalliques, crissements de cuir, cris gutturaux, appels stridents, gémissements, raclements, sans compter la cacophonie des instruments de musique dugbo. Il y avait des odeurs : effluves de fougères aromatiques, de sécrétions glandulaires, de mauvais musc, senteurs de la poussière qui s'élevait en tourbillons, fragrance âcre de noix piquées, fumet des viandes grillées, parfum des Serais. Il y avait des couleurs : des noirs, des bruns ternes, des oranges, des écarlates affadis, des bleus sombres, des ors éteints.

Quittant le bazar, Reith traversa le terre-plein réservé à la danse. Soudain, il s'arrêta net en distinguant à la limite de son champ de vision une silhouette qui se glissait derrière une tente.

Songeur, il regagna la taverne où, dans un coin de la salle commune, Traz et Ankhe at afram Anacho, l'Homme-Dirdir, étaient en train de faire un repas de viande et de pain. Ils ne se parlaient pas. C'étaient deux créatures disparates et chacun trouvait l'autre incompréhensible. Anacho, grand, maigre et blafard comme tous ses congénères, était totalement chauve ; il portait maintenant un bonnet à pompons à la mode yao pour que sa calvitie se remarquât moins. Ses réactions étaient imprévisibles ; il avait tendance à se montrer bavard, était porté à la facétie et avait de brusques sautes d'humeur. Traz, franc du collier, morose et dru, était son antithèse dans presque tous les domaines. Il jugeait l'Homme-Dirdir vaniteux, trop raffiné et hyper civilisé. Et Anacho le trouvait dénué de tact, austère et exagérément prosaïque. Comment ces deux êtres parvenaient-ils à voyager de compagnie en vivant à peu près en bonne intelligence ? Pour Reith, c'était un mystère.

Le Terrien s'assit à leur table et annonça :

— Je crois avoir été suivi.

Anacho se laissa aller contre le dossier de son siège, visiblement atterré.

— Dans ce cas, nous devons nous préparer à affronter le désastre – ou fuir.

— Je préfère la fuite, répondit Reith en saisissant un cruchon de grès et en se servant de la bière.

— Tu es toujours décidé à prendre l'espace pour rejoindre ta planète mythique ?

Le ton d'Anacho était celui qu'on emploie pour raisonner un enfant têtue.

— Je veux retourner sur la Terre, bien sûr.

— Bah ! Tu es victime d'une mystification ou d'une obsession. Ne peux-tu pas t'en guérir ? Il est plus facile de discuter d'un pareil projet que de le réaliser. Les astronefs ne sont pas comme les coupe-verrues que l'on trouve dans toutes les boutiques.

— Je ne le sais que trop, fit tristement Reith.

— Je te suggérerai de t'adresser aux Chantiers Astronautiques de Grand Sivishe, enchaîna Anacho, désinvolte. On peut s'y procurer à peu près n'importe quoi pour peu qu'on ait des sequins en suffisance.

— Ce qui n'est, hélas ! pas mon cas.

— Alors, tu n'as qu'à aller aux Carabas. Les sequins s'y ramassent à la pelle.

Traz eut un reniflement railleur.

— Nous prends-tu pour des fous ?

— Qu'est-ce que les Carabas ? voulut savoir Reith.

— Un secteur situé dans la réserve de chasse des Dirdir, au nord du Kislovan. Ceux qui ont de la chance et des nerfs solides y font parfois leur pelote.

— Les cinglés, murmura Traz, les casse-cou et les meurtriers, plutôt.

— Mais comment ces gens-là, quelle que soit leur nature, s'y prennent-ils pour rafler des sequins ?

— En employant la méthode habituelle, répondit Anacho d'une voix aérienne et désinvolte. En cueillant les chrysospines.

Reith se frotta le menton.

— C'est de là que viennent les sequins ? Je croyais que les Dirdir ou je ne sais quel autre peuple les frappaient pour battre monnaie.

— Pareille ignorance est digne, en effet, d'un homme d'une autre planète !

Une grimace lugubre plissa les lèvres du Terrien.

— Je vois mal comment il pourrait en aller autrement.

— La chrysospine, poursuivit Anacho, ne pousse que dans la Zone Noire, c'est-à-dire les Carabas, où le sol contient des composés d'uranium. Un bulbe plein donne deux cent quatre-vingt-deux sequins d'une couleur quelconque. Un sequin pourpre vaut cent sequins blancs, un écarlate en vaut cinquante et ainsi de suite avec les sequins émeraude, les bleus, les sardoine et les laiteux. Même Traz sait cela.

— Même Traz ? répéta l'intéressé en dévisageant Anacho avec un rictus.

L'Homme-Dirdir ne prêta pas attention à l'interruption.

— Cela étant dit, rien ne prouve de façon certaine que l'on nous surveille. Adam Reith peut fort bien s'être mépris.

— Adam Reith ne s'est pas mépris, rétorqua le jeune garçon. *Même Traz*, pour reprendre ton expression, sait à quoi s'en tenir.

Anacho haussa des sourcils inexistants.

— Comment cela ?

— Regarde l'homme qui vient d'entrer.

— Le Lokhar ? Qu'est-ce qu'il a de particulier ?

— Ce n'est pas un Lokhar. Et il ne perd pas un seul de nos gestes.

La mâchoire d'Anacho s'affaissa imperceptiblement.

Reith étudia l'individu à la dérobée. Il était en effet moins corpulent, moins direct et moins abrupt que les Lokhars moyens.

— Ce garçon a raison, fit Anacho en baissant le ton. Vois comment il boit sa bière en baissant la tête au lieu de la rejeter en arrière... C'est alarmant.

— Qui pourrait s'intéresser à nous ? souffla Reith.

Anacho émit un ricanement caustique.

— Crois-tu donc que nos exploits soient passés inaperçus ? Ce qui a eu lieu à Ao Hidis a éveillé partout l'attention.

— Alors, cet homme... au service de qui est-il ?

L'Homme-Dirdir haussa les épaules.

— Avec son épiderme teint en noir, je ne suis même pas capable de deviner sa race.

— Il y aurait intérêt à se renseigner. (Reith réfléchit un instant.) Je vais traverser le bazar et faire ensuite le tour de la Vieille Ville. S'il m'emboîte le pas, laissez-lui prendre un peu d'avance et filez-le. S'il ne bouge pas, que l'un de vous deux, reste sur place et que l'autre me rejoigne.

Le Terrien sortit et prit la direction du bazar. Il fit halte devant le pavillon zhurveg pour examiner les tapis qui étaient en montre. Selon les bruits qui couraient, ils étaient tissés par des enfants cul-de-jatte kidnappés et mutilés par les Zhurvegs en personne. Le Terrien jeta un coup d'œil derrière lui. Apparemment, personne ne le suivait. Il se remit en marche et s'arrêta de nouveau un peu plus loin à côté de présentoirs où de hideuses femmes niss offraient aux chalands des rouleaux de corde de cuir tressé, des harnais pour chevaux-sauteurs, des récipients d'argent d'une beauté primitive. Toujours personne sur ses talons. Passant de l'autre côté de la galerie, Reith s'immobilisa devant l'échoppe d'un marchand dugbo qui proposait des instruments de musique, songeant que, s'il pouvait ramener sur Terre toute une cargaison de tapis zhurvegs, d'orfèvrerie niss et d'instruments dugbo, il aurait fortune faite. Il se retourna et nota qu'Anacho musardait une cinquantaine de mètres derrière lui. L'Homme-Dirdir n'était manifestement pas plus avancé que tout à l'heure.

Reith reprit sa promenade du même pas nonchalant pour stopper à la vue d'un nécromancien dugbo, vieillard contrefait accroupi derrière des plateaux chargés de bouteilles biscornues, de pots d'onguents, de pierres de contact destinées à faciliter la télépathie, de bâtonnets d'amour, de malédictions calligraphiées sur des liasses de feuillets rouges ou verts.

Au-dessus de sa tête se balançaient une douzaine de cerfs-volants aux formes fantastiques que le vieux Dugbo manipulait pour produire une faible musique plaintive. Il tendit une amulette à Reith. Quand celui-ci la refusa, il lui cracha des injures et secoua ses cerfs-volants, qui piquèrent du nez en émettant des dissonances stridentes.

Le Terrien s'éloigna et gagna le camp dugbo proprement dit. Des jeunes filles en fichu et jupe à volants noirs, vieux rose ou ocre racolaient les Zhurvegs, les Lokhars et les Serais, mais accablaient de sarcasmes les prudes Niss, qui passaient leur chemin à grands pas, muets, le menton levé, le nez fendant l'air comme une lame de faux en os poli. Derrière le campement se déployait la plaine, cernée de lointaines montagnes noires que doraient les feux de 4269 de La Carène.

Une fille s'approcha de Reith, des breloques d'argent s'entrechoquant à sa ceinture. Elle lui dédia un sourire édenté.

— Qu'est-ce que tu cherches ici, l'ami ? Fatigué ? Ma tente est là. Entre te reposer un peu.

Il déclina l'invite et recula avant que la fille ou ses jeunes sœurs aux doigts alertes eussent pu toucher sa sacoche.

— Pourquoi est-ce que tu renâcles ? reprit-elle d'une voix chantante. Regarde-moi ! Ne suis-je pas belle ? J'ai poli mes jambes avec de la cire seraf, je me suis parfumée à l'eau de brume. Tu pourrais avoir beaucoup moins de chance !

— Je n'en doute pas un seul instant. Néanmoins...

— Nous bavarderons, Adam Reith ! Nous nous raconterons des tas de choses étranges.

— Comment sais-tu mon nom ?

Elle agita son fichu en direction des jeunettes comme pour chasser des insectes.

— Qui, à Smargash, ne connaît Adam Reith dont la démarche est celle d'un prince ilanth et dont l'esprit est toujours plein de pensées ?

— Je suis donc une célébrité ?

— Certes ! Il faut vraiment que tu partes ?

— Oui. J'ai un rendez-vous.

Il poursuivit son chemin. La fille le suivit des yeux, les lèvres étirées dans un vague et bizarre sourire que Reith, quand il se retourna, trouva troublant.

Un peu plus loin, Anacho émergea d'une ruelle latérale.

— L'homme à la peau teinte comme un Lokhar est resté à l'auberge, annonça-t-il. Une jeune femme vêtue comme une Dugbo t'a suivi un moment. Elle t'a accosté dans le camp et, après, elle ne t'a plus filé.

— Bizarre, murmura Reith, qui scruta la rue en tous sens. Personne ne nous suit plus maintenant ?

— Personne n'est visible. Mais il se pourrait bien que nous soyons quand même sous surveillance. Tourne-toi, s'il te plaît. (De ses longs doigts blancs, Anacho palpa la veste de son compagnon.) C'est bien ce que je pensais ! (Il montra à Reith une espèce de petit bouton noir.) À présent, nous savons qui est à tes trousses. Reconnais-tu cet objet ?

— Non, mais je devine de quoi il s'agit. C'est un traceur.

— Un accessoire de chasse dirdir dont se servent les très jeunes ou les très vieux pour repérer le gibier.

— Ce sont donc les Dirdir qui s'intéressent à moi ?

La figure d'Anacho s'allongea et se pinça comme s'il avait goûté quelque chose à la saveur amère.

— Les événements qui se sont déroulés à Ao Khaha ont naturellement attiré leur attention.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien me vouloir ?

— Il est rare que les mobiles des Dirdir soient subtils. Ils désirent te poser quelques questions et te tuer ensuite.

— C'est le moment de disparaître.

Anacho examina le ciel.

— Il est trop tard. Je crois bien qu'un aéroglisseur dirdir approche... Donne-moi le bouton.

Un Niss avançait dans leur direction, sa robe noire se soulevant à chacune de ses enjambées. Anacho fit un pas en avant et, vivement, tendit la main vers le sombre vêtement. Le Niss pivota sur lui-même avec un grondement menaçant. L'espace d'un instant, il fut sur le point d'enfreindre les interdits contre nature de Balul Zac Ag mais, finalement, il reprit sa route.

Anacho émit un léger gloussement flûté.

— Quand ils découvriront qu'Adam Reith est un Niss, les Dirdir seront bien surpris !

— Nous avons intérêt à décamper avant que la vérité n'éclate.

— D'accord, mais comment ?

— Je propose que nous demandions conseil au vieux Zarfo Detwiler.

— Heureusement que nous savons où le trouver.

Ils contournèrent le bazar et dirigèrent leurs pas vers le cabaret, une bâtisse délabrée faite de pierres et de planches dégradées par le temps. Zarfo s'y était réfugié pour fuir la poussière et la cohue du bazar. Un cruchon de bière masquait presque entièrement son visage teint en noir. Il était habillé avec une élégance inusitée : bottes noires et reluisantes, cape marron, tricorne noir. Il était un peu ivre et encore plus loquace que d'habitude. Reith lui exposa la situation, ce qui fut laborieux. Enfin, Zarfo éclata :

— Ce sont les Dirdir, maintenant ! Et pendant Balul Zac Ag ! Quelle abomination ! S'ils ne mettent pas un frein à leur arrogance, ils connaîtront la colère des Lokhars !

— Laissons cela de côté, fit Reith. Comment pouvons-nous quitter Smargash dans les plus brefs délais ?

Zarfo battit des paupières et plongea la louche dans le pot de bière.

— Il faut d'abord que je sache où vous désirez aller.

— Aux Iles des Nuages. Ou peut-être aux Carabas.

Sous l'effet de la surprise, Zarfo lâcha sa louche.

— Nul n'est plus gourmand que les Lokhars. Et pourtant, rares sont les Lokhars qui ont tenté de faire le voyage des Carabas. Et combien en sont revenus l'escarcelle remplie ? As-tu remarqué, à l'est, le grand manoir dont la charmille est fermée par une chaîne d'ivoire sculpté ?

— Je l'ai vu.

— C'est le seul du genre que l'on trouve aux environs de Smargash, fit Zarfo sur un ton sinistre. Tu comprends ce que cela signifie ? (Il frappa sur le banc pour appeler le serveur.) Encore de la bière !

— J'ai aussi mentionné les Iles des Nuages, dit Reith.

— Tusa Tala, sur le Draschade, vous conviendra mieux que les Iles. Comment faire pour aller là-bas ? Le fourgon à moteur ne dépasse pas Siadz, à la limite des plateaux. Je ne connais pas de routes franchissant la région des gouffres pour atteindre l'océan. Il y a deux mois que la caravane de Zara est partie. Le seul moyen de transport raisonnable serait l'aéroglesseur.

— Eh bien, où pouvons-nous nous en procurer un ?

— Inutile de vous adresser aux Lokhars : ils n'en ont pas. Mais regarde par là : il y a un glisseur et un groupe de riches Xars qui semblent être sur le départ ! Peut-être qu'ils se rendent à Tusa Tala. On va se renseigner.

— Un moment ! Il faut prévenir Traz.

Reith fit signe au serveur et le chargea d'aller à l'auberge. L'autre partit en courant.

Suivi du Terrien et d'Anacho, Zarfo traversa la place. Cinq Xars attendaient devant leur vieil aéroglisseur – courts sur pattes, une encolure de taureau, le teint congestionné. Ils portaient de somptueuses robes grises et vertes et leurs cheveux noirs étaient ramenés au-dessus de leur tête en chignons raides et laqués, légèrement bombés vers l'extérieur et plats vers l'intérieur.

— Vous quittez déjà Smargash, amis Xars ? leur lança allègrement Zarfo.

Les Xars palabrerent entre eux à voix basse et se détournèrent. Le Lokhar, faisant mine d'ignorer leur manque d'aménité, reprit :

— Et quelle est votre destination ?

— Le lac Falas, évidemment ! répondit le plus vieux. Nous avons réglé nos affaires. Nous nous sommes fait voler comme d'habitude et nous avons hâte de retrouver nos marais.

— C'est parfait ! Ce monsieur et ses deux amis vont en gros dans la même direction et ils ont besoin d'un moyen de transport. Ils m'ont demandé s'ils devaient vous proposer de vous payer. « Quelle absurdité ! leur ai-je répondu. Les Xars sont d'une générosité princière...

Le Xar le coupa sèchement :

— Tais-toi ! J'ai au moins trois observations à faire. Premièrement, il n'y a pas de place dans notre glisseur. Deuxièmement, nous sommes généreux mais à condition que notre générosité ne nous fasse pas perdre de sequins. Troisièmement, ces deux énergumènes ont un air impudent et farouche qui n'est pas du tout rassurant. Celui-ci est le troisième ? (La question se référait à Traz, qui venait d'arriver.) Ce n'est qu'un gamin mais il n'en est pas moins louche.

Un autre Xar intervint :

— Encore deux questions. Combien peuvent-ils payer ? Où souhaitent-ils aller ?

Reith, songeant à la réserve tristement légère de sequins qu'il avait dans sa sacoche, répondit :

— Nous ne pouvons pas offrir plus de cent sequins. Et nous voulons nous rendre à Tusa Tala.

Les Xars levèrent les bras au ciel avec indignation.

— Tusa Tala ? À mille miles au nord-ouest ! Alors que le lac Falas est au sud-est ! Cent sequins ? Est-ce une plaisanterie ? Bézigues ! Disparaissez !

Zarfo, la mine menaçante, s'avança en titubant :

— Bézigues ? Tu m'as traité de bézigue ? Si ce n'était pas Balul Zac Ag, le temps du rêve factice, vous verriez comme je vous tordrais vos longs nez ridicules... à tous !

Les Xars crachotèrent des choses entre leurs dents et grimpèrent dans leur glisseur, qui décolla.

Zarfo suivit l'engin des yeux.

— Eh bien, ça n'a pas marché ! Mais tous ne seront peut-être pas aussi grincheux. Voici un autre glisseur qui arrive. On va mettre le marché en main à ceux-là. Et, en dernier ressort, nous aurons toujours la ressource de les saouler et de leur emprunter leur appareil. C'est une jolie mécanique, celui-là. Sûr que...

Anacho poussa un cri étranglé.

— C'est un aéro dirdir ! Déjà ! Ils n'ont pas perdu de temps ! Vite... cachons-nous ! Sauve qui peut !

Reith lui saisit le bras comme il se préparait à détalier.

— Ne cours pas ! As-tu donc envie qu'ils nous identifient si rapidement ? (Il se tourna vers Zarfo.) Où peut-on se cacher ?

— Dans la réserve du cabaret. Mais n'oublie pas que c'est Balul Zac Ag ! Jamais les Dirdir n'oseront user de violence.

— Allons donc ! grogna Anacho. Que connaissent-ils de vos coutumes ? D'ailleurs, ils s'en moqueraient !

— Je les leur expliquerai, rétorqua le Lokhar.

Il guida Reith et ses compagnons jusqu'à un appentis attendant à la taverne et les poussa à l'intérieur.

Reith, l'œil collé à un interstice des planches, vit le glisseur se poser. Une pensée soudaine le fit se retourner. Il palpa les

vêtements de Traz et découvrit avec épouvante un petit disque noir.

— Vite ! s'écria Anacho. Donne-le-moi...

L'Homme-Dirdir s'éclipsa. Il entra dans le cabaret d'où il ressortit une minute plus tard.

— C'est un vieux Lokhar qui se prépare à rentrer chez lui qui a maintenant le mouchard, annonça-t-il quand il eut rejoint ses amis. (Il examina la place à travers une fissure du mur.) Ce sont des Dirdir, il n'y a pas d'erreur ! Comme toujours quand il doit y avoir du sport !

Le glisseur était silencieux. Il ne ressemblait à aucun des engins que Reith avait pu voir jusqu'à présent sur Tschai : c'était le produit d'une technologie de pointe hardie. Cinq Dirdir en descendirent, impressionnantes créatures à l'air dur, alerte et décidé. Ils avaient à peu près la taille d'un homme et se déplaçaient avec une sinistre agilité comme des lézards un jour de canicule. Leur épiderme avait le poli de l'os et leur crâne s'achevait par une crête acérée semblable à une lame et dont la partie postérieure était flanquée d'antennes incandescentes qui frémissaient. Leur faciès, avec leurs orbites profondes et le prolongement de la crête évoquant une arête nasale, était étrangement humain. Ils avançaient moitié en sautillant, moitié en bondissant, tels des léopards dressés sur deux pattes. Il n'était pas difficile de voir en eux les êtres sanguinaires qui chassaient jadis à travers les plaines torrides de Sibol.

Trois personnages vinrent à leur rencontre : le faux Lokhar, la fille dugbo et un homme habillé de gris qui n'avait rien de très marquant. Après un conciliabule de quelques minutes, les Dirdir sortirent des instruments qu'ils pointèrent dans différentes directions.

— Ils localisent les traceurs, souffla Anacho. Et le vieux Lokhar est encore dans la taverne à boire sa bière sans se presser !

— Aucune importance, répliqua Reith. Ce sera aussi bien là qu'ailleurs.

Les Dirdir se dirigèrent vers le cabaret, de leur curieuse démarche féline, les trois espions sur leurs talons. Ce fut le moment que le vieux Lokhar, mal assuré sur ses jambes, choisit

pour sortir. Les Dirdir l'examinèrent avec étonnement et s'approchèrent de lui à grands pas. L'autre recula avec effroi.

— Qu'est-ce que c'est que ceux-là ? Des Dirdir ? Laissez-moi tranquille !

— Connais-tu un homme du nom d'Adam Reith ? s'enquit l'un des Dirdir d'une voix chuintante et zézayante indiquant qu'il n'avait pas de larynx.

— Absolument pas ! Ecartez-vous !

Zarfo s'avança.

— Adam Reith, dites-vous ? Que lui voulez-vous ?

— Où est-il ?

— Pourquoi cette question ?

Le faux Lokhar murmura quelque chose au Dirdir qui reprit :

— Cet Adam Reith, le connais-tu bien ?

— Bien ? Non. Si vous avez de l'argent à lui remettre, confiez-le-moi. Il sera d'accord.

— Où est-il ?

Zarfo leva les yeux vers le ciel.

— Tu as vu le glisseur qui partait au moment où vous êtes arrivés ?

— Oui.

— Il se pourrait bien qu'il se soit trouvé à son bord avec ses amis.

— Qui affirme que c'est la vérité ?

— Pas moi, répondit Zarfo. Ce n'est qu'une simple suggestion de ma part.

— Moi non plus, déclara le vieux Lokhar, qui avait suivi la discussion.

— Quelle direction ont-ils prise ?

— Peuh ! Les célèbres limiers, c'est vous ! ricana Zarfo. À quoi bon demander cela aux pauvres innocents que nous sommes, nous autres ?

Les Dirdir battirent en retraite et leur glisseur ne tarda pas à prendre son essor.

Zarfo dévisagea les trois espions à leur solde et leur décocha un sourire inquiétant.

— Comme cela, vous violez nos lois alors que vous êtes les hôtes de Smargash. Ignorez-vous que c'est l'époque de Balul Zac Ag ?

— Nous n'avons pas perpétré de violences, rétorqua le faux Lokhar. Nous avons seulement fait notre travail.

— Un sale travail, prodrome de violence ! Vous serez fouettés. Où sont les prévôts ? En prison tous les trois !

Les trois espions furent entraînés sans ménagements en dépit de leurs protestations, de leurs clameurs et de leurs récriminations, et Zarfo rejoignit le hangar.

— Il vaudrait mieux que vous partiez tout de suite, dit-il à Reith. Les Dirdir reviendront vite de leur erreur. Le chariot pour l'ouest est prêt au départ. (Il tendit le bras vers le véhicule à l'arrêt de l'autre côté de l'esplanade.)

— Où nous conduira-t-il ?

— Au delà du plateau. Après, ce sont les gouffres. Une région sinistre ! Mais si vous restez à Smargash, vous serez capturés par les Dirdir, Balul Zac Ag ou pas.

Reith laissa son regard errer sur le terre-plein, sur les maisons de pierre et de bois incrustées de poussière, sur les Lokhars noirs et blancs, sur la vieille auberge délabrée. C'était à Smargash qu'il avait trouvé la paix et la tranquillité pour la première fois depuis son arrivée sur Tschai. À présent, la tournure prise par les événements l'obligeait une fois encore à plonger dans l'inconnu.

— Nous avons besoin d'un quart d'heure pour réunir nos affaires, fit-il d'une voix creuse.

Anacho murmura avec atterrement :

— La situation ne s'accorde pas à mes espérances. Mais il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Tschai est un monde d'angoisse.

Zarfo fit son entrée dans l'auberge, chargé de robes serais et de casques à cimier.

— Enfilez ces vêtements. Vous gagnerez peut-être une ou deux heures. Et hâtez-vous... le char est prêt à partir.

— Un moment. (Reith inspecta l'esplanade.) Qui sait s'il n'y a pas d'autres espions à l'affût de nos mouvements ?

— Eh bien, nous n'avons qu'à passer par-derrière. On ne peut pas prévoir toutes les éventualités.

Reith ne fit pas d'autres commentaires. Zarfo commençait à devenir irascible et il avait hâte de voir le trio quitter Smargash – pour n'importe quelle destination.

Ils se dirigèrent en silence vers le véhicule, chacun plongé dans ses pensées. Zarfo reprit la parole :

— Ne parlez à personne. Vous n'aurez qu'à faire semblant de méditer : c'est comme cela que se comportent les Serafs. Quand le soleil se couchera, tournez-vous vers l'est et braillez : « Ah-oo-tcha ! » Personne ne sait ce que ça veut dire mais c'est ce que font les Serafs. Si l'on vous pose des questions avec insistance, répondez que vous allez acheter des essences. Et maintenant, montez ! Puissiez-vous ne pas rencontrer les Dirdir et réussir dans toutes vos entreprises. Sinon, rappelez-vous qu'on ne meurt qu'une fois !

— Merci pour cette consolation, dit Reith.

Le chariot motorisé à huit roues s'ébranla ; il sortit de la ville et s'enfonça dans la plaine en direction de l'ouest. Reith, Anacho et Traz étaient seuls dans le compartiment arrière.

L'Homme-Dirdir était pessimiste :

— Les Dirdir ne seront pas longtemps dupes du subterfuge et les obstacles ne feront qu'attiser leur ardeur. Sais-tu que les jeunes sont comme des bêtes fauves ? Il faut d'abord les dompter, puis les dresser et les instruire. L'esprit dirdir demeure sauvage. Ils conservent le goût de la chasse.

— J'ai tout autant le goût de l'autoconservation, répliqua Reith.

Le soleil disparut derrière l'horizon et le paysage s'enveloppa de grisaille. Le chariot fit halte dans un petit village lugubre et les passagers en profitèrent pour se dégourdir les jambes ; ils burent de l'eau saumâtre à un puits et marchandèrent des galettes que vendait une vieille commère racornie qui en demandait un prix extravagant et ne faisait que rire bruyamment de leurs contre-propositions. Enfin, le véhicule se remit en marche, abandonnant la vieille, qui bougonnait à côté de son plateau.

À la pénombre terre-de-Sienne succédèrent les ténèbres. Un hululement fantomatique balaya l'étendue désolée : l'appel des molosses de la nuit. Az, la lune rose, se leva à l'est, précédant de peu Braz, la bleue. Devant le chariot se dressa la haute masse d'un piton rocheux que Reith supposa être une ancienne cheminée volcanique. Trois pâles lueurs jaunes scintillaient à son sommet. Le Terrien braqua son sondoscope¹ : c'étaient les ruines d'un château.

Il fit un somme d'une heure. Quand il se réveilla, le véhicule longeait la berge sablonneuse d'une rivière ; sur la rive opposée, des psillas se silhouettaient sur le ciel que baignait la clarté des lunes. Un peu plus tard, les voyageurs passèrent devant un manoir décrépît hérissé de coupoles, apparemment inhabité et tombant en ruine.

Une demi-heure s'écoula encore. Il était minuit quand le chariot s'arrêta sur la place d'un gros bourg pour y passer la nuit et les voyageurs s'installèrent pour dormir, qui sur leur banc, qui sur le toit du véhicule.

Enfin 4269 de La Carène se leva, disque d'ambre à l'éclat froid, et dissipa peu à peu la brume matinale. Des colporteurs proposèrent leur marchandise aux passagers : viandes marinées, boulettes, morceaux d'écorce bouillie, gousses d'herbe à pèlerin grillées, et tout le monde se restaura. Puis l'on repartit, toujours vers l'ouest, en direction des Monts de la

¹ Jumelle photo-amplificatrice d'un pouvoir de magnification de 1000/1, l'un des accessoires de la trousse de survie que Reith avait récupéré.

Bordure dont les cimes escaladaient maintenant le ciel. De temps en temps, Reith scrutait le firmament au sondoscope, mais il n'y avait aucune trace de leurs poursuivants.

— C'est encore trop tôt, fit Anacho d'une voix morne. N'aie crainte, ils viendront.

À midi, le chariot atteignit Siadz, son terminus : une douzaine de cabanes de pierres rondes ceinturant un puits.

Au grand dépit de Reith, il apparut impossible de trouver un moyen de transport quelconque, que ce fût un chariot à moteur ou un cheval-sauteur, pour franchir la chaîne.

— Sais-tu ce qu'il y a de l'autre côté ? s'exclama l'Ancien du village. Les gouffres.

— N'existe-t-il pas une piste ? Une route commerciale ?

— Qui oserait pénétrer dans le pays des gouffres, même pour faire du négoce ? Quelle sorte de gens êtes-vous donc ?

Anacho répondit :

— Nous sommes des Serafs qui cherchons des racines d'asofa.

— Ah ! Les Serais et leurs parfums ! J'ai entendu parler de vous. Eh bien, ne perdez pas votre temps à chercher à nous en imposer avec vos sempiternelles singeries : nous sommes un peuple simple. N'importe comment, il n'y a pas d'asofa dans les gouffres. Il n'y pousse que des prurigons, des mousselus et des craque-boyaux.

— Cela ne fait rien. Nous irons quand même explorer la région.

— À votre guise. Il paraît qu'il y aurait une ancienne route vers le nord, mais pour autant que je sache, nul ne l'a jamais vue.

— Quelle espèce de gens habitent les gouffres ? Sont-ils hospitaliers ?

— Des gens ? Tu veux rire ! Il y a quelques pysantillas, des kors rouges sous tous les rochers et des oiseaux-présages. Si vous avez beaucoup de malchance, vous risquez de tomber sur un sauvrue.

— Un pays sinistre, dirait-on !

— Ah la la ! Mille miles de chaos ! Et pourtant, qui sait ? Là où le lâche n'ose s'aventurer, le héros peut trouver la gloire.

Peut-être est-ce ce qui vous arrivera avec vos parfums. Dirigez-vous vers le nord et tâchez de trouver l'ancienne route qui rejoint la côte. Ce ne sera rien de plus qu'une trace émiettée. Mais, au crépuscule, mettez-vous à l'abri car les molosses de la nuit hantent cette désolation !

— Tu nous as convaincus, dit Reith. Nous repartirons vers l'est avec le chariot à moteur.

— C'est la sagesse ! Voyons ! Serafs ou pas, à quoi bon courir au suicide ?

Le Terrien et ses compagnons rebroussèrent chemin à bord du véhicule et, un mile plus loin, ils sautèrent à terre sans se faire remarquer. Le chariot s'éloigna en cahotant vers l'est et ne tarda pas à s'évanouir dans la grisaille aux reflets d'ambre.

Le silence régnait tout autour d'eux. Sur le sol gris et accidenté poussaient ici et là des buissons épineux d'une teinte saumon et, à des intervalles encore plus éloignés, des touffes d'herbe à pèlerin dont la vue suscita une sombre satisfaction chez Reith, qui laissa tomber :

— Tant qu'il y aura de l'herbe à pèlerin, nous ne mourrons pas de faim.

Traz émit un grognement dubitatif.

— Il est préférable d'atteindre les montagnes avant la nuit. En plaine, trois hommes ne peuvent rien contre les molosses.

— Nous avons une raison encore plus pressante de nous hâter, renchérit Anacho. Les Dirdir ne se laisseront pas berner très longtemps.

Reith scruta le ciel vide, le paysage sinistre.

— Peut-être se décourageront-ils.

— Jamais ! Quand on déjoue leurs plans, cela les excite et les remplit d'une ardeur farouche.

— Les montagnes ne sont pas loin. Il n'y aura qu'à se dissimuler dans l'ombre des rochers ou dans un ravin.

Il leur fallut une heure de marche pour parvenir à la muraille de basalte désagrégé. Soudain, Traz s'immobilisa, flairant le vent. Reith ne sentait rien mais il avait appris depuis longtemps à s'en remettre à l'acuité sensorielle du jeune homme.

— Des fientes de Phung², murmura celui-ci. Qui datent de deux jours environ.

Le Terrien inspecta son pistolet avec nervosité. Il lui restait huit projectiles. Lorsqu'il les aurait épuisés, l'arme serait sans utilité. Sa chance était-elle en train de l'abandonner ? se demanda-t-il.

— Ce Phung est-il à proximité ?

Traz haussa les épaules.

— Les Phung sont des créatures démentes. Si cela se trouve, il y en a un derrière ce bloc de pierre.

Reith et Anacho regardèrent autour d'eux avec inquiétude.

— Les Dirdir sont le danger numéro 1, dit finalement Anacho. Nous sommes entrés dans la phase critique. Ils doivent avoir relevé les traces de notre présence à bord du chariot et ils peuvent facilement nous suivre jusqu'à Siadz. Cependant, nous ne sommes peut-être pas entièrement démunis, surtout s'ils n'ont pas de matériel de repérage du gibier.

— C'est-à-dire ? voulut savoir Reith.

— Des instruments qui détectent l'odeur de l'homme ou son rayonnement calorifique. Certains décèlent une piste grâce à la chaleur résiduelle des empreintes de pas, d'autres, sensibles aux exhalaisons de l'anhydride carbonique, permettent de localiser une proie dans un rayon de cinq miles.

— Et une fois qu'ils l'ont capturée, que font-ils ?

— Les Dirdir sont réactionnaires. Ils nient le changement. La chasse n'est pas une nécessité pour eux : c'est une force intérieure qui les pousse à chasser. Ils se considèrent comme des bêtes de proie et ne connaissent aucune inhibition.

— Autrement dit, ils nous dévoreront, fit Traz.

Reith médita dans un silence lugubre. Enfin, il murmura :

— Eh bien, il ne faut pas se faire capturer.

— On ne meurt qu'une fois, comme disait Zarfo le Lokhar.

— Regarde cette brèche, reprit l'adolescent en désignant un point de la paroi. S'il y a une route, elle doit passer par là.

² Créature nocturne et solitaire faisant partie de la faune de Tschäi. Voir, dans cette même collection, *Le Cycle de Tschäi T1, Le Chasch*.

Tous trois, ruisselants de sueur et sans cesser de scruter le ciel, pressèrent le pas, se fauflant entre d'arides monticules de terre grise et compacte, contournant des taillis d'arbustes épineux et des champs d'éboulis. Ils atteignirent la trouée, mais il n'y avait pas la moindre trace de route. Si jamais il en avait existé une, les dépôts détritiques et l'érosion l'avaient effacée depuis longtemps.

Soudain, Anacho exhala une sourde exclamation.

— Le glisseur ! Le voilà ! La chasse a commencé.

Reith refoula la vague de panique qui s'emparait de lui. Il examina la brèche. En son centre s'égouttait un petit ruisseau qui formait une mare stagnante. À droite, un à-pic. À gauche, un éperon massif projetant une ombre épaisse et, au fond, une tache encore plus noire. C'était l'entrée d'une grotte.

Les fugitifs se tapirent derrière les éboulis qui obstruaient à moitié le ravin. Au-dessus de la plaine, l'appareil dirdir fonçait en direction de Siadz avec une sorte de délibération qui glaçait le sang.

— Ils ne peuvent pas déceler la chaleur que nous rayonnons dans ce chaos de rochers, dit Reith sur un ton neutre. Le vent pousse le gaz carbonique vers la trouée.

Il se retourna pour inspecter la vallée.

— Inutile de fuir, fit Anacho. Il n'y a pas de sanctuaire. S'ils nous ont suivis jusqu'ici, ils continueront de nous traquer éternellement.

Cinq minutes plus tard, le glisseur réapparut. Tournant le dos à Siadz dont il revenait, il volait à deux ou trois cents pieds d'altitude, face à l'est. Subitement, il vira et se mit à décrire des cercles.

— Ils ont retrouvé notre piste, annonça Anacho, fataliste.

Coupant à travers la plaine, l'appareil filait maintenant droit sur la brèche. Reith empoigna son pistolet.

— Il me reste huit dards. De quoi réduire huit Dirdir en poussière.

— Même pas un seul ! Ils ont des boucliers efficaces contre ce genre de projectile.

Encore une demi-minute et le glisseur serait juste au-dessus d'eux.

— Le mieux serait de nous réfugier dans la grotte, suggéra Traz.

— C'est manifestement un repaire de Phung ou un boyau d'accès des Pnume, maugréa Anacho. Non ! Mourons proprement... à l'air libre !

Mais Traz insista :

— Nous pourrions traverser cette mare et nous abriter sous le surplomb. Comme cela, la piste sera coupée. Peut-être qu'ils suivront alors le ruisseau jusqu'à la vallée.

— Il est certain que, si nous demeurons là où nous sommes, c'en est fait de nous.

Ils s'élancèrent au pas de course vers la mare peu profonde dans laquelle ils pataugèrent, Anacho surveillant les arrières avec entrain, et se blottirent sous le saillant. L'odeur de Phung était lourde et pénétrante.

Le glisseur surgit au-dessus de la croupe opposée.

— Ils vont nous voir ! lança Anacho d'une voix blanche. Nous sommes à découvert !

— La grotte ! siffla Reith. Au fond... tout au fond !

— Les Phung...

— Il se peut qu'il n'y en ait pas, mais les Dirdir, eux, sont bien là !

Et le Terrien s'enfonça dans l'obscurité, imité par Traz et par un Anacho réticent. L'ombre du glisseur passa sur la mare et s'éloigna rapidement en suivant l'axe de la vallée.

Reith alluma sa lampe et le faisceau balaya la grotte. Vaste et irrégulière, elle disparaissait dans les ténèbres. On enfonçait jusqu'aux chevilles dans une litière de nodules et de lamelles brun clair. Les parois étaient incrustées de boules cornées de la grosseur du poing.

— Ce sont des larves de molosses de la nuit, murmura Traz.

Ils demeurèrent silencieux un moment.

Anacho s'approcha de l'entrée, jeta prudemment un coup d'œil à l'extérieur et recula précipitamment.

— Ils ont perdu notre piste. Ils tournent en rond.

Reith éteignit sa lampe et, à son tour, se dirigea vers l'entrée de la grotte. À moins de cent mètres de là, l'aérogliste était en train d'atterrir sans faire plus de bruit qu'une feuille morte. Dès

qu'il se fut posé, cinq Dirdir sautèrent à terre. Après un bref conciliabule, ils se mirent en marche. Chacun était muni d'un long bouclier transparent. Ils avançaient vers la brèche. Comme obéissant à un signal, deux d'entre eux bondirent en avant tels des léopards d'argent, scrutant le sol. Deux autres leur emboîtèrent le pas en sautillant, l'arme prête. Le cinquième demeura à l'arrière-garde.

Soudain, les Dirdir de tête s'arrêtèrent net et échangèrent des couinements et des grognements singuliers.

— Leur langage de chasse, expliqua Anacho à voix basse. Il remonte à l'époque où ils étaient encore des bêtes fauves.

— Ils n'ont guère changé.

Les Dirdir s'immobilisèrent devant la mare. Ils regardaient autour d'eux, écoutaient, humaient le vent. Ils savaient visiblement que leurs proies étaient toutes proches. Reith braqua son pistolet, mais il ne pouvait viser car les Dirdir déplaçaient constamment leurs boucliers. Il y en avait un qui examinait la vallée à la jumelle. Un second tenait un instrument devant ses yeux. Presque tout de suite, quelque chose éveilla son intérêt : un seul bond puissant le porta à l'endroit où le trio avait fait halte avant d'aller se réfugier dans la grotte. Se fiant toujours à son noir instrument, il remonta la piste conduisant au plan d'eau, puis se mit à inspecter la bande de terrain que surplombait la corniche. Il lança de nouveau une série de couinements et de grognements. Les boucliers frémirent.

— Ils ont vu la caverne, balbutia Anacho. Ils savent où nous sommes.

Reith se tourna vers les obscures profondeurs de leur abri.

— Il y a un Phung par-derrière, dit Traz d'une voix placide. S'il n'y est pas, en tout cas, il n'y a pas longtemps qu'il est parti.

— Comment le sais-tu ?

— Je flaire son odeur. Je sens la pression.

Reith tourna de nouveau son attention sur les Dirdir.

Ils approchaient pas à pas, un halo d'étincelles crépitant autour de leur crâne.

— Tout le monde au fond ! lança Reith sur un ton rauque et farouche. On arrivera peut-être à leur tendre une embuscade.

Anacho laissa échapper un grognement étouffé, Traz ne dit rien et tous les trois battirent en retraite dans l'obscurité. Leurs pieds s'enfonçaient dans la litière de grenaille.

Traz toucha le bras de Reith et lui souffla à l'oreille :

— Tu vois cette lumière derrière nous ? Le Phung est tout près.

Le Terrien s'immobilisa, s'efforçant d'accoutumer sa vision aux ténèbres. Il ne voyait aucune lumière. Le silence était oppressant.

À présent, il avait l'impression de percevoir un infime crissement. Il rebroussa chemin en rampant avec un grand luxe de précautions, son pistolet au poing. Cette fois, il remarqua une lueur, un reflet jaune et tremblotant qui dansait sur la paroi de la caverne. Le *scrape-scrape-scrape* était plus distinct. Avec la plus grande circonspection, Reith jeta un coup d'œil de l'autre côté d'un pan de rocher.

Dans une chambre latérale, un Phung était assis, lui tournant le dos, occupé à polir ses plaques brachiales à l'aide d'une lime. La lueur jaune provenait d'une lampe à huile. Un bonnet noir à large bord et une cape étaient accrochés à un piton.

Quatre Dirdir étaient massés devant l'entrée de la caverne, protégés par leurs boucliers. Ils n'avaient d'autre instrument d'éclairage que les hautes gerbes d'étincelles qui s'irradiaient de leur crâne.

Traz arracha une des boules coriaces incrustées dans le mur et la lança en direction du Phung, qui émit une sorte de gloussement de surprise, puis le jeune nomade obligea ses compagnons à se dissimuler derrière le pan de rocher.

Le Phung émergea de sa retraite. La lampe plaquait son ombre vacillante sur la paroi. Il recula pour réapparaître de nouveau, mais cette fois il avait sa cape et son bonnet. Il resta quelques instants immobile et silencieux, à peine à plus d'un mètre de Reith, qui était persuadé que la créature entendait les battements de son cœur.

Les Dirdir firent trois bonds en avant. Leurs nimbes illuminaient faiblement la salle de leur éclat blanc. Le Phung enveloppé dans sa cape était comme une statue de près de deux mètres de haut. Il poussa encore un ou deux gloussements de

dépit et se précipita brusquement à la rencontre des Dirdir en faisant de petits sauts virevoltants. Un court instant, les Dirdir et lui s'observèrent dans un impressionnant silence, puis le Phung écarta les bras, empoigna deux des assaillants et les broya l'un contre l'autre. Les survivants reculèrent et pointèrent leurs armes. Le Phung, se ruant sur eux, fit voler celles-ci au loin et entreprit d'arracher la tête d'un de ses adversaires. L'autre prit la fuite en compagnie du cinquième Dirdir qui était resté dehors pour monter la garde. Tandis qu'ils traversaient la mare au pas de course, le Phung se livra à une sorte de curieux pas de danse sur place avant de se ruer à leur poursuite. D'un bond, il les dépassa à grand renfort d'éclaboussures, sauta sur l'un des fuyards, le renversa et le maintint sous l'eau. Puis il s'élança sur les talons de l'autre, qui avait pris les jambes à son cou et fonçait vers la vallée.

Reith, Traz et Anacho jaillirent hors de la caverne et se ruèrent en direction du glisseur. Le Dirdir survivant les aperçut et poussa un cri de désespoir qui détourna un instant l'attention du Phung. L'autre en profita pour se jeter derrière un rocher et, filant comme un dératé, passa devant son poursuivant et alla récupérer une des armes que celui-ci avait fait tomber des mains et tira. Le Phung s'effondra, une jambe complètement calcinée.

Pendant ce temps, Reith, Traz et Anacho montaient précipitamment à bord du glisseur. Anacho s'installa aux commandes. Le Dirdir poussa un hurlement de protestation et s'élança en courant vers l'appareil. Le Phung fit alors un bon prodigieux et s'abattit sur lui dans un grand envol de cape. Quand le Dirdir ne fut plus qu'un monceau d'os et de peau, il sautilla jusqu'à la mare au milieu de laquelle il s'immobilisa, contemplant d'un air morne sa jambe dépareillée dans l'attitude d'un héron.

Au-dessous d'eux, des gouffres coupés de falaises de pierre acérées comme autant de couteaux – une succession d'entailles parallèles, noires et béantes. À cette vue, Reith, se demanda si ses compagnons et lui auraient réussi à atteindre vivants l'océan Draschade. Non, très vraisemblablement. Ces précipices pouvaient-ils abriter une quelconque forme de vie ? Le vieux de Siadz avait parlé de pysantillas et de sauvruels. Qui pouvait savoir quelles autres créatures habitaient ces lointains abîmes ? À un moment donné, le Terrien remarqua, coincé dans une crevasse entre deux pitons, un enchevêtrement de masses anguleuses semblable à une efflorescence de la roche-mère. C'était apparemment un village, bien qu'aucun être humain ne fût en vue. Où ces gens-là trouvaient-ils de l'eau ? Au fond du gouffre ? Et comment se procuraient-ils leur nourriture ? Pourquoi avaient-ils élu ce nid d'aigle pour domicile ? Ces questions demeuraient sans réponse et, bientôt, l'obscurité engloutit le village perché.

Une voix vint interrompre la rêverie de Reith – chuintante, nasillarde et grinçante. Le Terrien ne comprenait pas ce qu'elle disait. Anacho effleura un bouton et elle se tut. L'Homme-Dirdir ne manifestait nul émoi et Reith jugea préférable de ne pas l'interroger.

Vers la fin de la journée, les gouffres commencèrent de s'évaser, se muant en cirques ténébreux au sol plat, tandis que les crêtes qui les séparaient s'ourlaient d'or sombre. Cette région, songea Reith, était aussi lugubre et désolée qu'une tombe. Il se remémora le village, si loin derrière eux à présent, et se sentit envahi par la mélancolie.

Brutalement, l'enfilade des pics s'interrompit pour former un gigantesque escarpement. En même temps, les cuvettes se rejoignirent en une vaste dépression. Au delà s'étendait l'océan Draschade. 4269 de La Carène sombrait derrière l'horizon,

traçant sur les flots plombés un sillage de topaze. Un promontoire s'enfonçait dans la mer, servant d'abri à une douzaine de bateaux de pêche hauts de proue et de poupe. Un village s'accrochait au rivage et des lumières, déjà, scintillaient dans le crépuscule.

Anacho tourna lentement en rond au-dessus de l'agglomération.

— Vois-tu ce bâtiment de pierre surmonté de deux coupoles... les lumières bleues ? C'est une taverne. Une auberge, peut-être. Je suggère que nous nous posions et allions nous y rafraîchir. La journée a été éprouvante.

— C'est vrai, mais si les Dirdir nous repèrent ?

— Il y a peu de risques. Ils n'en ont pas les moyens. Il y a beau jeu que j'ai isolé le cristal d'identification. Et, n'importe comment, ce n'est pas leur route.

Traz examina le village d'un air dubitatif. Fils des steppes de l'intérieur, il se méfiait de la mer et des marins, qu'il jugeait incontrôlables et mystérieux.

— Les villageois peuvent fort bien se révéler hostiles et nous attaquer.

— Je ne le pense pas, répondit Anacho avec cette hauteur qui irritait immanquablement le jeune garçon. En premier lieu, nous sommes à la limite du territoire des Wankh et ces habitants doivent avoir l'habitude des étrangers. En second lieu, une auberge de cette importance signifie qu'ils sont hospitaliers. En troisième lieu, nous serons bien forcés d'atterrir tôt ou tard pour manger et boire. Pourquoi pas ici ? Il n'y a pas plus de danger que dans n'importe quelle autre auberge de Tschai. Enfin, et ce sera mon quatrième point, nous n'avons ni plan ni destination. J'estime que voler sans but dans la nuit serait une chose insensée.

Reith éclata de rire.

— Tu m'as convaincu. Descendons.

Traz eut un hochement de tête amer mais il ne souleva pas d'autres objections.

Anacho posa le glisseur dans un champ voisin de l'auberge à l'abri d'une rangée de chymax noirs qui oscillaient et

soupiraient sous la caresse de la brise marine. Le trio mit prudemment pied à terre, mais son arrivée n'avait guère attiré l'attention. Deux hommes emmitouflés dans leur cape, qui suivaient le chemin en courbant les épaules pour donner moins de prise au vent, s'arrêtèrent un instant pour regarder l'appareil, puis se remirent en marche en se bornant à échanger à mi-voix quelques vagues commentaires sur un ton indolent.

Rassurés, Reith, Traz et Anacho se dirigèrent vers l'auberge. Ils poussèrent la lourde porte de bois et se trouvèrent dans une vaste salle où une demi-douzaine d'individus aux cheveux blonds et clairsemés, au visage blafard, l'air débonnaire, se tenaient devant la cheminée, un pot d'étain à la main. Ils portaient de grossiers habits de futaine grise ou rouge et étaient chaussés de bottes bien graissées montant jusqu'aux genoux. Reith supposa que c'étaient des pêcheurs. Les conversations s'interrompirent et tous les regards convergèrent vers les nouveaux venus. Puis chacun se tourna de nouveau vers le feu et l'on se remit à boire en échangeant des propos laconiques.

Une solide gaillarde vêtue d'une robe noire sortit de l'arrière-salle.

— Qui êtes-vous ?

— Des voyageurs. Pouvez-vous nous servir à manger et nous loger pour la nuit ?

— Quel est votre peuple ? Etes-vous des hommes des fjords ? Ou des Rabs ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Les voyageurs sont souvent des bannis chassés de leur pays à cause de leurs méfaits.

— C'est fréquemment le cas, en effet.

— Hummph... Qu'est-ce que vous voulez manger ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Du pain et de l'anguille fumée garnie d'hilks.

— Va pour l'anguille !

La femme grommela de nouveau et s'éloigna, mais elle apporta en plus une salade de lichens doux et un plateau de condiments. L'auberge, apprit-elle à ses hôtes, avait jadis été la résidence des rois-pirates Foglars et l'on prétendait qu'un trésor était enterré sous les oubliettes.

— Mais quand on creuse, on ne trouve que des ossements brisés ou brûlés. Ce n'étaient pas des gens commodes, les Foglars ! Est-ce que vous prendrez du thé ?

Les trois compagnons allèrent s'asseoir devant le feu. Dehors, le vent hurlait dans les chêneaux. La patronne vint tisonner l'âtre.

— Les chambres sont au fond du hall. Si vous voulez des femmes, il faudra que j'en fasse venir. Moi, je ne suis plus bonne à rien avec mes douleurs dans le dos. Seulement, il y aura un supplément.

— Ne vous faites pas de soucis de ce côté, lui répondit Reith. Du moment que les lits sont propres, nous n'en demandons pas plus.

— Étrange, des voyageurs qui arrivent dans un si beau glisseur ! (Elle tendit le doigt vers Anacho.) Toi, tu pourrais être un Homme-Dirdir. Est-ce que c'est un glisseur dirdir ?

— Il se pourrait que je sois un Homme-Dirdir et il se pourrait que ce soit un glisseur dirdir. Et il se pourrait aussi que nous soyons engagés dans une importante entreprise nécessitant une discrétion absolue.

— Ah bon ! Vraiment ? (Elle en béait.) Quelque chose qui a trait aux Wankh, pour sûr ! Savez-vous qu'il y a de grands changements dans le Sud ? Les Hommes-Wankh et les Wankh sont à couteaux tirés !

— Nous sommes au courant.

Elle se pencha en avant.

— Et que font les Wankh ? Selon les bruits qui courent, ils seraient en passe de se retirer. Est-ce vrai ?

— Je ne pense pas, fit Anacho. Tant que les Dirdir tiendront Haulk, les Wankh ne quitteront pas les forteresses du Kachan et les Chasch Bleus garderont leurs silos à torpilles.

— Et nous, pauvres et misérables humains ? s'écria-t-elle. Nous sommes les jouets des puissants et nous ne savons jamais de quel côté nous tourner ! Que Bevol les emporte tous, et bon vent ! Voilà ce que je dis, moi !

Elle tendit le poing vers le sud, le sud-ouest et le nord, directions dans lesquelles se trouvaient ses principaux ennemis. Sur quoi, elle sortit de la salle.

Anacho, Traz et Reith restèrent à contempler les flammes qui dansaient dans la cheminée.

— Bon, murmura le premier. Qu'allons-nous faire demain ?

— Je m'en tiens à mes projets, répondit Reith. Je suis décidé à revenir sur la Terre. Il faut que, d'une façon ou d'une autre, dans un lieu ou dans un autre, je me procure un vaisseau spatial. Un tel programme n'a pas de raison d'être pour vous deux et vous devriez vous rendre là où vous serez en sécurité. Aux Îles des Nuages, par exemple. À moins que vous ne retourniez à Smargash. Nous irons où vous le souhaiterez. Ensuite, peut-être me laisserez-vous la libre disposition du glisseur.

Une expression presque compassée se peignit sur le long visage d'Arlequin d'Anacho.

— Et où iras-tu, toi ?

— Tu m'as parlé des Chantiers Astronautiques de Sivishe. C'est mon objectif.

— Et l'argent ? Il t'en faudra beaucoup. De même qu'il te faudra beaucoup de subtilité et, surtout, beaucoup de chance.

— Pour ce qui est de l'argent, il y a toujours la solution des Carabas.

Anacho acquiesça.

— Tous les cerveaux brûlés de Tschai te diraient la même chose. Seulement, la richesse ne vient pas sans risques énormes. Les Carabas se trouvent dans la réserve de chasse des Dirdir, et tous ceux qui y pénètrent sont gibier de bonne prise. En admettant que tu échappes aux Dirdir, il y a encore Buszli le Bandit, la Bande Bleue, les femmes-vampires, les joueurs, les crocheteurs... Pour un homme qui revient avec une poignée de sequins, il y en a trois qui y laissent leur peau ou qui finissent dans la panse des Dirdir.

Reith fit une grimace dépourvue de gaieté.

— Il faudra bien que je prenne mes risques.

Immobiles, ils regardaient le feu. Traz se tortilla.

— Autrefois, j'ai porté Onmale et je ne me suis jamais totalement libéré de son emprise. Parfois, je l'entends m'appeler dans les profondeurs du sol. Au commencement, il a ordonné qu'Adam Reith ait la vie sauve. Maintenant, je serais incapable

d'abandonner Adam Reith, même si je le désirais, par crainte d'Onmale.

Anacho reprit la parole :

— Je suis un fugitif. Je n'ai pas de vie propre. Nous avons anéanti la première Initiative³ mais il y en aura une seconde tôt ou tard. Les Dirdir sont obstinés. Sais-tu où nous serons le plus en sécurité ? À Sivishe, au pied de la cité des Dirdir. Quant aux Carabas... (Il poussa un soupir affligé.) Il semble qu'Adam Reith ait le génie de la survivance. Je n'ai rien de mieux à faire : moi aussi je prendrai mes risques.

— Je n'ai rien de plus à ajouter, fit le Terrien. Je vous suis reconnaissant de m'accompagner.

Tous trois se perdirent à nouveau dans la contemplation des flammes. Dehors, le vent sifflait et soufflait en rafales.

— Donc, objectif les Carabas ! Le glisseur ne nous conférerait-il pas un avantage supplémentaire ?

Les doigts d'Anacho voletèrent.

— Pas dans la Zone Noire. Les Dirdir le détecteraient et se lanceraient instantanément à l'attaque.

— Il y a sûrement une tactique à employer pour limiter le danger, insista Reith.

L'Homme-Dirdir exhala un gloussement lugubre.

— Tous ceux qui veulent aller dans la Zone ont une théorie personnelle. Certains s'y introduisent de nuit, d'autres revêtent des tenues camouflées et portent des bottes à semelles matelassées pour étouffer le bruit de leurs pas. Il y en a qui y vont en groupe et d'autres se sentent moins vulnérables en étant seuls. Les uns partent de Zimle et les autres descendent de Maust. Mais, en général, le dénouement est toujours le même.

Reith se frotta le menton d'un air pensif.

— Les Hommes-Dirdir participent-ils aux battues ?

Anacho sourit aux flammes.

3 Traduction inexacte du mot *tsau'gsh* désignant plus précisément un groupe de chasseurs résolu revendiquant le droit de mener une expédition ou d'effectuer une tâche en vue d'acquérir un statut hiérarchique et de se faire un nom.

— Il est notoire que les Immaculés se livrent à la chasse. Mais cette suggestion ne te mènera à rien. Aucun de nous trois ne pourrait réussir à se faire passer pour un Immaculé.

Du feu, il ne restait plus que des braises. Les trois compagnons gagnèrent leurs chambres, sombres et hautes de plafond, et s'endormirent. Les lits étaient durs et les draps avaient une odeur marine. Le lendemain matin, ils mangèrent en guise de petit déjeuner des biscuits salés accompagnés de thé, réglèrent leur note et sortirent de l'auberge.

Le temps était maussade. De froids tentacules de brouillard s'entrelaçaient aux branches des chymax. Ils montèrent à bord du glisseur, qui s'éleva dans le ciel obscur. Enfin, il émergea dans la pâle lumière ambrée du soleil et mit le cap à l'ouest. L'océan Draschade se déployait au-dessous des passagers.

Le Draschade moutonnait – l’océan gris que Reith avait traversé à bord de la felouque *Vargaz* (il avait l’impression que cela remontait à des siècles). Anacho maintenait le glisseur au ras des flots afin que les écrans sondeurs des Dirdir aient moins de chances de le détecter.

— Nous avons des décisions importantes à prendre, annonça-t-il. Les Dirdir sont des chasseurs et nous sommes devenus gibier. En principe, une fois commencée, toute chasse doit être menée jusqu’à son terme. Mais les Dirdir n’ont pas autant de cohésion que les Wankh et leurs programmes ont pour sources des initiatives individuelles ou *zhna-dih*, ce qui veut dire « grand bond impétueux accompagné d’étincelles semblables à des éclairs ». Le zèle qu’ils mettront à nous traquer dépend d’une chose : le chef de chasse – celui qui a accompli le *zhna-dih* originel – se trouvait-il à bord du glisseur ? Si tel était le cas, il est mort à l’heure qu’il est et cela diminuera considérablement les risques, à moins qu’un autre Dirdir veuille affirmer son *h’so* – vocable se traduisant par « merveilleuse dominance » – et organise un nouveau *tsau’gsh*. À ce moment, nous nous retrouverons dans la même situation. Si, d’autre part, le chef de chasse est vivant, il devient notre ennemi mortel.

— Et avant qu’était-il ? demanda Reith avec étonnement.

Anacho ignore la question et poursuivit :

— Le chef de chasse a tout le potentiel de la communauté à sa disposition, encore qu’il impose son *h’so* avec plus de force en pratiquant le *zhna-dih*. Toutefois, s’il nous soupçonne d’utiliser l’aéroglisser, il peut fort bien ordonner que les écrans sondeurs soient mis en batterie. (D’un doigt désinvolte, Anacho désigna un disque de verre gris fixé sur le côté du tableau de commande.) Si un écran nous intercepte, vous verrez apparaître un réseau de lignes orange.

Les heures s'égrenaient. Anacho expliqua à ses compagnons le fonctionnement de l'engin en faisant montre d'un rien de condescendance, et Reith et Traz se familiarisèrent avec les instruments de bord. 4269 de La Carène montait dans le ciel ; il en prit possession, puis commença de glisser vers l'ouest. Le Draschade moutonnait, mystérieuse étendue d'un gris brunâtre qui, au loin, se confondait avec la voûte céleste.

Anacho se mit à parler des Carabas :

— Presque tous les cueilleurs de sequins partent de Maust, à cinquante miles au sud de la Première Mer. On y trouve les magasins d'équipement les plus complets, les meilleures cartes et les meilleurs manuels, sans compter d'autres services. À mon sens, Maust est une destination qui en vaut une autre.

— Où trouve-t-on les bulbes ?

— Partout dans les Carabas. Il n'y a pas de règles ni de systèmes pour les découvrir. Quand beaucoup de monde les cherchent, ils sont naturellement plus rares.

— Alors, pourquoi entrer par le chemin le plus couru ?

— Maust est la base de départ la plus utilisée parce que c'est la plus pratique.

Le regard de Reith se braqua vers la côte encore invisible du Kislovan – vers l'énigme de l'avenir.

— Et si nous entrions par un point situé entre les deux voies traditionnelles ?

— Qu'y gagnerait-on ? La Zone est la même partout.

— Il doit y avoir un moyen de réduire les risques et de multiplier les gains.

Anacho eut un hochement de tête méprisant.

— Quel être étrange et obstiné ! Une telle attitude n'est-elle pas une forme d'arrogance ?

— Je ne le pense pas.

— Comment espères-tu réussir aussi facilement là où les autres ont échoué ?

Reith sourit.

— Il n'y a rien d'arrogant à se demander pourquoi ils ont échoué.

— L'une des vertus des Dirdir est le *zs'hanh*, ce qui veut dire : « indifférence dédaigneuse envers les activités d'autrui ». Il

existe vingt-huit castes de Dirdir, que je ne t'énumérerai pas, et quatre castes d'Hommes-Dirdir : les Immaculés, les Intensifs, les Estranes et les Clutes. Le *zs'hanh* est un attribut des Dirdir du quatrième au treizième grade. Les Immaculés le pratiquent également. Le *zs'hanh* est une noble doctrine.

Reith secoua le menton avec étonnement.

— Comment les Dirdir sont-ils parvenus à créer une civilisation technique cohérente avec toute cette cacophonie de volontés contradictoires ?...

— Tu ne comprends pas, fit Anacho de sa voix la plus nasillarde. La situation est plus complexe que cela. Pour accéder à la caste suivante, le Dirdir doit être accepté par le groupe hiérarchiquement supérieur, et c'est par ses réalisations, non par son opposition, qu'il obtient de l'être. Le *zs'hanh* ne convient pas toujours aux basses castes, non plus qu'aux très hautes, qui professent la doctrine du *pn'hanh*, c'est-à-dire : « sagacité corrosive ou rongeuse de métal ».

— Je dois appartenir à une caste élevée, rétorqua Reith. J'ai l'intention de faire appel au *pn'hanh* plutôt qu'au *zs'hanh*. Je veux exploiter tous les avantages possibles et éviter tous les risques.

Du coin de l'œil, il regarda le visage pincé et revêche de l'Homme-Dirdir et pouffa en songeant : « Il veut laisser entendre que je suis de trop basse caste pour afficher pareille prétention, mais il sait que je lui rirais au nez. »

Le soleil déclinait avec une sorte de délibération anormale, la progression du glisseur vers l'ouest ralentissant sa marche. En fin d'après-midi, une masse d'un violet tirant sur le gris surgit à l'horizon, montant à l'assaut du disque café-au-lait. C'était l'île de Leumé, bastion du continent de Kislovan.

Anacho fit légèrement virer le glisseur en direction du rivage et se posa aux abords d'un village crasseux situé à la pointe septentrionale de l'île. Le trio passa la nuit dans une auberge à l'enseigne du Souffleur de Verre, bâtisse édifiée avec les bouteilles et les bocalux de rebut que les commerçants jetaient dans des fosses creusées à même le sable derrière l'agglomération. Il y faisait sombre et humide et une odeur particulièrement âcre imprégnait l'atmosphère. Ce qu'on servit

à Reith et à ses compagnons dans de lourdes soupières de verre pour le dîner dégageait un fumet analogue. Le Terrien en fit la remarque à Anacho, qui appela la servante, une Grise, et l'interrogea avec hauteur. Elle montra du doigt un gros insecte noir qui détalait sur le plancher.

— Les skarats sont, certes, des bêtes puantes. Ils étaient un fléau envoyé par Bevol jusqu'au jour où nous nous sommes aperçus qu'ils avaient une valeur alimentaire. À présent, on n'arrive plus à en capturer en suffisance.

Reith s'était depuis longtemps fait une règle de ne jamais poser de questions sur les mets qui lui étaient présentés, mais, pour une fois, il considéra la soupière avec méfiance.

— Tu veux dire que... que cette soupe... ?

— Bien sûr, répondit la servante. La soupe, le pain, les condiments – tout est parfumé au skarat. Si on ne le faisait pas délibérément, nous serions pareillement infestés. Aussi faisons-nous de nécessité vertu, et pensons, ainsi, relever agréablement le goût.

Reith refusa le potage, mais Traz l'attaqua impassiblement et Anacho l'imita après avoir émis un reniflement d'irritation. Le Terrien se remémora alors qu'il n'avait jamais vu quelqu'un faire la fine bouche sur Tschai. Il poussa un profond soupir et, comme aucun autre plat ne venait, il ingurgita le brouet au goût fétide.

Ce fut encore de la soupe qui leur fut servie en guise de petit déjeuner. Cette fois, elle était accompagnée d'une garniture de plantes marines. Dès la dernière bouchée avalée, les trois compagnons remontèrent dans le glisseur, qui, prenant la direction du nord-ouest, survola le golfe de Leumé, puis s'enfonça dans le Kislovan.

Anacho, d'ordinaire si flegmatique, commençait à se montrer nerveux. Il scrutait le ciel, fouillait du regard l'étendue rocailleuse et désertique et surveillait attentivement les protubérances et les bulles, les pastilles de fourrure rousse et de velours vermillon, les miroirs frémissants qui servaient d'instruments de bord.

— Nous approchons du territoire des Dirdir, annonça-t-il. Nous allons piquer au nord droit sur la Première Mer, puis nous

mettrons le cap à l'ouest en direction de Khoräi. Là, nous devons abandonner le glisseur et traverser le *Zoga'ar zum Fulkash am*⁴ jusqu'à Maust. Ensuite... en avant pour les Carabas !

⁴ Littéralement : la voie des têtes de mort aux orbites pourpres et étincelantes.

L'aéroglisser filait au-dessus du Grand Désert de Pierres parallèlement au massif de Zopal aux sommets noirs et rouges. Au-dessous de lui défilaient des terrasses poudreuses et desséchées, des champs d'éboulis, des dunes de sable rose sombre, parfois une oasis solitaire que ceinturaient les blanches aigrettes des arbres-fumée. En fin d'après-midi, une tempête se leva, soulevant des tourbillons de poussière qui roulaient comme des vagues et la grisaille noya 4269 de La Carène. Anacho mit le cap au nord, et bientôt une ligne bleu foncé barra l'horizon : c'était la Première Mer.

L'Homme-Dirdir atterrit aussitôt dans le désert. On était à une quinzaine de kilomètres de la côte.

— Nous sommes encore à plusieurs heures de Khorai. Il vaut mieux ne pas y arriver de nuit. Les Khors sont des gens méfiants. Un mot plus haut que l'autre et ils tirent leurs poignards. La nuit, ils frappent sans même qu'on les provoque.

— Et c'est à eux que nous allons confier la garde du glisseur ?

— Quel voleur serait assez fou pour chercher des histoires aux Khors ?

Reith examina l'étendue désolée.

— Je préfère encore le dîner de l'auberge du Souffleur de Verre à rien du tout.

— Ha ! ricana Anacho. Quand nous serons dans les Carabas, tu te rappelleras avec nostalgie le silence et la paix de la nuit du désert.

Ils creusèrent des trous dans le sable en guise de lits. La nuit était noire et lumineuse. Juste au-dessus d'eux flamboyait la constellation de Clari au milieu de laquelle, invisible à l'œil nu, scintillait le Soleil, et Reith se demanda s'il reverrait un jour la Terre. Et, si jamais il y retournait, fouillerait-il souvent le ciel nocturne pour y chercher quelque part dans Argo Navis une

invisible étoile bistre – 4269 de La Carène – et l'obscur planète Tschaï qui lui faisait escorte ?

Une lueur scintillant à l'intérieur du glisseur attira son attention. Il alla se rendre compte de ce qui se passait. Un réseau de lignes orangées tremblotait sur l'écran radar. Au bout de cinq minutes, elles disparurent, laissant Reith avec une impression de froid et de désolation.

L'aube finit par pointer et le soleil surgit à l'horizon de la plaine dans un ciel si vide et si limpide que le moindre accident de terrain, le moindre caillou projetait une ombre noire et étirée. Anacho reprit les commandes et décolla. Maintenant, il volait en rase-mottes : il avait remarqué, lui aussi, la lueur orange cette nuit.

Peu à peu, le paysage devint moins rébarbatif ; des bouquets d'arbres-fumée rabougris se dressaient ici et là, et l'on put bientôt voir également de noires dendrites et des buissons d'urticules. Quand ils arrivèrent à l'aplomb de la Première Mer, Anacho obliqua vers l'ouest pour suivre le rivage. Ils survolèrent des villages – fouillis de bâtisses de brique d'un brun terne, coiffées de noirs toits de fer coniques, plantées au voisinage de taillis d'énormes dyans que l'Homme-Dirdir déclara être des bosquets sacrés. Des estacades branlantes s'avançaient dans les eaux noires telles des cadavres de mille-pattes. Des barques de bois, sombres, effilées aux deux bouts, étaient échouées sur la plage. Dans son sondoscope, Reith put voir des hommes et des femmes à la peau jaune moutarde enveloppés dans des capes noires, coiffés de hauts bonnets également noirs, qui levaient la tête au passage du glisseur qu'ils regardaient d'un air inamical.

— Ce sont les Khors, déclara Anacho. Un peuple étrange aux mœurs secrètes. Ils ne sont pas les mêmes le jour et la nuit – à ce que l'on prétend, en tout cas. Chaque individu change d'âme à l'aube et au coucher du soleil, de sorte qu'il est deux personnes en une. On raconte des choses singulières sur leur compte. Regarde le littoral, ajouta-t-il, en levant le bras. Là où il fait un entonnoir.

Le Terrien se tourna dans la direction qu'indiquait son compagnon et aperçut un de ces bosquets de dyans qui étaient à présent un spectacle familier et un amoncellement de cabanes

brunes surmontées de toits de fer. Une route, quittant l'enceinte de l'agglomération, s'enfonçait à travers les collines en direction du sud. Des Carabas...

— Voici le bois sacré où, dit-on, les Khors se rendent pour l'échange des âmes, enchaîna Anacho. Plus loin, c'est le relais des caravanes et la route de Maust. Je n'ose pas aller plus loin avec le glisseur. Nous allons nous poser et continuer notre chemin vers Maust comme si nous étions de banals chercheurs de sequins, ce qui ne sera pas forcément un inconvénient.

— Et le glisseur sera encore là au retour ?

Anacho désigna le port du doigt.

— Vois ces bateaux à l'ancre.

Reith porta son sondoscope à ses yeux. Il distingua une quarantaine ou une cinquantaine d'embarcations de tous modèles.

— Ces bateaux ont amené à pied d'œuvre des chercheurs de sequins venus de Coad, d'Aig-Hedaïjha, des Îles Basses, de la Seconde et de la Troisième Mer. S'ils reviennent dans l'année, leurs propriétaires les reprennent et rentrent chez eux. Passé ce délai, les bateaux deviennent propriété du capitaine du port. Nous bénéficierons sans aucun doute de ces dispositions.

Reith n'éleva pas d'objection et Anacho se dirigea vers la grève en amorçant la manœuvre d'atterrissage.

— Rappelle-toi que les Khors sont susceptibles, poursuivit-il en manière d'avertissement. Ne leur adresse pas la parole. Fais comme si tu ne les voyais pas, sauf en cas de nécessité, mais alors sois aussi bref que possible. Le bavardage est à leurs yeux un crime contre nature. Ne te tiens pas dans le vent d'un Khor – à contrevent non plus si possible : c'est pour eux un symbole d'hostilité. Ne prête pas attention aux femmes et ne regarde pas les enfants : on te soupçonnerait de leur jeter un sort. Et, surtout, ignore le bois sacré. L'arme traditionnelle des Khors est un aiguillon de fer qu'ils lancent avec une précision ahurissante. Ce sont des gens dangereux.

— J'espère que je n'oublierai rien, répondit Reith.

Le glisseur se posa au sec sur le caillebotis. Quelques secondes à peine après l'atterrissage, un individu de haute taille, maigre et basané, les yeux profondément enfoncés dans les

orbites, les joues hâves, le nez en bec d'aigle, arriva au pas de course. Sa tunique de grossière étoffe brune flottait sur ses jambes.

— Allez-vous aux Carabas, aux épouvantables Carabas ? demanda-t-il.

Reith acquiesça avec circonspection.

— C'est ce que nous comptons faire.

— Je vous achète votre glisseur ! À quatre reprises, je suis entré dans la Zone en rampant de roc en roc. Maintenant, j'ai mon plein de sequins. Vendez-moi votre glisseur pour que je puisse retourner à Holangar.

— Nous en aurons malheureusement besoin à notre retour, répondit le Terrien.

— Je vous donnerai des sequins en échange... des sequins pourpres !

— Cela ne nous intéresse pas. Nous allons en chercher nous-mêmes.

L'autre eut un geste chargé d'une émotion si violente que les mots sont impuissants à l'exprimer et il s'éloigna à grandes enjambées en direction du rivage. Deux Khors apparurent à leur tour. Sveltes, ils donnaient une impression de délicatesse physique. Ils portaient une tunique noire et un bonnet cylindrique de la même couleur qui semblait les grandir. Leur visage jaune moutarde était grave et immobile, ils avaient un petit nez effilé et leurs oreilles étaient comme deux coquillages fragiles. Leurs beaux cheveux bruns qu'emprisonnait la haute coiffure poussaient verticalement au lieu de retomber. Reith eut le sentiment qu'ils appartenaient à une lignée humaine aussi divergente que celle des Hommes-Chasch. Peut-être représentaient-ils une espèce distincte.

— Pourquoi êtes-vous venus à Khorai ? demanda le plus âgé des deux d'une voix frêle et douce.

Ce fut Anacho qui répondit :

— Nous allons chercher des sequins et souhaitons confier notre aéroglisseur à votre garde.

— Il faut payer. C'est un appareil de valeur.

— Tant mieux pour vous si nous ne revenons pas. Nous n'avons pas de quoi payer.

— Si vous revenez, il faudra payer.

— Non, pas question ! N'insistez pas ou nous nous rendons directement à Maust par la voie des airs.

Les masques jaune moutarde ne trahirent pas la moindre trace d'émotion.

— Très bien ! Mais nous ne vous accordons que jusqu'au mois de Temas.

— Trois mois seulement ? C'est un délai trop court ! Laissez-nous jusqu'à la fin de Meumas. Ou, mieux encore, d'Azaïmas.

— Disons Meumas. Votre glisseur ne risquera rien de quoi que ce soit, sauf de ceux à qui vous l'avez volé.

— Il sera donc absolument en sécurité. Nous ne sommes pas des voleurs.

— Soit. Il sera sous notre garde jusqu'au premier jour de Meumas à la seconde près.

Reith et ses amis prirent leurs affaires et se rendirent au relais caravanier. Sous un hangar à ciel ouvert, on préparait le chariot à moteur pour le départ. Une douzaine de gens, représentant autant de races différentes, attendaient à proximité. Le trio s'inscrivit pour le voyage. Une heure plus tard, le véhicule quittait Khoräi et s'engageait sur la route de Maust.

Le chariot, après avoir traversé collines arides et marigots à sec, fit halte pour la nuit devant une auberge tenue par une communauté de femmes au visage blanc. Ou bien elles appartenaient à une secte orgiaque ou bien c'étaient de vulgaires prostituées car, longtemps après que Reith, Anacho et Traz se furent étendus sur les bancs qui faisaient office de lits, des hurlements avinés et de sauvages éclats de rire retentirent dans la salle commune.

Le lendemain, celle-ci était plongée dans l'ombre et le silence. On y respirait des relents de vin répandu et de lampes éteintes. Des hommes au teint terreux étaient affalés ici et là, la figure sur la table, ou vautrés sur les bancs. Les femmes de la veille apparurent, apportant des chaudrons remplis d'une espèce de goulasch jaune et inconsistant. Elles parlaient maintenant sur un ton rude et péremptoire. Les voyageurs

s'étirèrent en grognant ; ils s'attablèrent devant des écuelles de terre et mangèrent, l'air abattu. Enfin, ils remontèrent d'un pas mal assuré dans le chariot, qui ne tarda pas à reprendre la route du sud.

À midi, Maust apparut au loin – c'était un enchevêtrement de hauts bâtiments étroits aux pignons surélevés et aux toits en dents de scie, de poutrelles de bois sombre, de tuiles noircies par l'âge. Au delà se déployait une plaine nue conduisant aux Collines du Souvenir. Des petits garçons se précipitèrent en courant à la rencontre du véhicule, criant des slogans, agitant pancartes et banderoles sur lesquelles on pouvait lire : « Chercheurs de sequins ! Kobo Hux se fera un plaisir de vous vendre un de ses excellents détecteurs de bulbes »... « Établissez vos plans à l'auberge des Lumières Pourpres »... « Les armes, les semelles amortisseuses, les cartes, le matériel de terrassement en vente chez Sag le Marchand sont éminemment pratiques »... « Ne travaillez pas à l'aveuglette : Garzu le Voyant localise les gisements importants de bulbes pourpres »... « Ayez le maximum d'agilité pour échapper aux Dirdir : utilisez des bottes souples, Awalko fournisseur »... « Vos dernières pensées seront douces si vous prenez la précaution d'absorber les pastilles euphoriques composées selon la formule de Laus le Thaumaturge »... « Avant d'entrer dans la Zone, délassiez-vous dans la joie : visitez le Hall de la Liesse. »

Le chariot s'arrêta dans un enclos à l'entrée de la ville. Les passagers sautèrent à terre et disparurent au milieu d'une nuée d'hommes qui braillaient, de gamins insistants, de fillettes grimaçantes qui avaient tous quelque chose de spécial à proposer. Reith, Traz et Anacho se frayèrent un chemin à travers la cohue en s'efforçant d'éviter autant que faire se pouvait les mains qui se tendaient avidement vers leurs personnes et leurs biens.

Ils prirent une rue étroite enserrée entre de hauts édifices noircis par l'âge où la lumière jaunâtre du soleil ne parvenait qu'à peine. Il y avait là des boutiques où l'on vendait des appareils et des outils qui pouvaient peut-être être utiles aux chercheurs de sequins : nécessaires d'étalonnage, accessoires de camouflage, effaceurs de piste, pincettes, fourches, lunettes

d'approche, cartes, guides, talismans et poudres d'imploration. De certains bâtiments s'échappaient des claquements de cymbales et de rauques sonorités de hautbois accompagnés par des hurlements d'ivrognes émoustillés. Plus loin, c'étaient des tripots où les joueurs se donnaient rendez-vous, des tavernes dont le rez-de-chaussée servait de restaurant. Tout, ici, avait un parfum d'ancienneté, même l'arôme sec de l'air. Le frottement occasionnel des mains avait poli les pierres, les boiseries intérieures étaient sombres et lustrées, la patine des vieilles tuiles brunes qui miroitaient à la lumière avait un lustre subtil.

Derrière la place centrale se dressait une vaste hostellerie qui semblait être une promesse de confort et qui séduisit Anacho bien que Traz protestât contre ce qu'il considérait comme un luxe excessif et inutile :

— Faut-il dépenser le prix d'un cheval-sauteur rien que pour dormir une nuit ? s'insurgea-t-il. Nous sommes passés devant une douzaine d'auberges qui m'auraient mieux convenu.

— Avec le temps, tu apprendras à apprécier les agréments de la civilisation, répliqua Anacho avec indulgence. Viens... on va voir ce qu'ils proposent dans cet établissement.

Le trio franchit une porte de bois sculpté. Au plafond étaient suspendus des candélabres en forme de grappe de sequins. Un somptueux tapis noir à bordure taupe semé d'étoiles ocre et écarlates recouvrait le sol carrelé.

Un majordome vint à leur rencontre et s'enquit de leurs desiderata. Anacho demanda trois chambres, du linge frais, des bains et des onguents.

— Et quels sont vos tarifs ? ajouta-t-il.

— Pour ces différents services, ce sera cent sequins⁵ par personne et par jour.

Traz poussa une exclamation d'horreur. Le chiffre surprit Anacho lui-même, qui protesta :

— Comment ? Vous demandez trois cents sequins pour trois modestes chambres ? Vous n'avez donc aucun sens de la mesure ? C'est un prix scandaleux !

⁵ Les sommes exprimées en sequins ont pour base l'unité de valeur, le « clair ».

Le majordome secoua sèchement la tête.

— Monsieur, vous êtes dans la célèbre auberge Alawan, au seuil des Carabas. Nos clients ne récriminent jamais. L'alternative est pour eux de devenir riches ou de finir dans le ventre d'un Dirdir. Alors, quelques sequins de plus ou de moins, est-ce que cela compte ? Si vous n'avez pas les moyens de payer cette somme, je vous suggère d'essayer la Retraite du Bon Repos ou l'auberge de la Zone Noire. Mais notez bien que nos tarifs incluent l'accès à un buffet garni de victuailles de bonne qualité de même qu'à la bibliothèque des cartes, des guides et manuels techniques sans parler des services d'un expert-conseil.

— Tout cela est bel et bon, dit Reith, mais nous commencerons par jeter un coup d'œil à l'auberge de la Zone Noire et à un ou deux autres établissements.

L'auberge de la Zone Noire occupait les combles d'un tripot. Quant à la Retraite du Bon Repos, c'était une baraque glaciale située à côté d'une décharge à quelque cent mètres au nord de la ville. Après avoir examiné plusieurs autres bouges, Reith et ses amis retournèrent à l'Alawan et, après d'âpres marchandages, réussirent à obtenir un petit rabais, bien qu'ils fussent obligés de payer d'avance.

Après avoir pris un repas composé de bambous râpés et d'un gâteau d'avoine, ils montèrent à la bibliothèque, installée au fond du second étage. Une carte à grande échelle de la Zone était fixée au mur et sur les rayonnages s'empilaient brochures, cartons de documents et compilations. L'expert-conseil, un petit bonhomme aux yeux tristes, répondait confidentiellement aux questions à mi-voix. Les trois compagnons passèrent l'après-midi à étudier la topographie de la Zone, les itinéraires des expéditions heureuses et malheureuses, la distribution statistique des massacres dus aux Dirdir. Un peu moins des deux tiers des aventuriers qui entraient dans la Zone en revenaient avec un gain moyen de l'ordre de six cents sequins.

— Les chiffres sont trompeurs, fit observer Anacho. Ils font état des marginaux, qui ne s'enfoncent pas à plus d'un demi-mile à l'intérieur. Ceux qui prospectent les plateaux et les versants lointains représentent la plus grande partie de la mortalité et du bénéfice.

La prospection des sequins était une science aux innombrables aspects et chacune des filières possibles était analysée, à grand renfort de statistiques. À la vue d'une bande de Dirdir, le prospecteur pouvait soit prendre la fuite, soit se cacher, soit combattre, et ses chances de se tirer d'affaire étaient calculées en fonction de la nature du terrain, du moment de la journée, de la plus ou moins grande distance à laquelle se trouvait le Portique des Clartés. Ceux qui se constituaient en équipes afin de mieux être protégés attiraient un nombre d'autant plus grand de Dirdir, et leurs chances de survie baissaient. Les bulbes se trouvaient répartis sur toute l'étendue de la Zone mais plus particulièrement dans les Collines du Souvenir et la Terrasse méridionale, dans la savane et sur les versants des plateaux. Les Carabas étaient considérées comme un *no man's land* ; il arrivait que des prospecteurs se dressent des embuscades entre eux, et l'on avait calculé que ces chausse-trapes représentaient onze pour cent du risque.

La nuit tombait et la bibliothèque s'assombrissait. Les trois hommes descendirent dans la salle à manger, où les serveurs en livrée de soie noire avaient déjà dressé les tables sous de grands candélabres. Reith ne put s'empêcher de s'élever contre de tels raffinements, et Anacho répliqua avec un rire sarcastique :

— Il faut bien qu'ils justifient des tarifs aussi exorbitants, non ?

Et il se dirigea vers le buffet, d'où il revint avec trois coupes de vin épicé.

Ils s'installèrent confortablement sur les canapés anciens et observèrent les autres clients. La plupart étaient seuls, quelques-uns étaient avec un compagnon et il y avait un groupe de quatre personnes serrées l'une contre l'autre à une table écartée ; elles portaient des capes noires, et leurs capuchons rabattus ne révélaient qu'un long nez couleur d'ivoire.

— Nous sommes dix-huit en tout, nous y compris, dit Anacho. Neuf trouveront des sequins et neuf n'en trouveront pas. Sur les neuf premiers, il y en aura peut-être deux qui tomberont sur un bulbe de grande valeur, pourpre ou écarlate. Dix ou douze finiront dans la panse des Dirdir. Six, peut-être

huit, reviendront à Maust. Ceux qui s'enfonceront le plus loin pour ramener des bulbes de meilleure qualité courront le plus gros risque. Les six ou huit rescapés ne retireront pas un bénéfice énorme de l'aventure.

— Dans la Zone, un homme a chaque jour une chance sur quatre de rencontrer la mort, enchaîna Traz d'un air buté. Son gain est en moyenne de l'ordre de quatre cents sequins : il semble que ces messieurs, et nous-mêmes d'ailleurs, évaluent leur vie à seize cents sequins seulement.

— Il va falloir trouver un moyen d'améliorer nos chances, murmura Reith.

— Tous ceux qui pénètrent dans la-Zone font des projets analogues, répliqua sèchement Anacho. Le succès ne les récompense pas tous.

— Eh bien, force nous sera d'essayer quelque chose à quoi personne n'a encore pensé.

L'Homme-Dirdir émit un grognement sceptique.

Le trio s'en fut visiter la ville. Des enseignes lumineuses rouges et vertes indiquaient les music-halls ; aux balcons, des filles aux traits figés se trémoussaient et gesticulaient en chantant des chansons d'une étrange douceur. Les salles de jeu étaient encore plus éclairées et l'activité y était encore plus frénétique. Chacune avait sa propre spécialité, parfois simple quand il s'agissait, par exemple, de lancer un dé à quatorze faces, parfois compliquée quand on affrontait aux échecs les professionnels de l'établissement.

Le trio fit halte pour regarder un jeu intitulé : CHERCHEZ LE GROS LOT – LE BULBE POURPRE. Il y avait une table de neuf mètres de long sur trois de large qui était une maquette des Carabas. L'Avant-Pays, les Collines du Souvenir, la Terrasse méridionale, les gorges et les vallées, les savanes, les rivières et les forêts y étaient fidèlement reproduits. Des lampes bleues, rouges et pourpres, clairsemées dans l'Avant-Pays, plus denses dans les Collines du Souvenir et sur la Terrasse méridionale, figuraient les concentrations de bulbes. Khusz, le camp de chasse dirdir, était un quadrilatère blanc dont les quatre coins étaient prolongés par des cornes pourpres. Une grille dont les carrés portaient tous un chiffre recouvrait l'ensemble. Une

douzaine de joueurs, dont chacun disposait d'une figurine, étaient postés au-dessus de la table. Il y avait, enfin, sur la maquette, quatre chasseurs dirdir en train de bondir. Les joueurs déplaçaient leurs pions sur la grille après avoir lancé un dé à quatorze faces. Les Dirdir avançaient du même nombre de cases dans le but de se placer sur celles où se trouvait un sujet, lequel était alors déclaré mort et retiré du jeu. Les simulacres de prospecteurs, eux, cherchaient à atteindre les voyants lumineux représentant les bulbes à sequins afin de faire monter le score. Ils pouvaient à tout moment sortir de la Zone par le Portique des Clartés, et le joueur empochait alors ses gains. Mais le plus souvent, celui-ci, poussé par la cupidité, laissait son mannequin en jeu jusqu'à ce qu'un Dirdir lui saute dessus, et la totalité des mises revenait à la banque.

Reith était captivé par le spectacle. Les joueurs, les mains crispées sur les barreaux de la balustrade de leur loggia, l'œil fixe, s'agitaient nerveusement, jetaient d'une voix rauque des ordres aux préposés, hurlaient de joie quand ils arrivaient à un bulbe, grondaient quand les Dirdir approchaient, s'affaissaient, le visage défait, lorsque leurs sujets étaient « tués » et que leurs gains se volatilisaient.

La partie prit fin. Il n'y avait plus un seul « prospecteur » à errer dans les Carabas, et les Dirdir ne Chassaient pas lorsque la Zone était vide. Les joueurs, ankylosés, redescendirent. Ceux dont les mannequins étaient sortis sains et saufs de la Zone en temps voulu encaissèrent leurs gains. Les Dirdir regagnèrent Khusz, derrière la Terrasse méridionale. De nouveaux amateurs achetèrent des sujets, grimpèrent dans les loggias et une autre partie commença.

Reith, Traz et Anacho s'éloignèrent. Le Terrien s'arrêta devant une baraque pour examiner les piles de papiers liés qui étaient en montre. Des pancartes annonçaient :

LA CARTE DE SABOUR YAN SOIGNEUSEMENT
ANNOTÉE PENDANT DIX-SEPT ANS. 1.000 SEQUINS
SEULEMENT. GARANTIE NON EXPLOITÉE.

ou bien

LA CARTE DE GORAGONSO LE MYSTÉRIEUX QUI VÉCUT DANS LA ZONE COMME UN FANTOME, NOURRISSANT SES BULBES SECRETS COMME DES ENFANTS. POUR LA SOMME MODIQUE DE 3.500 SEQUINS. JAMAIS EXPLOITÉE.

Reith, intrigué, se tourna vers Anacho et lui adressa un regard interrogateur.

— C'est bien simple, fit l'Homme-Dirdir. Des années durant, les Sabour Yan et autres Goragonso le Mystérieux explorent les régions sûres des Carabas à la recherche de bulbes de qualité inférieure – les « eaux » et les « laits », les bleus pâles qu'on appelle « sardoines » et les verts pâles. Quand ils en découvrent, ils notent avec soin leur position et les cachent de leur mieux sous des tas de pierres ou des plaques de schiste, escomptant revenir plus tard lorsque les bulbes auront mûri. S'ils tombent sur des pourpres, tant mieux, mais dans les secteurs périphériques sans danger qu'ils prospectent, les bulbes pourpres sont rares, sauf ceux qui ont été trouvés une génération auparavant sous forme d'« eaux », de « laits » ou de « sardoines » et que leurs inventeurs avaient camouflés. Quand ces personnages meurent, leurs cartes deviennent des documents précieux. Malheureusement, il est aléatoire de les acheter. Le premier qui est entré en possession d'une de ces cartes a fort bien pu l'« exploiter », s'approprier les meilleurs bulbes et la revendre ensuite en prétendant qu'elle n'a pas été utilisée. Va-t'en donc prouver le contraire !

Ils regagnèrent l'auberge. Dans le vestibule, un candélabre solitaire faisait sourdre la lumière de cent mornes joyaux dont l'éclat se perdait dans les ombres ; seuls quelques reflets colorés tranchaient ici et là sur les noires boiseries. Plusieurs groupes de personnes qui s'entretenaient à voix basse étaient installés dans la salle à manger, également baignée de pénombre. Les trois amis se servirent des bols de thé poivré au samovar et prirent place dans une stalle.

— C'est un asile de fous, dit Traz d'une voix maussade. Maust et les Carabas ! Allons-nous-en et tâchons de faire fortune en employant des moyens normaux.

Anacho eut un geste aérien, arabesque de doigts blancs, et répondit d'une voix flûtée et pédante :

— Maust n'est qu'un aspect des rapports entre les hommes et l'argent. C'est sous cet angle qu'il faut la voir.

— Pourquoi parles-tu toujours en charabia ? s'écria l'adolescent. Chercher à ramasser des sequins à Maust ou dans la Zone, c'est un jeu de hasard où l'on a peu de chances de gagner. Or, les jeux de hasard ne m'intéressent pas.

— Pour ma part, intervint Reith, je compte me remplir les poches de sequins mais je n'ai pas l'intention de jouer.

Anacho répliqua :

— Impossible ! À Maust, on joue avec des sequins. Dans la Zone, c'est avec sa vie. Comment veux-tu l'éviter ?

— Je peux essayer de réduire les risques à un niveau admissible.

— Tout le monde nourrit le même espoir. Mais les brasiers des Dirdir brillent la nuit dans les Carabas et, à Maust, les tenanciers gagnent plus que les prospecteurs de sequins.

— Faire de la prospection est un procédé incertain et lent, reprit le Terrien. Moi, je préfère les sequins déjà récoltés.

Anacho plissa les lèvres d'un air de supputation cocasse.

— Songerais-tu à dévaliser les prospecteurs ? Ce serait risqué.

Reith leva les yeux au plafond. Comment l'Homme-Dirdir pouvait-il encore se méprendre aussi grossièrement sur le cheminement de sa pensée ?

— Je ne songe nullement à dépouiller les prospecteurs.

— Alors, je ne comprends pas. Qui as-tu l'intention de voler ?

— Quand nous regardions le jeu de la chasse, répondit le Terrien avec circonspection, une question m'est venue à l'esprit : lorsque les Dirdir tuent un prospecteur, que deviennent ses sequins ?

La mine chagrine, Anacho fit voltiger ses doigts.

— Que veux-tu qu'ils deviennent ? C'est du butin de bonne prise.

— Considérons une partie de chasse dirdir type. Combien de temps les chasseurs restent-ils dans la Zone ?

— De trois à six jours. Les grandes chasses et les chasses commémoratives durent plus longtemps, les chasses de compétition sont un peu moins prolongées.

— Et combien de victimes sont tuées en une journée dans une expédition type ?

Anacho réfléchit.

— Tous les chasseurs espèrent naturellement pouvoir se targuer d'un trophée quotidien. Une battue organisée par des Dirdir aguerris en ramène habituellement deux ou trois, parfois davantage. Il y a beaucoup de viande gaspillée, par la force des choses.

— Donc, l'expédition type regagne Khusz avec la récolte de sequins d'une bonne vingtaine de prospecteurs ?

— Peut-être, répondit sèchement Anacho.

— Le prospecteur moyen a sur lui la valeur de... disons cinq cents sequins. Par conséquent, chaque expédition rentre avec un butin de dix mille sequins.

— Que tes calculs ne te montent pas à la tête, rétorqua Anacho de son ton le plus tranchant. Les Dirdir ne sont pas réputés pour leur générosité.

— Je présume que la maquette du jeu de la chasse est une représentation fidèle de la Zone ?

L'Homme-Dirdir acquiesça d'un coup de menton maussade.

— Elle est d'une fidélité raisonnable, oui. Pourquoi cette question ?

— Demain, j'ai l'intention de repérer les routes de battues quittant Khusz et y revenant. Si les Dirdir vont chasser l'homme dans les Carabas, ils n'ont pas à récriminer si les hommes chassent à leur tour le Dirdir.

— Qui peut imaginer des hommes traquant les Rayonnants ? grinça Anacho.

— On ne l'a jamais fait ?

— Jamais ! Les gekkos chassent-ils les smurs ?

— Dans ce cas, nous bénéficierons de l'effet de surprise.

— Sans aucun doute ! Mais tu iras sans moi. Je ne marche pas pour me lancer dans une pareille aventure.

Traz réprima un gloussement d'hilarité et Anacho se tourna vivement vers lui.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Ta peur.

L'Homme-Dirdir se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

— Si tu connaissais les Dirdir comme moi, toi aussi tu aurais peur.

— Ils sont vivants. Si on les tue, ils meurent.

— Il n'est pas commode de les tuer. Quand ils sont en chasse, ils mobilisent une partie distincte de leur esprit, ce qu'ils appellent « l'Ancien État ». Un homme ne peut rien contre eux. La théorie de Reith frôle la démence.

— Demain, nous retournerons étudier la maquette, fit le Terrien d'une voix conciliante. Peut-être qu'une idée nous viendra.

Trois jours plus tard, une heure avant l'aube, Reith, Traz et Anacho quittèrent Maust. Une fois franchi le Portique des Clartés, ils s'enfoncèrent dans l'Avant-Pays en direction des Collines du Souvenir, masse noire qui se détachait quinze kilomètres plus au sud sur le ciel moucheté de bistre et de violet. Devant et derrière eux, on pouvait apercevoir une douzaine de silhouettes qui couraient, pliées en deux, dans la froide pénombre. Les unes ployaient sous le poids de leur équipement – outils de fouille, étalonneurs, armes, pommades désodorisantes, fard noir pour le visage, matériel de camouflage ; les autres n'emportaient qu'un sac, un couteau et un paquet de rations.

4269 de La Carène émergea de la grisaille. Un certain nombre de prospecteurs se dissimulèrent dans les broussailles ou sous une toile léopard pour attendre la nuit, mais d'autres, pressés d'atteindre le Lit de Galets, continuèrent au risque de se faire intercepter. Stimulé par les indices tangibles de ce risque – tas de cendres mêlées d'ossements carbonisés, débris de cuir – le trio accéléra l'allure et parvint sans fâcheux incidents à la terre d'asile que constituait le Lit de Galets, dédaigné par les chasseurs dirdir.

Ils posèrent leurs sacs à terre et s'allongèrent pour se reposer. Presque aussitôt deux solides gaillards surgirent, teint basané, longs cheveux noirs et hirsutes, la barbe frisée. Reith était incapable de deviner leur race. Ils étaient vêtus de haillons et empestaient abominablement. Ils examinèrent les trois compagnons avec une féroce assurance et l'un d'eux dit d'une voix rauque :

— Ce secteur est sous notre contrôle. Si vous voulez vous reposer, ça vous coûtera cinq sequins par tête. Si vous refusez de payer, on vous refoulera en terrain découvert. Mais attention ! les Dirdir rôdent sur la crête nord.

Anacho bondit instantanément sur ses pieds et assena un violent coup de pelle sur le crâne de l'individu. L'acolyte fit un moulinet avec son gourdin ; le fer de la pelle s'abattit sur ses poignets et il s'en fallut de peu qu'il ne les tranchât. Le gourdin tomba à terre et l'homme recula en vacillant. Ses mains, qu'il contemplait d'un air horrifié, étaient flasques comme des gants vides.

— Allez donc vous-mêmes affronter les Dirdir ! jeta Anacho en avançant, la pelle levée. (Les deux agresseurs s'éloignèrent parmi les éboulis.) Il vaut mieux ne pas rester là, dit l'Homme-Dirdir quand ils eurent disparu.

Ils chargèrent de nouveau les sacs et repartirent. À peine s'étaient-ils mis en marche qu'un énorme bloc de rocher s'écrasa sur le sol. Traz sauta en haut d'un bloc erratique, pointa sa catapulte et tira. Un gémissement de douleur s'éleva au loin.

Le trio repartit. Il parcourut une centaine de mètres et s'arrêta en haut d'une pente dominant le Lit de Galets d'où la vue s'étendait sur l'Avant-Pays et où il était facile de protéger ses arrières. Reith sortit son sondoscope et étudia le paysage. Il discerna une demi-douzaine de prospecteurs se déplaçant d'une allure furtive et un groupe de Dirdir plantés sur un éperon qui se dressait à l'est. Ils étaient immobiles. Dix minutes plus tard, ils disparurent soudainement. Quelques instants s'écoulèrent avant que Reith ne les repérât de nouveau, bondissant à grandes foulées dans les combes de l'Avant-Pays.

Au cours de l'après-midi, comme il n'y avait pas de chasseurs en vue, les prospecteurs commencèrent à s'aventurer hors du Lit de Galets. Reith, Traz et Anacho gagnèrent les crêtes aussi directement que la prudence le permettait. À présent, ils étaient seuls. Il n'y avait pas le moindre bruit.

Comme il ne fallait pas se découvrir, leur progression était lente. À la tombée de la nuit, ils étaient encore en train de peiner au fond d'un ravin d'où ils émergèrent juste à temps pour voir s'effacer l'ultime croissant d'argent bruni de 4269 de La Carène. Au sud, une succession de vallonnements coupés de cuvettes se déployaient jusqu'à la Terrasse. Ce territoire était riche en sequins mais il était aussi extrêmement dangereux en

raison de la proximité de Khusz, distante d'une quinzaine de kilomètres.

Avec le crépuscule, les Carabas prirent un aspect étrange. C'était comme si le paysage était baigné de nostalgie mêlée d'horreur. Partout s'allumaient des feux à la signification macabre. Que des hommes, quelle que fût l'attraction de l'appât qu'ils convoitaient pussent s'enfoncer dans une pareille contrée stupéfiait Reith. Un nouveau brasier se mit soudain à briller à cinq cents mètres à peine, et tous trois se recroquevillèrent vivement dans l'ombre. On distinguait à l'œil nu les silhouettes pâles des Dirdir, et le Terrien les contempla, l'œil rivé au sondoscope. Les chasseurs allaient et venaient à grands pas et leurs nimbes lumineux ondulaient derrière eux comme de longues antennes phosphorescentes. Ils semblaient émettre des sons, mais ceux-ci étaient trop faibles pour être perçus.

— Ils reviennent à leur « Ancien État » mental, souffla Anacho. Ils sont véritablement les fauves qu'ils étaient sur Sibol il y a un million d'années.

— Pourquoi ne cessent-ils pas de marcher de long en large ?

— C'est leur coutume. Ils se préparent à la frénésie du festin.

Reith examina les abords du foyer. Deux formes humaines, agitées de soubresauts, gisaient sur le sol parmi les ombres.

— Ils sont vivants ! murmura-t-il avec épouvante.

— Les Dirdir n'aiment pas s'encombrer de fardeaux, grommela Anacho. Ils obligent leurs proies à courir, à sauter et à bondir comme eux – tout le jour s'il le faut. Si un captif faiblit, ils le stimulent à l'aide de leurs fouette-nerfs et il repart avec une agilité accrue.

Reith reposa son sondoscope.

— Tu les vois maintenant dans leur « Ancien État » qui fait d'eux des bêtes sauvages, reprit Anacho sur un ton volontairement neutre. C'est là leur nature première. Ils sont superbes. Dans d'autres circonstances, leur beauté se manifeste différemment. Les hommes ne peuvent les juger : ils peuvent seulement reculer avec effroi.

— Et les Hommes-Dirdir d'élite ?

— Les Immaculés ? Que veux-tu dire ?

— Imitent-ils les Dirdir à la chasse ?

Le regard d'Anacho fouilla les ténèbres qui enveloppaient la Zone. À l'est, une lueur rose annonçait le lever de la lune Az.

— Les Immaculés chassent. Ils ne peuvent évidemment pas égaler l'ardeur des Dirdir et n'ont pas le privilège de chasser dans la Zone. (Il tourna les yeux vers le foyer tout proche.) Au matin, le vent leur apportera notre odeur. Il vaudrait mieux nous éloigner à la faveur de la nuit.

Az, basse dans le ciel, paraît le paysage d'un chatolement rose et Reith pensait invinciblement à du sang délayé dans l'eau. Ils avancèrent vers le sud-est, se frayant péniblement un chemin à travers les rochers qui étaient l'ossature de l'antique Tschaï. Le feu des Dirdir s'éloigna et finit par disparaître derrière un escarpement. Le Terrien et ses amis descendirent vers la Terrasse. Ils firent halte et dormirent quelques heures d'un sommeil léger, puis repartirent à travers les Collines du Souvenir. À l'ouest, Az approchait de l'horizon et Braz se levait à l'est. Chaque objet avait deux ombres, une rose et une bleue.

Traz, attentif, l'oreille tendue, levant les pieds avec précaution, ouvrait la marche. Deux heures avant l'aube, il se figea subitement et fit signe à ses compagnons de ne pas bouger.

— De la fumée morte, souffla-t-il. Il y a un camp devant... quelque chose remue.

Ils écoutèrent. Mais le silence était total. L'allure furtive, Traz obliqua et changea sa route. Ils escaladèrent une crête, descendirent par un autre versant tapissé d'arbres aux frondaisons duveteuses. De nouveau, ils firent halte, tous les sens aux aguets. Traz leur ordonna soudain d'un signe de se tapir dans l'ombre et, du fond de cet asile, ils aperçurent en haut d'un piton deux formes pâles. Dix minutes durant, celles-ci restèrent là, muettes et vigilantes. Elles finirent par disparaître brusquement.

— Savaient-ils que nous étions si proches ? demanda Reith dans un souffle.

Traz répondit :

— Je ne pense pas. Mais ils ont peut-être quand même senti notre odeur.

Une demi-heure plus tard, ils se remirent prudemment en marche, s'efforçant de rester dans l'ombre. Le ciel pâlit à l'est.

Az s'était couchée et Braz bascula à son tour. Le trio, qui se hâtait dans la fausse aurore couleur prune, s'arrêta finalement à l'abri d'un épais taillis de torquils et, quand le soleil se leva, Traz découvrit au milieu d'un tapis de branches mortes et de feuilles noires et recroquevillées un bulbe gros comme deux poings. Il le détacha de sa tige cassante. Quand il l'eut fendu, des centaines de sequins ponctués d'étincelles écarlates s'échappèrent de l'enveloppe.

— Admirable ! s'exclama Anacho à voix basse. Il y a là de quoi exciter l'avidité ! Encore quelques-uns comme cela et nous pourrions renoncer aux projets délirants d'Adam Reith.

Ils fouillèrent tout le taillis mais ne firent pas de nouvelles trouvailles.

Quand il fit tout à fait jour, la savane de la Terrasse méridionale se révéla à leurs yeux, se déployant à l'est et à l'ouest pour se perdre au loin dans une sorte de brume. Reith examina sa carte, comparant la montagne à laquelle ils tournaient le dos aux indications de relief du document. Il posa son doigt sur un point.

— C'est ici que nous sommes. Les Dirdir qui regagnent Khusz passent par là-bas, à l'ouest de la Forêt de la Frontière, qui est notre destination.

— Et peut-être aussi notre rendez-vous avec notre destin, maugréa Anacho, toujours pessimiste.

— J'aime autant mourir en tuant des Dirdir, à tant faire, dit Traz.

— On ne meurt pas en les tuant, corrigea l'autre, pointilleux. Ils ne le permettent pas. Ils aiguillonneraient avec leurs fouette-nerfs celui qui tenterait le coup.

— Nous ferons de notre mieux, dit Reith.

Et, s'emparant de son sondoscope, il scruta l'étendue. Il repéra sur les hauteurs trois groupes de chasseurs dirdir qui surveillaient les pentes en quête de gibier et se dit que le seul fait qu'il y ait parfois des prospecteurs qui revenaient à Maust tenait du miracle !

La journée fut longue. Traz et Anacho cherchèrent vainement d'autres bulbes dans les broussailles. Au cours de l'après-midi, une chasse passa à moins d'un kilomètre de leur retraite.

D'abord apparut un homme qui bondissait comme un daim. Son jeu de jambes était puissant. Trois Dirdir étaient à ses trousses. Ils couraient sans efforts cinquante mètres derrière lui. En désespoir de cause, le fuyard s'arrêta, le dos à un rocher, et se prépara à vendre chèrement sa vie, mais ses poursuivants l'accablèrent sous le nombre et eurent raison de lui. Quand ils l'eurent renversée, ils s'accroupirent sur leur proie, se livrèrent à quelques manipulations et se redressèrent. L'homme à terre se contorsionnait frénétiquement.

— Le fouette-nerfs, expliqua Anacho. Il a dû les indisposer d'une façon ou d'une autre. Peut-être parce qu'il avait une arme à énergie.

Les Dirdir se remirent en marche. Leur victime se releva en se trémoussant de façon grotesque et, chancelant sur ses jambes, fit mine de vouloir se diriger vers les collines. Les chasseurs se retournèrent pour l'observer. Le malheureux s'immobilisa, poussa un hurlement d'agonie et, pivotant sur lui-même, emboîta le pas à ses ravisseurs, qui s'élancèrent au pas de course, bondissant avec une sauvage exubérance. L'homme courait derrière eux avec une résignation démente. Le groupe disparut en direction du nord.

— Tu es toujours décidé à exécuter ton plan ? demanda Anacho à Reith.

Le Terrien eut subitement une envie folle d'être loin, le plus loin possible des Carabas.

— Je comprends pourquoi cette tactique n'a encore jamais été employée.

Un soir triste et doux succéda à l'après-midi. Dès que les feux commencèrent à scintiller à flanc de coteau, le trio sortit de son asile et se mit en route. À minuit, il atteignit la Forêt de la Frontière. Traz, redoutant une espèce de demi-reptile appelé smur, rechignait à l'idée de s'enfoncer dans le sous-bois. Reith ne discuta pas, et ils restèrent à la lisière de la forêt jusqu'à l'aube.

Lorsque le jour se leva enfin, ils explorèrent prudemment les lieux sans rien trouver de plus dangereux que des lézards à barbillons. Au delà de la Forêt, du côté de l'ouest, Khusz était clairement visible. La base des chasseurs n'était qu'à quelque

cinq kilomètres au sud. Les Dirdir qui entraient dans la Zone ou en sortaient contournaient les bois.

Après avoir soigneusement étudié toutes les possibilités qu'offrait le terrain, Reith et ses deux compagnons se mirent au travail dans l'après-midi. Traz creusait tandis qu'Anacho et le Terrien se mettaient en devoir de confectionner un grand filet rectangulaire à l'aide de branchages et des cordes qu'ils transportaient dans leurs sacs. Le lendemain soir, tout était prêt. Reith, vérifiant le dispositif, passait par des alternatives d'espoir et de désespoir. La réaction des Dirdir serait-elle conforme à ses vœux ? Anacho paraissait le penser, encore qu'il parlât beaucoup du fouette-nerfs et faisait montre d'un noir pessimisme.

Le milieu de la matinée et le début de l'après-midi, quand les chasseurs regagnaient Khusz, étaient théoriquement les périodes les plus favorables. Plus tôt ou plus tard, ils avaient tendance à partir en battue, et il fallait éviter d'attirer l'attention des groupes qui allaient à la recherche du gibier.

La nuit s'écoula et le soleil se leva à l'aube d'une journée qui, d'une manière ou d'une autre, allait être décisive. Au début, la pluie menaçait, mais, dans le courant de la matinée, les nuages dérivèrent vers le sud, découvrant brusquement le ciel. 4269 de La Carène conférait à l'atmosphère une luminosité rouillée.

À l'affût à la lisière de la forêt, Reith surveillait l'étendue au sondoscope. Au nord apparut une troupe de quatre Dirdir, qui trottaient avec aisance sur la piste menant à Khusz.

— Les voilà ! Ça va être le moment.

Les Dirdir avançaient à grands bonds en poussant de temps à autre des sifflements joviaux. La chasse avait été bonne et ils s'étaient bien divertis. Mais qu'est-ce que c'était ? Une proie humaine au sortir de la forêt ! Qu'est-ce que cette bête stupide faisait là, si près de Khusz ? Et les Dirdir de se ruer joyeusement sur ce gibier.

La proie humaine chercha son salut dans la fuite comme le faisaient toutes ces créatures. Très vite, elle chancela et, aux abois, s'immobilisa, adossée à un arbre. Les Dirdir, hurlant leur terrifiant cri de mort, se précipitèrent. Le sol céda sous le poids de celui qui était en tête. Il disparut à la vue de ses trois

congénères qui, médusés, se pétrifièrent. Il y eut un bruit – un craquement, une commotion. Et un enchevêtrement de branches entrelacées s’abattit sur eux, les emprisonnant. Alors apparurent des hommes odieusement triomphants ! C’était une ruse ! Un stratagème ! Avec une fureur qui leur tordait les entrailles, les Dirdir se débattaient en vain pour échapper au traquenard, s’efforçaient désespérément de se libérer, animés du désir farouche de se jeter sur ces hommes maudits, ivres de haine et d’horreur...

Les Dirdir périrent sous les coups de couteau, les coups de hache, les coups de pelle. Leurs vainqueurs remontèrent le filet, les cadavres furent dépouillés de leurs sequins avant d’être halés plus loin ; la fosse fut remise en état.

Un deuxième groupe fut signalé, venant du nord. Il ne se composait que de trois chasseurs, mais ceux-ci portaient des casques resplendissants et leurs nimbes étaient semblables à des fils métalliques incandescents.

— Ce sont des Excellences aux Cent Trophées, dit Anacho avec une terreur respectueuse.

— Tant mieux, répliqua Reith en faisant signe à Traz. Rabats-les par ici. On va leur apprendre ce qu’est l’excellence !

Traz utilisa la même stratégie : il se montra, puis s’enfuit ventre à terre, comme pris de panique. Les Excellences le poursuivirent sans ardeur excessive : la partie de chasse avait été fructueuse. Le sentier qui s’enfonçait à travers les dendrites avait déjà été foulé, peut-être par d’autres chasseurs. Chose curieuse, la proie ne faisait pas preuve de cette agilité frénétique qui donnait du piment aux battues. En fait, elle s’était arrêtée et leur faisait face, adossée à un énorme torqu沿海 au tronc noueux. C’était inouï ! L’humain brandissait une lame ! Les défiait-il, eux... des Excellences ? En avant ! Sus à la proie ! Qu’on la jette à terre et qu’on la déchire ! Et que le trophée aille à celui qui, le premier, l’aura touchée ! Mais stupeur ! Le sol qui s’effondre, la forêt qui bascule ! Délire et confusion ! Et qu’est-ce à dire ? Des sous-hommes qui accourent, armés de couteaux, prêts à frapper, à taillader... Raz de marée de fureur, gesticulations frénétiques, sifflements et clameurs – et les lames qui s’abattent.

Il y eut quatre massacres de Dirdir ce jour-là, quatre le lendemain, cinq le jour suivant. À présent, c'était devenu une routine efficace. Le matin et le soir, on enterrait les corps, puis on réparait le piège. Le trio travaillait avec aussi peu de passion que s'il s'était agi d'aller à la pêche – sauf quand Reith se rappelait les chasses dont il avait été témoin. Alors toute sa virulence revenait à la charge.

Lorsque l'on décida de mettre fin à l'opération, ce ne fut ni parce que le profit diminuait – chaque unité de chasse rapportait quelque vingt mille sequins – ni parce que l'enthousiasme baissait. Mais après que le trio eut éliminé les « clairs », les « laits » et les « sardoines », ce qui restait du butin faisait un fardeau presque intransportable. Le pessimisme d'Anacho se mua alors en appréhension.

— Tôt ou tard, on s'apercevra de la disparition des chasseurs. Du coup, les autres se mettront à leur recherche. Comment ferons-nous pour nous échapper ?

— Encore une dernière fois, répliqua Traz. Voici un nouveau groupe qui rentre, chargé des dépouilles de ses victimes.

— Mais pourquoi ? Nous avons tous les sequins que nous sommes capables de porter !

— Il n'y aura qu'à abandonner les « sardoines » et les quelques « émeraudes » pour ne garder que les rouges et les pourpres.

Anacho se tourna vers Reith, qui eut un haussement d'épaules.

— Oui... encore cette bande-là.

Traz sortit de la forêt et exécuta son numéro de panique, maintenant rodé à la perfection. Mais les Dirdir ne réagirent pas. Ne l'avaient-ils pas vu ? Ils continuaient d'avancer sans changer d'allure. Traz hésita un instant, puis il se montra de nouveau. Les Dirdir le virent. Sans doute l'avaient-ils déjà vu la première fois : en effet, au lieu de se lancer immédiatement à ses trousses, ils poursuivirent leur chemin au petit trot. Reith, qui observait la scène, tapi dans l'ombre, se demandait s'ils avaient des soupçons ou s'ils étaient simplement saturés d'exploits de chasse.

Les Dirdir firent halte pour examiner le sentier qui s'enfonçait dans la forêt et ils entrèrent sans hâte dans le sous-bois. L'un d'eux marchait en tête, suivi par un de ses compagnons, et les deux derniers avançaient en serre-files. Reith rejoignit le lieu de l'embuscade.

— Il y a un problème, annonça-t-il à Anacho. Peut-être serons-nous contraints d'engager le combat pour nous dégager.

— Engager le combat ? s'exclama Anacho. Trois hommes contre quatre Dirdir ?

Là-bas, sur la piste, Traz prit la décision d'exciter un peu l'adversaire. Emergeant à découvert, il épaula sa catapulte et une flèche atteignit en pleine poitrine le Dirdir de tête, qui exhala un sifflement de fureur et se rua en avant, le nimbe flamboyant.

Le jeune homme battit en retraite et regagna son poste habituel, le visage fendu d'un sourire de joie irraisonnée. Il agita son poignard. Le Dirdir blessé chargea et disparut dans la fosse. Ses clameurs se transformèrent en une bizarre lamentation vibrante de surprise et de souffrance. Les trois autres s'arrêtèrent net, puis se remirent en marche à pas comptés, sinistres et maléfiques. Reith tira sur la corde commandant le filet, qui s'abattit sur deux d'entre eux tandis que le troisième faisait vivement un bond en arrière.

— Liquidez ceux qui sont pris ! cria le Terrien à Traz et à Anacho tout en jaillissant hors des fourrés pour attaquer le rescapé. (Il ne fallait en aucun cas que celui-ci puisse s'échapper.)

Mais il était bien loin de songer à la fuite : il se jeta sur Reith pour le lacérer de ses ongles. Traz, sa dague à la main, lui sauta dessus, mais le Dirdir se débarrassa de lui d'un coup de reins, lui arracha son arme avec laquelle il lui déchira la jambe comme en se jouant. Anacho se rua en avant. Son épée trancha le bras de la créature avant de la décapiter. Titubant sur leurs jambes, ruisselant de sueur, haletant et proférant des jurons, les trois compagnons liquidèrent alors les trois premiers chasseurs. Ils éprouvaient un intense soulagement à l'idée de s'être aussi bien tirés d'affaire. Le sang jaillissait à grands flots de la jambe de Traz. Reith commença par lui poser un garrot. Cela fait, il ouvrit

la trousse de premier secours, désinfecta la plaie, l'enduisit d'une pommade cicatrisante, comprima les lèvres de la blessure, pulvérisa une pellicule d'épiderme synthétique et détacha le garrot. Traz fit une grimace mais pas une plainte ne lui échappa. Le Terrien lui tendit un comprimé.

— Avale cela. Peux-tu tenir debout ?

L'adolescent se leva avec raideur.

— Es-tu capable de marcher ?

— Difficilement.

— Essaie de bouger pour ne pas t'ankyloser.

Reith et Anacho fouillèrent les cadavres. Le butin était énorme : un bulbe pourpre, deux écarlates, un bleu foncé, trois verts pâles et un bleu clair. Reith hocha la tête, à la fois émerveillé et contrarié.

— Quelle richesse ! Mais qui ne servira à quelque chose que si nous arrivons à rallier Maust. (Son regard se posa sur Traz, qui faisait les cent pas en boitant avec un effort visible.) Nous ne pourrions pas tout emporter.

Ils poussèrent les corps dans la fosse et les recouvrirent de broussailles ; ils dissimulèrent le filet dans les fourrés et se mirent à trier les sequins dont ils firent trois piles, deux grosses et une petite. Il restait encore une véritable fortune sous forme de « clairs », de « laits », de « sardoines », de bleus sombres et de verts. Ils firent des sequins ainsi dédaignés un quatrième tas qu'ils cachèrent sous les racines du gros torquil.

Il n'y avait plus que deux heures de jour. Reith et Anacho chargèrent les sacs et se dirigèrent vers l'est pour sortir de la forêt en réglant leur allure sur celle de Traz. Quand ils furent arrivés à la lisière du bois, le problème fut posé de camper sur place jusqu'à ce que la jambe de Traz soit guérie, mais le garçon ne voulut rien savoir :

— Je peux continuer, du moment qu'il n'y a pas à courir.

— N'importe comment, courir ne servirait à rien, dit Reith.

Anacho soupira :

— Sauf s'ils nous capturent. Là, il faudra bien courir. Avec les fouette-nerfs au derrière !

La lumière pâlissait et à ses ors succédaient des bronzes. 4269 de La Carène sombra et une pénombre sépia recouvrit

l'étendue. Sur les collines scintillaient d'infimes reflets de flammes. Ils se remirent en marche et le morne voyage commença : il fallait traverser la Terrasse en sautant d'un noir bouquet de dendrites au suivant. Enfin, ils atteignirent les coteaux et, obstinés, en entamèrent l'ascension.

Quand l'aube pointa, ils n'en étaient pas encore à la cime. Déjà les chasseurs et les proies étaient réveillés. Nul refuge en vue. Reith et ses amis descendirent au fond d'un ravin et se tapirent dans une cache faite de broussailles sèches.

Les heures s'égrenèrent. Anacho et Reith s'assoupirent. Traz, couché sur le dos, contemplait le ciel. L'immobilité forcée engourdisait sa jambe. À midi, quatre chasseurs dirdir aux casques resplendissants passèrent par le ravin. Ils s'arrêtèrent un moment, devinant apparemment la proximité du gibier, mais autre chose attira leur attention et ils continuèrent leur route vers le nord.

Le soleil à son déclin illumina le versant est de la ravine, et Anacho poussa soudain une sorte de rire indéchiffrable.

— Regardez !

Il désignait quelque chose du doigt. À cinq mètres de la cache, une crevasse s'ouvrait dans le sol, laissant apparaître la cupule ridée d'un gros bulbe arrivé à maturité.

— Ce sont pour le moins des écarlates. Peut-être des pourpres.

Reith fit tristement un geste de résignation.

— Nous avons bien de la peine à transporter la fortune que nous avons déjà en notre possession. Elle est suffisante.

— Tu sous-estimes la rapacité et la cupidité des gens de Sivishe, grommela l'Homme-Dirdir. La réalisation de ton projet nécessitera deux fortunes ou davantage. (Il entreprit d'extraire le bulbe.) C'est un pourpre. On ne peut pas le laisser là.

— Très bien. Je le porterai.

— Non, ce sera moi, dit Traz. Vous transportez déjà la plus grande partie du fardeau tous les deux.

— Nous répartirons la charge en trois, concéda Reith. Cela ne fera pas une telle différence.

La nuit tomba enfin. Ils reprirent leurs sacs et repartirent. Traz, grimaçant de douleur, sautillait et claudiquait. Ils

redescendirent la face nord, et plus ils approchaient du Portique des Clartés, plus la Zone leur paraissait farouche et détestable.

L'aube les trouva au pied des collines. Le Portique était encore à quinze kilomètres. Tandis que ses compagnons se reposaient après s'être glissés dans une faille, Reith examina le terrain au sondoscope. L'Avant-Pays semblait paisible, presque sans vie. Très loin en direction du nord-ouest, une douzaine de prospecteurs convergeaient vers le Portique des Clartés dans l'espoir d'atteindre la terre d'asile avant qu'il ne fasse plein jour. Ils filaient de cette allure affairée que les hommes adoptaient instinctivement dans la Zone comme si cela leur permettait de passer inaperçus. Une troupe de chasseurs immobiles sur un piton relativement proche, vigilants comme des aigles, les regardaient s'éloigner avec regret. Reith renonça à l'espoir de parvenir au Portique avant la nuit, et le trio passa encore une morne journée derrière un rocher, recouvert d'une toile de camouflage.

Dans la matinée, un aéroglisseur passa au-dessus d'eux.

— Ils sont à la recherche des chasseurs qui ne sont pas rentrés, dit Anacho dans un souffle. Il va certainement y avoir un *tsau'gsh*... Nous courons un grave danger.

Reith suivit le glisseur des yeux et tenta d'évaluer la distance qui les séparait encore du Portique.

— À minuit, nous serons en sécurité.

— Il sera peut-être trop tard si les Dirdir bouclent l'Avant-Pays, ce qui n'a rien d'impossible.

— Nous ne pouvons reprendre la route pour l'instant. Ils ne nous rateraient pas.

— Tu as raison, soupira Anacho à contrecœur.

Vers le milieu de l'après-midi, un second glisseur survola l'Avant-Pays, au-dessus duquel il tourna en rond, et Anacho murmura entre ses dents :

— Nous sommes pris au piège.

Mais, au bout d'une demi-heure, l'appareil piqua vers le sud et disparut derrière les collines.

Reith scruta les environs avec attention.

— Il n'y a plus de chasseurs en vue. Quinze kilomètres, cela fait une marche d'au moins deux heures. On essaye ?

Traz considéra sa jambe d'un œil désenchanté.

— Partez tous les deux. Je vous suivrai après le coucher du soleil.

— Il sera trop tard, dit Anacho. Il est d'ailleurs déjà trop tard.

Une fois encore, Reith examina les crêtes. Il aida Traz à se lever.

— Ce sera tout le monde ou personne !

Et ils s'enfoncèrent dans la lande. Ils avaient l'impression d'être nus et vulnérables. Si, par hasard, un groupe de chasseurs postés sur les hauteurs surveillaient la plaine, ils les repéreraient inmanquablement. Une demi-heure durant, ils détalèrent en forçant l'allure, tout comme les autres prospecteurs. De temps en temps, Reith s'arrêtait pour braquer son sondoscope derrière eux, appréhendant de détecter de sinistres silhouettes lancées à leurs trousses. Mais l'étendue demeurait vide et l'espoir commençait à renaître en lui. Le visage de Traz était couleur de cendre ; la douleur et l'épuisement lui tiraient les traits. Néanmoins, il pressait le pas. Il trottinait en titubant et Reith avait le sentiment qu'il avançait dans un état second. Mais le jeune nomade fit brusquement halte et se retourna, fouillant les crêtes du regard.

— Ils nous ont décelés !

Le Terrien eut beau scruter les croupes, leurs versants, les ravins obscurs, il ne vit rien. Traz s'était remis en marche ; il faisait maintenant des zigzags et Anacho, plié en deux, était sur ses talons. Reith les suivit. Après avoir couvert quelques centaines de mètres en direction du nord, il s'immobilisa de nouveau. Cette fois, il distingua un reflet métallique. Etaient-ce les Dirdir ? Il calcula la distance qu'il leur restait à parcourir. Ils étaient à peu près au milieu de la lande. Il gonfla ses poumons et s'élança pour rattraper ses compagnons. Peut-être les Dirdir renonceraient-ils à les traquer aussi loin dans l'Avant-Pays.

Mais lorsque, un peu plus loin, il se retourna encore, il lui fallut se rendre à l'évidence : quatre silhouettes dévalaient les collines. Les intentions des Dirdir ne laissaient plus la moindre place au doute.

Reith rejoignit Traz et Anacho. Le jeune nomade courait ; ses yeux étaient vitreux et ses lèvres retroussées découvraient ses

dents. Le Terrien se saisit du plus lourd des ballots que portait Traz, mais cela eut pour seul effet de ralentir imperceptiblement la cadence de ce dernier. Anacho calcula la distance qu'il leur fallait encore franchir, celle qui les séparait de leurs poursuivants, et dit :

— Il nous reste une chance !

Ils couraient. Leur cœur cognait, leurs jambes les brûlaient. Le masque de Traz était celui d'une tête de mort, Anacho se chargea de son dernier sac.

Le Portique des Clartés était maintenant en vue, miraculeux havre de sécurité. Derrière eux, les chasseurs se rapprochaient en faisant des bonds prodigieux.

Le Portique était encore à près d'un kilomètre quand Traz eut une défaillance.

— Onmale ! cria Reith.

Le résultat fut stupéfiant. Le garçon parut soudain s'élargir, grandir. Il s'arrêta net et pivota sur lui-même pour faire face à l'ennemi. Son visage était méconnaissable : c'était celui d'un être plein de sagacité, farouche, dominateur — la personnification de l'emblème. Onmale.

Et Onmale était trop fier pour fuir.

— Cours ! hurla Reith, la panique au ventre. Si nous devons engager le combat, que ce soit à nous d'en prendre l'initiative !

Traz — ou Onmale : les deux ne faisaient qu'un — s'empara d'un des sacs de Reith, d'un de ceux d'Anacho, et se rua en direction du Portique. Le Terrien sacrifia une demi-seconde pour voir où était le premier Dirdir et reprit sa course. Traz filait comme un trait à travers la lande. Anacho, les joues roses, décomposé, le suivait pesamment.

L'adolescent atteignit le Portique. Il se retourna et attendit, sa catapulte dans une main, sa dague dans l'autre. Anacho s'engouffra par la brèche, puis Reith en fit autant. Le Dirdir de tête était à moins de quinze mètres d'eux. Traz recula pour se poster juste en deçà de la frontière, défiant leurs poursuivants. À cette vue, le premier des Dirdir poussa un strident cri de fureur. Il secoua la tête et les fulgurances de son nimbe haut dressé frémirent. Puis, faisant volte-face, il s'éloigna en

bondissant pour rejoindre ses congénères déjà en train de battre en retraite en direction des collines.

Anacho, haletant, s'adossa au Portique. Reith resta debout ; sa respiration était sifflante. Le regard de Traz était vacant, ses yeux brouillés. Ses jambes mollirent ; il s'écroula et resta allongé par terre, inerte.

Reith s'approcha de lui d'un pas mal assuré et le retourna. Comme l'adolescent avait l'air de ne plus respirer, il s'installa à califourchon sur lui pour pratiquer le bouche à bouche. Un hoquet déchirant s'échappa de la gorge du jeune nomade dont le souffle ne tarda pas à devenir régulier.

Les solliciteurs, les rabatteurs et les mendiants qui, en général, montaient la garde devant le Portique des Clartés, s'étaient égaillés, épouvantés par l'approche des Dirdir. Le premier à revenir fut un jeune homme revêtu d'une longue robe marron. Maintenant, il manifestait sa sympathie pour les rescapés en se répandant en gracieuses courbettes.

— La conduite de ces Dirdir est proprement un scandale ! se lamentait-il. Ils n'auraient jamais dû venir si près du Portique pour vous pourchasser ! Ils ont presque tué ce pauvre garçon !

— Silence ! gronda Anacho. Tu nous importunes.

L'autre recula. Reith et l'Homme-Dirdir aidèrent Traz à se mettre debout. Il était comme hébété.

Le jeune homme à la robe marron revint à la charge. Son regard aimable était celui de quelqu'un qui en a trop vu pour s'étonner.

— Permettez-moi de vous assister. Je m'appelle Issam le Thang et je représente l'auberge de la Bonne Aventure, repos et tranquillité assurés. Laissez-moi vous aider à porter vos paquets. (Il empoigna le sac de Traz et décocha un coup d'œil surpris à Reith et à Anacho.) Ce sont des sequins ?

L'Homme-Dirdir lui arracha le ballot des mains.

— Décampe ! Nous avons nos projets établis.

— À votre guise, répondit Issam le Thang. Mais l'auberge de la Bonne Aventure est tout à côté. Elle est située un peu en dehors du quartier des jeux et de son vacarme. C'est un établissement confortable et, néanmoins, les tarifs sont loin de ceux, exorbitants, pratiqués à l'Alawan.

— Bien, fit Reith. Conduis-nous à ton auberge.

Anacho grommela quelque chose d'indistinct, à quoi Issam répondit par un délicat geste de reproche.

— Par ici... si vous voulez bien me suivre.

Ils se dirigèrent à pas lourds vers Maust. Traz, handicapé par sa blessure, boitillait.

— Ma mémoire est un vrai fouillis, murmura-t-il. Je me rappelle avoir traversé l'Avant-Pays. Et puis quelqu'un m'a crié quelque chose à l'oreille...

— C'était moi, dit Reith.

— Après, tout devient irréel jusqu'au moment où je me suis retrouvé étendu devant le Portique. (Quelques instants plus tard, il reprit, d'une voix rêveuse :) J'entendais un tumulte de voix. Des centaines et des centaines de visages passaient devant moi. Des visages farouches de guerriers. Il m'est arrivé de voir des choses comme cela en rêve.

Sa voix se perdit et il se tut.

L'auberge de la Bonne Aventure était située au fond d'une étroite ruelle. C'était une bâtisse d'aspect mélancolique, noircie par l'âge, et dont les affaires n'étaient guère florissantes à en juger par la salle commune, sombre et déserte. Issam finit par révéler qu'il était le propriétaire de l'établissement, et il se montra un hôtelier empressé, ordonnant que l'on monte de l'eau, des lampes et du linge à la « grande suite », ce qui fut fait par un domestique revêché doté d'énormes mains rougeaudes et d'un toupet de cheveux roux et raides. Le trio gagna par un escalier en colimaçon l'appartement, qui comprenait un salon, une salle d'eau et plusieurs niches de forme irrégulière où étaient encastrés des lits sentant le moisi. Le domestique disposa les lampes, apporta des flasques de vin et s'éclipsa. Anacho, après avoir examiné les flacons cachetés au plomb et à la cire, les repoussa.

— Il y a trop de risques que le contenu ait été drogué ou empoisonné. Quand le voyageur se réveille – s'il se réveille ! – ses sequins se sont volatilisés et il est dépossédé. Je suis mécontent... nous aurions mieux fait d'aller à l'Alawan.

— Il sera temps de déménager demain, rétorqua Reith en s'affalant dans un fauteuil avec un soupir qui trahissait sa fatigue.

— Demain, il faudra avoir quitté Maust. Si nous ne sommes pas d'ores et déjà des hommes marqués, cela ne saurait tarder.

L'Homme-Dirdir redescendit et revint au bout de quelques instants avec du pain, de la viande et du vin. Les trois compagnons se restaurèrent. Puis Anacho entreprit de vérifier les barres et les verrous.

— Ces vieilles baraques sont discrètes. Un couteau dans la nuit, un gémissement et le tour est joué. Issam le Thang est gagnant.

Ils se préparèrent à se coucher, non sans avoir inspecté une dernière fois les serrures. Anacho, prétendant avoir le sommeil léger, plaça les sequins entre le mur et lui. On éteignit toutes les lampes à l'exception d'une veilleuse à la lueur tremblotante. Quelques instants plus tard, Anacho se leva et s'approcha sans bruit de Reith.

— Je me méfie des judas et des tuyaux d'écoute, murmura-t-il. Tiens... prends les sequins et garde-les par-devers toi. Nous allons monter la garde un moment.

Le Terrien s'efforça de demeurer sur le qui-vive mais la fatigue eut raison de lui. Ses paupières se fermèrent.

Du temps passa. Reith fut réveillé par un coup de coude d'Anacho ; il tressaillit et se dressa sur son séant, pas très fier de lui.

— Ne fais pas de bruit, fit l'Homme-Dirdir dans un imperceptible soupir. Regarde par là.

Reith sonda l'obscurité. Il y eut un grincement, un mouvement dans l'ombre, une forme noire. Soudain, la lumière jaillit. Traz, le regard flamboyant, était ramassé sur lui-même, les bras cachés par son corps.

Les deux hommes debout devant le lit d'Anacho se tournèrent face à la lampe, l'air médusé. L'un d'eux était Issam le Thang. Son acolyte, dont les mains énormes étaient prêtes à se refermer sur le cou d'Anacho qui aurait normalement dû être couché, n'était autre que le domestique musclé. Un étrange hoquet d'excitation s'échappa de ses lèvres et il traversa la pièce d'une démarche sautillante, les poings serrés. Traz fit parler sa catapulte. Frappé en pleine face, l'homme s'écroula sans proférer un son, passant dans l'autre monde, sans appréhension ni regret. Issam se rua vers une ouverture pratiquée dans le mur, mais Reith se jeta sur lui et le renversa bien qu'il se débattît. En dépit de sa minceur et de ses affectations de préciosité, l'hôtelier avait la force et l'agilité du serpent. Le Terrien lui fit une clé au bras et, d'une secousse, l'obligea à se relever. Issam poussa un glapissement de douleur. Anacho lui passa prestement une corde autour du cou et se prépara à serrer le nœud coulant. Reith fit une grimace mais s'abstint

d'intervenir. C'était la justice de Maust, et il était juste que ce soit ici, face à la lampe éblouissante, qu'Issam soit exécuté.

— Non ! s'exclama ce dernier avec véhémence. Je ne suis qu'un malheureux Thang ! Ne me tuez pas ! Je vous aiderai, je le jure ! Je vous aiderai à fuir !

— Attends, Anacho, fit Reith. (Et, s'adressant à l'aubergiste :) Que veux-tu dire ? Pourquoi proposes-tu de nous aider à fuir ? Sommes-nous en danger ?

— Mais bien sûr ! Cela te surprend ?

— Explique-nous de quel danger il s'agit.

Profitant de ce répit, Issam se redressa et, d'un coup d'épaule indigné, repoussa Anacho.

— C'est un renseignement précieux. Combien l'achètes-tu ?

Reith fit signe à Anacho.

— Vas-y.

Issam exhala une plainte à fendre le cœur.

— Non, non ! Je vous échange ma vie contre les trois vôtres. Est-ce suffisant ?

— Si c'est la vérité...

— C'est la vérité ! Mais détachez cette corde !

— Pas avant que nous sachions à quoi nous en tenir sur les conditions du marché.

Issam scruta les trois visages qui l'entouraient. Il n'y trouva rien d'encourageant.

— Eh bien, voilà... J'ai eu connaissance d'un mot d'ordre secret. Les Dirdir sont dans une rage folle. Des inconnus ont anéanti un nombre incroyable de chasseurs et ont fait main basse sur leur butin, qui ne s'élève pas à moins de deux cent mille sequins. Des agents spéciaux sont sur la brèche, ici et ailleurs. Quiconque fournira des informations recevra une bonne récompense. Si vous êtes les personnes en question, comme je le soupçonne, vous ne quitterez Maust qu'avec des colliers à clous. À moins que je ne vous aide.

— Comment cela ? demanda Reith avec circonspection.

— Oui, je peux vous sauver et je le ferai. Mais donnant donnant !

Reith adressa un signe de menton à Anacho, qui tira sur la corde d'un coup sec. Issam, les yeux exorbités, agrippa le nœud

coulant. Quand il l'eut un peu desserré, il lâcha d'une voix rauque :

— Ma vie contre les vôtres, ce sont les termes du marché.

— Alors, cesse de parler de « donnant donnant ». Inutile d'ajouter que tu serais bien mal avisé d'essayer de nous jouer des tours à ta façon.

— Jamais ! Jamais ! croassa l'aubergiste. Si vous vivez, je vivrai. Si vous mourez, je mourrai ! Il faut partir tout de suite. Demain matin, il sera trop tard.

— Tout de suite ? À pied ?

— Pas forcément. Préparez-vous. Y a-t-il vraiment des sequins dans ces sacs et ces ballots ?

— Des écarlates et des pourpres, répondit Anacho avec une délectation sadique. Si tu en veux, tu n'as qu'à aller dans la Zone et tuer des Dirdir.

Issam frissonna.

— Etes-vous prêts ?

Il attendit avec impatience que les trois hommes se rhabillent. Mû par une pensée soudaine, il se baissa et se mit à fouiller le cadavre du domestique. La poignée de clairs et de laits qu'il trouva dans la sacoche du mort lui fit pousser un gloussement de satisfaction.

Le trio était prêt. Sourd aux protestations du Thang, Anacho ne dénoua pas la corde.

— C'est pour que tu ne te méprennes pas sur nos intentions.

— Serai-je donc toujours condamné à avoir des coéquipiers méfiants ?

L'avenue principale de Maust vibrait d'animation. C'était un vertige de visages changeants, une débauche de lumières multicolores. Des tavernes fusaient des rythmes plaintifs, des hoquets d'ivrognes, parfois des cris de colère. Empruntant des raccourcis discrets et faisant des détours par d'obscures venelles, Issam pilota le trio jusqu'à une écurie au nord de la ville. Un gardien furibond finit par répondre aux coups de poing dont il ébranlait la porte. Suivirent cinq minutes d'âpres marchandages. Finalement, l'homme sella quatre chevaux-sauteurs et, dix minutes plus tard, tandis que Braz et Az voguaient de conserve dans le ciel, Reith, Anacho, Traz et le

Thang, fuyant Maust, galopèrent sur le dos des blanches montures kotanes efflanquées.

Ils galopèrent ainsi toute la nuit et, à l'aube, ils entrèrent dans Khoräi. Les fumées que crachotaient les cheminées de fer s'échevelaient au nord, vers la Première Mer, qui, par un curieux jeu de lumière, passait noire comme du goudron sous la chape prune du ciel.

Ils traversèrent la ville à vive allure et gagnèrent le port. Là, ils mirent pied à terre. Issam, son sourire le plus modeste aux lèvres, les bras croisés sous sa robe rouge sombre, s'inclina devant Reith.

— J'ai atteint le but que je m'étais fixé : mes amis sont arrivés sains et saufs à Khoräi.

— Des amis que tu avais l'intention d'étrangler, il n'y a pas très longtemps !

Le sourire d'Issam vacilla.

— C'était à Maust ! Il faut se faire au comportement de ceux de Maust.

— Pour ma part, je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu y retournes.

Issam s'inclina une seconde fois.

— Que Sagorio aux neuf têtes estropie vos ennemis ! Adieu !

Il repartit vers la ville avec les quatre montures et disparut en direction du sud.

L'aéroglisser était à l'endroit où ils l'avaient laissé. Quand ils montèrent à bord, le capitaine du port leur jeta un regard sombre mais ne fit pas de commentaires. Connaissant le tempérament irascible des Khors, les trois compagnons feignirent d'ignorer sa présence.

Le glisseur s'éleva dans le ciel matinal, longeant la courbe du rivage. Ainsi commença la première étape du voyage qui allait mener les trois compagnons à Sivishe.

Le glisseur cinglait vers l'ouest. Un vaste désert de poussière s'étirait au sud. Au nord se déployait la Première Mer. À la verticale des voyageurs et devant eux se succédaient en une théorie monotone des plaines fangeuses entrecoupées de croupes de grès qui se perdaient au loin dans une sorte de brume.

Traz, à la limite de l'épuisement, dormait d'un sommeil de plomb. Anacho, en revanche, était assis, désinvolte et insouciant, comme si la peur et le danger étaient pour lui lettre morte. Quant à Reith, bien qu'il fût moulu de fatigue, il ne pouvait s'arracher à la contemplation de l'écran-radar. S'il le quittait des yeux, c'était pour surveiller le ciel. La nonchalance de l'Homme-Dirdir finit par lui porter sur les nerfs. Il lui décocha un regard fulminant – il avait les paupières rouges – et lâcha sur un ton acerbe :

— Pour un fugitif, tu fais preuve d'un calme surprenant. J'admire ton flegme.

Anacho fit un geste dégagé.

— Ce que tu appelles flegme est une confiance de petit enfant. Je suis devenu superstitieux. Réfléchis : nous sommes allés dans les Carabas, nous avons tué des dizaines de représentants du Premier Peuple, et nous les avons dépouillés de leurs sequins. Comment veux-tu donc que, maintenant, je prenne au sérieux le risque d'une aléatoire interception ?

— Ta confiance est plus grande que la mienne, maugréa Reith. Je présume que toutes les forces dirdir disponibles vont fouiller les cieux pour nous retrouver.

Anacho eut un ricanement teinté d'indulgence.

— Ce n'est pas dans le style des Dirdir. Tu calques tes conceptions personnelles sur leur mentalité. N'oublie pas que l'organisation n'est pas pour eux une fin en soi – cela, c'est un attribut humain. Le Dirdir n'existe qu'en tant qu'individu, que

créature n'ayant de responsabilité qu'envers sa propre fierté. Il ne coopère avec ses semblables que lorsque la chose lui convient.

Reith secoua la tête avec scepticisme et se pencha de nouveau sur l'écran-radar.

— Il doit sûrement y avoir quelque chose de plus. Comment la société dirdir conserve-t-elle sa cohésion ? Comment les Dirdir peuvent-ils mettre en œuvre des programmes à long terme ?

— C'est extrêmement simple. Les Dirdir sont très semblables entre eux. Et il y a des forces raciales contraignantes auxquelles ils sont tous assujettis. Ces forces, lorsqu'elles sont très diluées, les sous-hommes les appellent « tradition », « suprématie de caste », « volonté de se surpasser soi-même ». Dans la société dirdir, elles s'imposent tyranniquement. L'individu est strictement soumis aux coutumes de l'espèce. Quand un Dirdir a besoin d'aide, il lui suffit de crier : *hs'aï hs'aï hs'aï*, et il reçoit aide et assistance. S'il s'estime lésé, il crie : *dr'ssa dr'ssa dr'ssa*, et demande un arbitrage. Au cas où celui-ci ne le satisfait pas, il peut lancer un défi à l'arbitre, lequel est en principe une Excellence, et, s'il l'emporte, son bon droit est reconnu. Mais c'est généralement le plaignant qui perd : alors, on lui arrache son nimbe et il devient un paria. Il est rare qu'il soit fait appel d'un arbitrage.

— Dans ces conditions, ce doit être une société profondément conservatrice.

— Elle l'est jusqu'au moment où le changement s'avère nécessaire et, lorsque tel est le cas, le Dirdir s'attaque au problème en manifestant son élan de dépassement de soi. Il est capable de pensée créatrice, il a une intelligence souple et nerveuse et ne gaspille pas son énergie en maniérisme. Certes, la sexualité pluraliste et les « secrets » sont pour lui une diversion, mais comme la chasse, ils sont la source d'une violente extériorisation passionnelle échappant à la compréhension des hommes.

— En dehors de cela, pourquoi devraient-ils si aisément renoncer à nous retrouver ?

— N'est-ce donc pas clair ? fit aigrement Anacho. Comment les Dirdir eux-mêmes se douteraient-ils que nous nous dirigeons sur Sivishe à bord d'un glisseur ? Rien ne permet de deviner que les hommes que l'on recherche à Smargash sont ceux-là mêmes qui ont fait une hécatombe de Dirdir dans les Carabas. Peut-être fera-t-on ultérieurement le rapprochement – si l'on interroge Issam le Thang, par exemple. En attendant, les Dirdir ignorent que nous voyageons en glisseur. Aussi, pourquoi mettraient-ils leurs sondeurs en batterie ?

— J'espère que tu as raison, dit Reith.

— L'avenir nous le dira. D'ici là, nous sommes vivants. Nous disposons d'un confortable glisseur et nous sommes à la tête de plus de deux cent mille sequins. Regarde là-bas ! C'est le Cap Braize. Au delà s'étend l'océan Schanizade. Nous allons modifier notre ligne de vol pour tomber droit sur Haulk. Qui remarquera un aéroglisseur au milieu d'une centaine d'autres ? À Sivishe, nous nous perdrons dans la foule tandis que les Dirdir nous rechercheront dans le Zhaarken, à Jalkh ou dans la toundra d'Hunghus.

L'appareil engloutissait les kilomètres et Reith méditait sur l'âme du peuple dirdir. Il posa une nouvelle question à Anacho :

— Suppose que nous ayons des ennuis, toi ou moi, et que nous criions : *dr'ssa dr'ssa dr'ssa* ?

— C'est l'appel à l'arbitrage. L'appel à l'aide est : *hs'ai hs'ai hs'ai*.

— D'accord... *hs'ai hs'ai hs'ai*. Les Dirdir seront-ils alors obligés de se porter à notre secours ?

— Oui, en vertu de la force de la tradition. C'est une réaction automatique, un réflexe : le tissu conjonctif qui unifie une race par ailleurs sauvage et inconstante.

Deux heures avant le coucher du soleil, la tempête se leva, venue du Schanizade. 4269 de La Carène n'était plus qu'un spectre brunâtre qui finit par disparaître derrière les sombres nuées se bousculant dans le ciel. Une écume semblable à de la mousse de bière sale balayait le rivage, rasant presque les noirs troncs des dendrites qui recouvraient la côte comme un linceul. Les hautes frondaisons, giflées par les rafales, laissaient voir

leur face intérieure d'un gris moiré tandis que leur sombre face extérieure ondulait furieusement.

Le glisseur filait vers le sud à travers un crépuscule terre-de-Sienne et, au moment où mourait la dernière lueur du jour, il se posa à l'abri du vent derrière un saillant de basalte. Ses trois occupants se blottirent sur les sièges pour passer la nuit et, ignorant l'odeur des Dirdir, dormirent tandis que l'ouragan rugissait dans les rochers.

Une aube étrange se leva. On aurait dit que la lumière était filtrée par un opaque écran de verre. Il n'y avait pas de provisions de bouche à bord mais de l'herbe à pèlerin poussait dans la lande et une rivière saumâtre coulait non loin de là. Traz en suivit silencieusement le bord, tordant le cou pour voir au delà des reflets qui jouaient à la surface. Soudain, il s'arrêta, se ramassa sur lui-même et plongea. Quand il ressortit de la rivière, il tenait une créature jaune toute en tentacules et en pattes articulées qui se contorsionnaient. Anacho et lui la dévorèrent crue. Reith, quant à lui, mâchonna stoïquement de l'herbe à pèlerin.

Après s'être restaurés, tous les trois s'allongèrent à l'ombre du glisseur, jouissant de la quiétude du matin.

— Demain, nous arriverons à Sivishe, dit l'Homme-Dirdir. Une fois de plus, notre vie change. Nous ne sommes plus ni des voleurs ni des aventuriers mais des gens huppés – ou qui donnent l'impression de l'être.

— Très bien, dit Reith. Et ensuite ?

— Il va falloir être ingénieux. Pas question de se rendre directement aux Chantiers Astronautiques avec notre argent.

— Le contraire m'eût étonné. Sur Tschai, tout ce qui semble raisonnable est une erreur.

— Nous n'obtiendrons rien sans l'appui de quelqu'un d'influent, reprit Anacho. Notre première tâche sera de mettre la main sur une personne d'importance.

— Dirdir ou Homme-Dirdir ?

— Sivishe est habitée par les sous-hommes. Les Dirdir et les Hommes-Dirdir ne sortent pas de Heï, sur le continent. Tu verras.

Haulk s'accrochait, tel un appendice vermiculaire étrié et tourmenté, au ventre ballonné du Kislovan, bordé par l'océan Schanizade à l'ouest et par le golfe d'Ajzan à l'est. L'île de Sivishe se trouvait à l'entrée de ce dernier et toute sa partie septentrionale était un enchevêtrement d'installations industrielles hétéroclites. Une chaussée la reliait au continent et à Heï, la cité des Dirdir. Au centre de la ville, et dominant le paysage de toute sa masse, se dressait une sorte de boîte de verre gris de huit mille mètres de long, de cinq mille mètres de large et de trois cents mètres de haut, si démesurée que ses perspectives en paraissaient gauchies. Ce parallélépipède était entouré d'une forêt de flèches de trente mètres tour à tour écarlates, pourpres, mauves, grises et, enfin, blanches, ces dernières étant concentrées à la périphérie.

Anacho les désigna du doigt :

— Chacune est la résidence d'un clan. Un jour, je t'expliquerai la vie de Heï – ses promenades, les secrets du sexe multiple, les castes et les clans. Mais les Chantiers Astronautiques sont d'un intérêt plus immédiat. Ils sont là-bas.

Reith repéra au milieu de l'île un terrain entouré d'ateliers, de magasins, de dépôts et de hangars. Six gros astronefs et trois plus petits, chacun dans un évitement, s'alignaient sur l'un des côtés de l'espace ainsi délimité. Anacho, perdu dans ses pensées, s'était tu. Il reprit :

— Les astronefs sont bien surveillés. Les Dirdir sont beaucoup plus stricts que les Wankh – par instinct plus que par raison car nul n'a jamais volé un seul bâtiment.

— Personne n'est jamais venu non plus ici avec deux cent mille sequins, dit Reith. Une somme pareille doit permettre de graisser pas mal de pattes.

— À quoi tes sequins pourraient-ils bien servir dans la Boîte de Verre ?

Le Terrien ne répliqua pas. Anacho fit piquer le glisseur en direction d'une aire dallée au voisinage des Chantiers.

— Et maintenant, nous allons savoir ce qui nous pend au nez, lâcha-t-il d'une voix calme.

La remarque éveilla instantanément l'inquiétude de Reith.

— Que veux-tu dire ?

— Si nous avons été pistés et si nous sommes attendus, nous serons arrêtés, et c'en sera bientôt fait de nous. Mais je ne vois rien d'anormal sur l'aire de contact et je ne pense pas que nous courons à la catastrophe. Maintenant, rappelle-toi que nous sommes à Sivishe. Je suis l'Homme-Dirdir et, vous deux, vous êtes des sous-hommes. Conduisez-vous en conséquence.

Reith, pas tellement rassuré, examina les lieux. Anacho semblait avoir raison : aucune activité particulière ne se manifestait. L'appareil se posa et tous les trois mirent pied à terre. L'Homme-Dirdir, la mine hautaine, se tint à l'écart tandis que le Terrien et Traz déchargeaient les bagages.

Un engin à moteur s'approcha et s'arrima au glisseur. Le conducteur, un hybride d'Homme-Dirdir et d'une race non identifiable, dévisagea Anacho avec une curiosité impersonnelle, dédaignant ses deux compagnons.

— Que faut-il en faire ?

— Mise en dépôt temporaire pour la durée de l'escale.

— À quel titre ?

— Affaire spéciale. Je paierai les frais.

— Numéro soixante-quatre. (Le préposé tendit à Anacho un disque de laiton.) Ce sera vingt sequins.

— D'accord. Plus cinq pour toi.

L'élévateur remorqua le glisseur jusqu'à un emplacement de garage numéroté. Anacho, suivi de Reith et de Traz qui ployaient sous le poids des paquets, se dirigea vers un tapis roulant qui les véhicula jusqu'à une large artère qu'animait une circulation considérable – chariots à moteur, voitures de transport, fardiers...

L'Homme-Dirdir s'arrêta pour réfléchir.

— Il y a si longtemps que je n'ai pas mis les pieds ici et j'ai tellement voyagé depuis mon départ que je me sens un peu dans la peau d'un étranger à Sivishe. La première chose à faire est,

évidemment, de trouver à nous loger. Si ma mémoire est bonne, il y a une hôtellerie convenable de l'autre côté de l'avenue.

À l'auberge du Terroir d'Antan, les voyageurs empruntèrent un couloir de mosaïques noires et blanches menant à un appartement donnant sur une cour intérieure où une douzaine de femmes assises sur des bancs surveillaient les fenêtres, guettant un éventuel signal. Deux d'entre elles étaient apparemment des Femmes-Dirdir : le teint d'une blancheur de neige, elles avaient un visage étroit et aigu. Un duvet rare, gris et crépelé, soulignait la base de leur crâne. Anacho les contempla un moment d'un air songeur, puis se détourna.

— Nous sommes des hors-la-loi et nous devons agir avec précaution, commença-t-il. Néanmoins, ici, à Sivishe, où une multitude de gens vont et viennent, nous sommes aussi en sécurité que n'importe où ailleurs. Les Dirdir ne s'intéressent pas à la ville, sauf quand il s'y produit quelque chose qui leur déplaît et, en ce cas, l'Administrateur est convoqué à la Boîte de Verre. Le reste du temps, il est son propre maître. Il lève l'impôt, fait la police, rend la justice, punit et s'attribue ce qui lui convient, de sorte que c'est l'homme le moins vénal de Sivishe. Ce n'est pas auprès de lui qu'il nous faut chercher appui. Demain, j'irai aux renseignements afin de trouver un protecteur influent. Ensuite, nous aurons besoin d'un vaste local proche des Chantiers mais qui soit en même temps discret. Là encore, une petite enquête faite sans bruit réglera le problème. Après, et c'est ce qui sera le plus délicat, il va falloir recruter le personnel technique capable d'assembler les éléments et d'effectuer les indispensables réglages de mise en phase et de syntonisation. Si nous payons bien, nous trouverons sans aucun doute les compétences voulues. Je me ferai passer pour un Homme-Dirdir Supérieur – ce qui était, d'ailleurs, mon ancien statut – et je ferai allusion à d'éventuelles repréailles dirdir à l'encontre de ceux qui auraient la langue trop longue. Il n'y a pas de raison pour qu'il y ait des accrocs – abstraction faite de la malveillance intrinsèque des circonstances.

— En d'autres termes, les chances sont contre nous.

Anacho ne releva pas l'observation de Reith et enchaîna :

— Un mot de mise en garde : la ville est un bouillon d'intrigues. On ne vient à Sivishe qu'avec une seule idée en tête : le profit. La cité est une pépinière d'activités illicites, de brigandages, d'exactions, de vices, de tripots, de goinfreries, de fastes extravagants et d'escroqueries. C'est une maladie endémique et les victimes ont bien peu de recours. Les Dirdir s'en moquent : les menées et les manigances des sous-hommes ne les intéressent pas. Quant à l'Administrateur, son unique préoccupation est de maintenir l'ordre. Aussi, attention ! N'ayez confiance en personne. Si l'on vous pose des questions, n'y répondez pas. Présentez-vous comme des hommes de la steppe à la recherche d'un emploi. Faites mine d'être simples d'esprit. C'est en appliquant ces principes que nous réduirons les risques au minimum.

Le lendemain matin, Anacho partit aux renseignements. Reith et Traz s'installèrent à une terrasse de café et regardèrent aller et venir les passants. Tout ce qu'il voyait déplaisait au jeune nomade, qui maugréait :

— Toutes les villes sont abominables et celle-là est encore pire que les autres. C'est un endroit détestable. As-tu remarqué la puanteur ? Des produits chimiques, des fumées, de la maladie, de la pierre pourrie... Cette odeur a contaminé les gens. Regarde leurs têtes.

Il était indéniable que les habitants de Sivishe n'étaient pas d'un abord engageant. Leur teint passait par toutes les nuances, du brun fangeux à la pâleur des Hommes-Dirdir, et les faciès reflétaient des millénaires de mutations plus ou moins contrôlées. Jamais Reith n'avait eu affaire à des êtres aussi méfiants et renfermés. Le fait de vivre aux côtés d'une race non autochtone n'avait suscité aucune solidarité : à Sivishe, chaque homme était un étranger. Cela avait une conséquence favorable : Reith et Traz ne se faisaient pas remarquer. Personne ne se retournait sur eux.

Reith rêvassait en buvant du vin pâle. Il se sentait détendu, presque en paix. Comme il méditait sur l'antique planète, il lui vint soudain à l'esprit que la seule force de cohésion existante était la langue : c'était la même que l'on parlait aux quatre coins de la planète. Peut-être parce que la communication représentait parfois toute la différence entre la vie et la mort, parce que ceux qui étaient incapables de communiquer périssaient, le langage avait conservé son universalité. Il avait probablement sa source dans les vieux idiomes de la Terre et ne ressemblait en rien à ceux qui étaient familiers à Adam Reith. Ce dernier évoqua certains mots de base. *Vam* était l'équivalent de « mère », *tatap* de « père », *issir* signifiait « épée ». Les nombres cardinaux se disaient *aine*, *seï*, *dros*, *enser*, *nif*, *hisz*,

yaga, managa, nuwai, tix. Le parallélisme n'était pas évident et pourtant ces sonorités avaient un écho terrestre obsédant...

Et Reith poursuivit ses réflexions. De façon générale, la vie sur Tschai jouait sur un clavier plus étendu que la vie sur la Terre. Les passions y étaient plus exacerbées : le chagrin plus poignant, la joie plus exultante, les personnalités plus tranchées. Les Terriens paraissaient par contraste des créatures méditatives, relatives, retenues. Sur la Terre, le rire était moins tapageur. Néanmoins, l'horreur y était moins fréquente. Reith se posa une question familière : « Et supposons que je retourne sur la Terre. Pourrai-je m'adapter à une existence aussi placide et aussi posée ? Ou bien passerai-je le restant de mes jours à regretter les steppes et les mers de Tschai ? » Il eut un petit rire sans joie. C'était là un problème qu'il accepterait avec plaisir de voir se poser !

Anacho apparut. Il s'assit après avoir jeté un bref coup d'œil à gauche et à droite. Il avait l'air préoccupé.

— J'ai péché par excès d'optimisme, murmura-t-il. J'avais trop compté sur mes souvenirs.

— Où en sommes-nous ? s'enquit Reith.

— Il n'y a rien de grave dans l'immédiat. J'ai seulement le sentiment d'avoir sous-estimé notre impact. J'ai entendu parler à deux reprises, ce matin, des insensés qui ont fait intrusion dans les Carabas et massacré les Dirdir comme s'il s'agissait de vulgaires lipettes. Heï bouillonne de colère, à ce qu'il paraît, et plusieurs *tsau'gsh* ont été lancés. Personne n'aimerait être à la place de ces cerveaux brûlés lorsqu'ils seront capturés.

Traz était ulcéré.

— Les Dirdir, s'exclama-t-il avec véhémence, tuent les hommes dans les Carabas ! Pourquoi sont-ils tellement furieux lorsque ce sont eux qui se font tuer à leur tour ?

— Chut ! s'exclama Anacho. Pas si fort ! As-tu envie d'attirer l'attention ? À Sivishe, on n'exprime pas tout haut ce qu'on pense tout bas. C'est malsain !

— Encore un mauvais point à mettre au passif de cette saleté de cité ! rétorqua Traz en baissant cependant le ton.

— Allons ! reprit Anacho non sans une certaine nervosité. Après tout, la situation n'est pas tellement décourageante.

Réfléchis ! Alors que les Dirdir sont en train de fouiller les continents, nous nous reposons bien tranquillement à l'auberge du Terroir d'Antan, au cœur même de Sivishe.

— C'est une satisfaction précaire, objecta Reith. Qu'as-tu appris d'autre ?

— L'Administrateur est un certain Clodo Erlius. Il vient tout juste d'accéder à cette fonction, ce qui n'est pas forcément un élément favorable de notre point de vue : un haut fonctionnaire frais émoulu est en effet enclin à se montrer strict. Je me suis discrètement informé et, étant un Homme-Dirdir Supérieur, je n'ai pas rencontré une franchise totale chez mes interlocuteurs. Toutefois, un nom a été prononcé deux fois : celui d'Aïla Woudiver. Officiellement, ce personnage s'occupe de fournitures et de transport de matériaux de construction. Sa gloutonnerie et sa sensualité sont notoires et ses goûts sont à la fois si raffinés, si grossiers et si immodérés, qu'ils lui coûtent des fortunes. Ce renseignement m'a été donné spontanément sur un ton d'admiration et d'envie. Mais on ne m'a parlé qu'à mots couverts de talents que possède ce Woudiver en matière de trafics illégaux.

— Cet individu me ferait l'effet d'un partenaire douteux, dit Reith.

Anacho eut un ricanement railleur.

— Tu exiges que je trouve quelqu'un qui soit passé maître dans l'art de la concussion, de la fourberie et de la filouterie, et, quand je te l'apporte sur un plateau, tu fais la fine bouche !

Le Terrien s'esclaffa.

— C'est le seul nom qui ait été mentionné ?

— Un autre de mes informateurs m'a expliqué, en veillant à employer le ton de la plaisanterie, que toute activité sortant de l'ordinaire attirerait sûrement l'attention de Woudiver. Il semble que ce soit l'homme avec lequel nous devons traiter. En un sens, sa réputation est rassurante : il est nécessairement compétent.

Traz intervint :

— Et si ton Woudiver refuse de nous aider ? Ne serons-nous pas alors à sa merci ? Ne pourrait-il pas nous extorquer tous nos sequins ?

Anacho pinça les lèvres et haussa les épaules.

— Un plan de ce genre n'est jamais absolument sûr. Les choses étant ce qu'elles sont, le choix d'Aïla Woudiver devrait être bon. Il a accès aux sources d'approvisionnement, il a des moyens de transport sous sa coupe et il pourra peut-être nous procurer un local à notre convenance pour monter l'astronef.

— Nous avons besoin de l'homme le plus compétent qui soit, fit Reith sans enthousiasme, et je suppose que nous serions mal venus d'ergoter sur ses qualités personnelles. Pourtant, d'un autre côté... Enfin ! Quel prétexte allons-nous employer ?

— L'histoire que tu as sortie aux Lokhars – que nous avons besoin d'un astronef pour nous emparer d'un trésor – est aussi valable qu'une autre. N'importe comment, Woudiver ne croira pas un mot de tout ce que nous pourrions lui raconter. D'emblée, il partira du principe que nous cherchons à le flouer. Alors, ça ou autre chose...

— Attention ! souffla Traz. Des Dirdir !

Ils étaient trois qui approchaient à grands pas, inquiétants et sinistres. Leur crâne blafard était pris dans une résille métallique qui rabattait leurs nimbes flamboyants sur leurs épaules. À leur bras flottaient des sortes d'ailerons de cuir pâle et souple qui rasaient presque le sol. Ils en avaient d'autres sur la poitrine et derrière le dos, marqués de symboles circulaires noirs et rouges verticalement disposés.

— Ce sont des inspecteurs, murmura Anacho sans bouger les lèvres. Ils ne viennent pas une fois par an à Sivishe, sauf s'ils ont des griefs.

— Sauront-ils que tu es un Homme-Dirdir ?

— Evidemment. J'espère seulement qu'ils ne reconnaîtront pas en moi Ankhe at afram Anacho, le fugitif.

Les Dirdir passèrent devant le trio. Reith leur décocha un coup d'œil indifférent bien que, de les voir si près, il eût la chair de poule. Ils dédaignèrent le Terrien et ses compagnons et continuèrent leur chemin dans un froufroutement de cuir pâle.

Anacho se rasséréna et son expression crispée se détendit.

— Plus vite nous quitterons Sivishe, mieux cela vaudra, murmura Reith d'une voix contenue.

L'Homme-Dirdir pianota sur la table. Enfin, ses doigts plaquèrent un dernier tambourinement. Il avait pris une décision.

— Très bien ! Je vais téléphoner à Aïla Woudiver pour organiser une entrevue exploratoire. (Il disparut à l'intérieur de l'auberge. Son absence fut de courte durée.) Une voiture va venir nous chercher incessamment, annonça-t-il à son retour.

Reith n'avait pas prévu que les choses seraient aussi rondement menées.

— Que lui as-tu dit ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Que nous souhaitons le consulter au sujet d'une affaire commerciale.

— Humph... (Reith se laissa aller contre le dossier de son siège.) Trop de précipitation ne vaut pas mieux qu'un excès d'atermoiements.

Anacho leva les bras au ciel avec dépit.

— Quelle raison y a-t-il pour tergiverser ?

— Il n'y en a pas de réelle. Je ne me sens pas à mon aise à Sivishe et je ne suis pas sûr de mes réactions. Aussi me fais-je du souci.

— Alors là, ce n'est pas la peine ! Quand on la connaît mieux, Sivishe est encore moins rassurante.

Reith ne répliqua pas. Un quart d'heure plus tard, un antique véhicule noir, qui avait été naguère une luxueuse conduite intérieure, s'arrêta devant l'hôtellerie. Un homme entre deux âges, l'air rude et rébarbatif, passa la tête par la portière. Il tendit le menton vers Anacho.

— Vous attendez une voiture ?

— Pour aller chez Woudiver ?

— Montez !

Ils prirent place à l'intérieur. La voiture descendit l'avenue à vitesse modérée, puis, obliquant vers le sud, pénétra dans un quartier d'aspect peu engageant où les immeubles étaient construits à la va comme je te pousse. Il n'y avait pas deux portes identiques ; les fenêtres, de dimensions et de formes irrégulières, s'ouvraient au petit bonheur dans les murs épais. Des gens au teint blême, tapis dans les encoignures ou surveillant la rue, se retournaient au passage du véhicule.

— Ce sont des ouvriers, laissa tomber Anacho avec mépris. Des Khers, des Thangs, des habitants des Îles Tristes. Ils affluent de tout le Kislovan et même des régions qui s'étendent au delà.

Après avoir traversé une petite place souillée de détritrus, ils s'engagèrent dans une rue bordée de boutiques toutes munies de lourds rideaux de fer.

— Sommes-nous encore loin ? demanda Anacho au chauffeur.

— Pas très, répondit ce dernier en remuant à peine les lèvres.

— Où habite Woudiver ? Sur les Hauts ?

— Montée de Zamia.

Reith scruta l'homme, son nez crochu, sa bouche pâle et sévère encadrée de muscles saillants. Une vraie tête de bourreau !

Ils montèrent à l'assaut d'une colline. Les maisons faisaient maintenant place à des jardins abandonnés. La voiture s'arrêta au bout d'une allée. D'un geste sec, le conducteur invita ses passagers à mettre pied à terre. Derrière lui, ils suivirent un passage sombre et humide qui sentait le moisi, passèrent sous une voûte, franchirent une cour et escaladèrent enfin un escalier de quelques marches donnant dans une pièce aux murs recouverts de carreaux moutarde.

— Attendez là. (Leur cicérone disparut derrière une porte de bois de psilla noir garnie de ferrures. Quelques instants plus tard, il réapparut et agita le doigt.) Venez !

Le trio se retrouva dans une vaste salle aux murs blancs. Le sol était dissimulé sous un tapis écarlate et tête-de-nègre. Il y avait des poufs de peluche rose, rouge ou jaune et une lourde table de cirier sculpté. D'un encensoir montaient d'épaisses fumées. Un homme se tenait debout derrière la table. Énorme, la peau jaune, emmitouflé dans des tuniques rouges, noires et ivoire, il avait une tête de la taille d'un cantaloup. De rares mèches de cheveux filasse striaient son crâne à la peau tavelée. Il était gigantesque dans tous les sens et Reith devinait en lui une intelligence supérieure et cynique. Il se présenta :

— Je suis Aïla Woudiver. (Il contrôlait admirablement sa voix ; pour le moment, elle avait des sonorités douces et flûtées.) Je vois un Homme-Dirdir de la Prime...

— Supérieur ! corrigea Anacho.

— ... un jeune garçon d'une race fruste qui m'est inconnue et un personnage d'extraction encore plus indécise. Et je me demande ce qu'un assemblage aussi hétéroclite peut vouloir de moi.

Reith répondit :

— Discuter d'une affaire susceptible d'être profitable aux deux parties.

Le tiers inférieur du visage de Woudiver s'anima d'un frémissement.

— Continue.

Reith jeta un coup d'œil circulaire autour de lui et son regard se posa de nouveau sur le maître de céans.

— Je suggère que nous poursuivions la conversation dans un autre endroit. De préférence à l'extérieur.

Sous l'effet de la surprise, les sourcils ténus, quasiment inexistantes, de Woudiver s'arquèrent.

— Je ne comprends pas. Si tu voulais bien t'expliquer...

— Avec joie. Mais ailleurs.

L'autre eut une grimace d'irritation mais se mit en marche. Ses visiteurs le suivirent. Après être passés sous une voûte et avoir gravi une rampe, ils parvinrent sur une terrasse dominant une vaste étendue qui se perdait dans la brume.

— Cet endroit te convient-il ? fit Woudiver sur un ton au timbre étudié.

— C'est mieux, répondit Reith.

— Je suis intrigué. (Woudiver se laissa choir dans un imposant fauteuil.) Quelle pernicieuse influence redoutes-tu à ce point ?

Le Terrien contempla d'un air entendu le paysage qui se déployait devant eux ; son regard s'attarda sur les tours multicolores de la cité d'Heï et sur la masse d'un gris laiteux de la Boîte de Verre.

— Tu es un homme important. Tes occupations peuvent susciter l'intérêt de certains au point de les inciter à espionner tes conversations.

Woudiver eut un geste jovial.

— On dirait que l'affaire qui vous amène est hautement confidentielle, voire illégale.

— Cela t'inquiète ?

Woudiver pinça les lèvres et sa bouche ne fut plus qu'un bourrelet d'un rose grisâtre.

— Allons au fait !

— Parfaitement. Gagner de l'argent te tente-t-il ?

— Bah ! J'en ai assez pour subvenir à mes modestes besoins. Mais en avoir davantage peut toujours être utile.

— En gros, la situation est celle-ci : nous savons où et comment nous procurer un considérable trésor sans aucun risque.

— Vous êtes les plus heureux des hommes !

— Il est nécessaire de prendre certaines dispositions. Et nous croyons que, étant homme de ressources, tu seras en mesure de nous apporter assistance en échange d'une partie du gain. Ce n'est évidemment pas à une assistance financière que je fais allusion.

— Il m'est impossible de répondre oui ou non tant que je ne connaîtrai pas tous les détails, répliqua Woudiver de sa voix la plus veloutée. Tu peux naturellement parler sans restriction aucune : ma réputation en ce qui concerne ma discrétion est proverbiale.

— Il faut tout d'abord que nous sachions clairement si la proposition t'agréée. Inutile de perdre notre temps pour rien.

Les paupières de Woudiver battirent.

— Je suis aussi intéressé qu'il est possible de l'être quand on est dans une totale ignorance des faits.

— Très bien. Notre problème se résume à ceci : il nous faut un petit astronef.

Woudiver ne fit pas un mouvement. Ses yeux étaient vrillés à ceux de Reith. Ils se posèrent un instant sur Anacho et sur Traz, et il émit un petit rire sec.

— Tu m'attribues des pouvoirs peu ordinaires — sans compter une rare témérité ! Comment pourrais-je bien vous procurer un astronef, gros ou petit ? Ou vous êtes fous ou vous me prenez pour un fou !

Cette véhémence en laquelle il ne voyait qu'un subterfuge tactique fit sourire le Terrien.

— Nous avons étudié l'affaire avec le plus grand soin. Ce projet est réalisable avec le concours d'une personne comme toi.

Woudiver hocha sa grosse tête jaune d'un air renfrogné.

— Je n'aurais donc qu'à tendre le doigt vers les Grands Chantiers Astronautiques pour faire apparaître une fusée ? C'est ce que vous croyez ? Je me retrouverais dans la Boîte de Verre avant la fin du jour !

— Je te répète qu'un gros bâtiment n'est pas indispensable. On pourrait trouver une fusée réformée et la remettre en état de marche. Ou bien obtenir des pièces détachées auprès de gens que l'on persuaderait de nous en vendre et on les monterait dans une coque de fortune.

Woudiver se tirailla le menton.

— Les Dirdir s'opposeraient certainement à une pareille entreprise.

— J'ai précisé que la discrétion s'imposait.

L'autre gonfla ses joues.

— À combien s'élèvent ces richesses ? Quelle est la nature de ce trésor ? Où est-il situé ?

— Pour le moment, ce sont là des détails qui n'ont pas de véritable intérêt pour toi.

Woudiver se tapota le menton du bout de son index safran.

— Voyons cela dans l'absolu. D'abord, les choses pratiques. Il faudrait une forte somme pour allécher les uns et les autres, trouver des concours techniques, un local adéquat pour procéder au montage de l'engin et, naturellement, pour se procurer les pièces détachées dont tu parlais. D'où sortira tout cet argent ? (Sa voix se chargea de sarcasme.) Tu n'espères quand même pas te faire financer par Aïla Woudiver ?

— Le financement ne pose pas de problème. Nous avons tous les fonds nécessaires, et amplement.

— Vraiment ? (Woudiver était impressionné.) Puis-je te demander combien tu es disposé à dépenser ?

— Oh... de cinquante à cent mille sequins.

Woudiver secoua la tête avec une indulgence amusée.

— Cent mille seraient à peine assez. (Il se tourna vers Heï.) Jamais je ne participerai à une entreprise illicite ou prohibée.

— Bien entendu.

— Je pourrais toutefois te conseiller à titre purement amical et officieux moyennant une rétribution déterminée. On pourrait peut-être aussi envisager un pourcentage sur la mise de fonds plus une petite participation aux bénéfices éventuels.

— Un arrangement de ce genre est susceptible de nous convenir. À ton avis, combien de temps pourrait demander la réalisation d'un tel projet ?

— Comment le savoir ? Qui peut faire des prévisions dans une affaire pareille ? Un mois... deux. L'information, dans ce domaine, est essentielle, et pour l'heure elle nous fait défaut. Il faudrait consulter une personne avertie employée aux Chantiers.

— Une personne avertie, compétente et digne de confiance, corrigea Reith.

— Cela va sans dire. Je connais l'homme qu'il nous faut. Je lui ai rendu différents services. Dans un jour ou deux, j'irai le trouver et le mettrai dans la confidence.

— Pourquoi pas tout de suite ? Le plus tôt sera le mieux.

Woudiver leva la main.

— Précipitation est source de déboires. Revenez dans deux jours : peut-être aurai-je alors du nouveau. Mais la question financière se pose avant tout. Je ne saurais sacrifier mon temps sans une provision au départ. Il me faut une petite somme – disons cinq mille sequins – à titre de garantie.

Reith hocha la tête.

— Je vais te montrer cinq mille sequins. (Il sortit une plaquette de sequins pourpres.) En fait, il y en a là vingt mille, mais nous ne pouvons nous permettre d'en dépenser un seul, sauf pour des frais réels.

Une profonde contrariété se peignit sur les traits de Woudiver.

— Alors, ma commission ? Devrai-je travailler seulement pour le plaisir ?

— Bien sûr que non. Si tout va bien, tu seras récompensé à ta satisfaction.

— Soit ! fit l'autre avec une soudaine ardeur. N'en parlons plus pour le moment. Dans deux jours, j'aurai eu une conversation avec Artilo. Pas un mot à personne ! Le secret est absolument capital.

— C'est bien ainsi que nous l'entendons. À dans deux jours !

Sivishe était une ville morne, grise et déprimante comme si la proximité d'Heï l'oppressait. Les imposantes résidences de Bellevue et des Hauts de Zamia, si elles étaient ostensiblement prétentieuses, n'avaient ni style ni raffinement. Les habitants de Sivishe étaient tout aussi peu attrayants : maussades, dépourvus de fantaisie, la peau grise et une certaine tendance à l'embonpoint. Ils mangeaient aux repas de grands bols de lait caillé, des écuelles de racines bouillies, de la viande et du poisson relevés d'une sauce noire à saveur rance qui cartonait le palais de Reith, encore qu'Anacho lui déclarât qu'elle se présentait sous une multitude de variantes et était en réalité appréciée des gourmets. Il y avait, en fait de divertissements collectifs, des courses, non d'animaux mais d'hommes. Elles avaient lieu tous les jours, et le trio assista à l'une de ces manifestations le lendemain de son entrevue avec Woudiver. Les huit participants, revêtus de casaques de couleurs différentes, portaient une perche en haut de laquelle était posé un fragile globe de verre. Les concurrents ne cherchaient pas seulement à se distancer mutuellement : ils s'efforçaient aussi de se faire d'habiles crocs-en-jambe : celui qui tombait brisait sa boule de verre et était instantanément disqualifié. Les spectateurs – ils étaient vingt mille – exhalaient du début à la fin de chaque course une sorte de grondement sourd qui ne cessait pas. Reith remarqua plusieurs Hommes-Dirdir parmi le public. Ils pariaient avec autant d'entrain que n'importe qui, mais prenaient soin de se tenir à l'écart. Le Terrien se demanda si Anacho ne risquait pas d'être reconnu par d'anciennes relations et fit part de ses craintes à ce dernier. Mais Anacho se contenta de rire d'un rire amer :

— Avec cet accoutrement, je suis tranquille : pas de danger qu'ils me voient ! Si j'étais habillé comme un Homme-Dirdir, en revanche, je serais immédiatement reconnu et dénoncé aux

Censeurs. J'ai déjà aperçu une demi-douzaine d'ex-connaissances. Et pas un seul de mes amis de naguère n'a posé les yeux sur moi.

Ils visitèrent les Chantiers Astronautiques de Grand Sivishe, déambulant d'un pas de flâneur à leur périphérie tout en observant l'activité qui régnait à l'intérieur. Les fusées étaient de hautes nefs fuselées dotées d'ailerons et d'ailettes aux formes compliquées, aussi différentes des volumineux vaisseaux wankh et des pompeux engins des Chasch Bleus que ces derniers l'étaient des astronefs terriens. Apparemment, les Chantiers ne tournaient pas à plein rendement et la production était bien inférieure à leur capacité. Néanmoins, ils étaient loin de chômer. On était en train de procéder à la révision de deux cargos et une unité de ligne était en cours de montage. Il y avait en outre trois bâtiments de petit tonnage, un vaisseau militaire désarmé, cinq ou six vedettes spatiales en réparation et, derrière les ateliers, s'entassaient pêle-mêle des coques hors d'usage. À l'extrémité opposée du terrain, trois vaisseaux en ordre de marche étaient garés, chacun planté sur un grand cercle noir.

— Ils vont de temps en temps à Sibol, expliqua Anacho, mais le trafic est peu important. Autrefois, quand les Expansionnistes étaient à leur apogée, les fusées dirdir s'envolaient à destination d'une foule de planètes. Mais plus maintenant. Les Dirdir sont endormis. Ils ne demanderaient pas mieux que de chasser les Wankh et de massacrer les Chasch Bleus, mais ils se refusent à mobiliser leur énergie. En un sens, c'est d'ailleurs un peu effrayant. C'est une race terriblement active qui est incapable de rester longtemps dans l'apathie. Un de ces jours, ce sera l'explosion et ils repartiront à l'attaque.

— Et les Pnume ? s'enquit Reith.

— Ils n'ont pas un comportement bien défini. (Anacho désigna du doigt les falaises auxquelles s'adossait Heï.) Avec ton télescope électronique, tu pourrais voir les magasins où ils entreposent les métaux qu'ils vendent aux Dirdir. Des Pnumekin viennent parfois à Sivishe pour une raison ou une autre. Toutes les collines et les plaines qui s'étendent au delà sont criblées de tunnels et les Pnume surveillent tous les faits et gestes des Dirdir. Cependant, ils ne se montrent jamais : ils ont

peur, car les Dirdir les exterminent comme de la vermine. D'un autre côté, si un Dirdir s'en va chasser, il risque de ne jamais revenir. Les Pnume le capturent et l'entraînent au fond de leurs galeries. C'est du moins ce que l'on croit.

— Une pareille situation ne pourrait pas exister ailleurs que sur Tschai. Des êtres qui ont des rapports commerciaux mais se détestent mutuellement et s'entre-tuent dès qu'ils s'aperçoivent !

Anacho eut un toussotement acerbe.

— Cela ne me paraît nullement extraordinaire. Faire du commerce est profitable pour les deux parties et s'entre-tuer assouvit la haine réciproque qu'elles se portent. Ce sont là deux institutions qui n'ont pas de points communs.

— Est-ce que les Dirdir ou les Hommes-Dirdir s'en prennent aux Pnumekin ?

— Pas à Sivishe, où ils observent la trêve. Mais, ailleurs, on détruit aussi les Pnumekin, bien que ceux-ci se montrent rarement. Somme toute, ils sont relativement peu nombreux et c'est sans doute la race la plus étrange et la plus remarquable de Tschai... Maintenant, allons-nous-en avant d'attirer l'attention de la police des Chantiers.

— Trop tard, dit Traz d'une voix lugubre. On est précisément en train de nous observer.

— Qui ça ?

— Deux hommes... derrière nous. Un qui a une veste brune et un bonnet noir, l'autre une cape bleu sombre et une cagoule.

Anacho jeta un coup d'œil dans l'avenue.

— Ils n'appartiennent pas à la police... en tout cas, ce ne sont pas des gardes des Chantiers.

Reith et ses compagnons repartirent en direction de l'enchevêtrement de béton défraîchi qui constituait le centre de Sivishe. 4269 de La Carène, qui brillait derrière un voile de brume, baignait le décor d'une froide lueur bistre. Les deux hommes apparurent à découvert. Ils avançaient sans bruit et l'aile de la panique effleura le Terrien.

— Qui peuvent-ils être ? murmura-t-il.

— Je ne sais pas. (Anacho jeta un bref coup d'œil derrière lui, mais leurs suiveurs n'étaient que des silhouettes se découpant

en ombres chinoises sur le fond lumineux du ciel.) Je ne pense pas que ce soient des Hommes-Dirdir. Nous sommes entrés en contact avec Aïla Woudiver et c'est peut-être lui qui fait l'objet de cette surveillance. Il pourrait aussi s'agir d'hommes à lui. Ou de criminels. Il n'est pas exclu qu'on nous ait vus arriver à bord du glisseur ou descendre dans les souterrains pour y déposer nos sequins. Pis encore : Maust a peut-être fait diffuser notre signalement. Et nous sommes reconnaissables.

— Il va falloir que nous en ayons le cœur net d'une manière ou d'une autre, déclara Reith d'un ton farouche. Tu vois l'endroit où la rue longe cette maison en ruine ?

— L'endroit est approprié.

Sans se presser, ils dépassèrent un arc-boutant de ciment écroulé. Une fois hors de vue, ils firent un saut de côté et attendirent. Leurs suiveurs se précipitèrent à longues foulées silencieuses. Quand ils arrivèrent à leur hauteur, Reith se jeta sur le premier tandis que Traz et Anacho s'emparaient de l'autre. Mais ils le lâchèrent aussitôt en poussant une exclamation. Le Terrien perçut fugitivement une curieuse odeur rance de camphre et de lait aigre, puis un violent choc électrique le projeta en arrière et un cri d'effroi grinçant jaillit de sa gorge. Les deux inconnus prirent la fuite.

— Je les ai vus, laissa tomber Anacho d'une voix sourde. C'étaient des Pnumekin ou, peut-être, des Gzhindra. Avaient-ils des bottes ? Les Pnumekin marchent pieds nus.

Reith fit quelques pas mais les deux personnages s'étaient miraculeusement volatilisés.

— Qui sont les Gzhindra ?

— Des hors-caste pnumekin.

Le trio s'enfonça de nouveau d'un pas lourd à travers les rues humides et froides de Sivishe.

— Cela aurait pu être pire, dit soudain Anacho.

— Mais pourquoi des Pnumekin s'amuseraient-ils à nous prendre en filature ?

— Ils nous suivent depuis que nous avons quitté Settra, murmura Traz. Peut-être nous pistaient-ils même avant.

— Les Pnume sont habités par d'étranges pensées, fit Anacho. Il est rare que leurs actes aient une explication rationnelle. Ils sont l'étoffe même de Tschai.

Assis à la terrasse de l'auberge du Terroir d'Antan, ils buvaient du vin doux en regardant déambuler les promeneurs. « La musique est la clé du génie d'un peuple », songeait Reith. Ce matin, il avait fait connaissance avec la musique de Sivishe alors qu'il passait devant une taverne. Un orchestre jouait, qui comprenait quatre exécutants. Le premier avait pour instrument un coffret de bronze hérissé de cônes enveloppés dans du parchemin et dont le frottement produisait des sons semblables à ceux que l'on eût tirés d'un cornet à pistons au registre poussé au maximum dans les graves. Le second instrument était un tube de bois vertical de trente centimètres de diamètre, muni de douze cordes et d'autant de fentes, qui émettait des arpèges aigus. Le troisième, une batterie de quarante-deux tambourins, donnait le rythme. Du quatrième, une trompe à coulisse en bois, jaillissaient des bêlements chevrotants, des couinements aussi bien que d'extraordinaires et stridents glissandos.

Reith avait trouvé la prestation particulièrement simple et limitée : c'était la répétition d'une ligne mélodique primaire reprise *ad libitum* avec des variations infimes. Quelques couples dansaient ; les partenaires, face à face, les bras ballants, sautillaient consciencieusement d'une jambe sur l'autre. Sinistre, avait songé Reith. Pourtant, quand la musique s'était tue, les danseurs avaient eu une expression triomphale en se séparant et, dès que le quatuor avait recommencé à jouer, ils s'étaient remis à la tâche. À mesure que la séance se prolongeait, Reith avait commencé à deviner des complexités quasiment imperceptibles. Comme la sauce noire au goût de rance qui noyait les mets, cette musique exigeait qu'on fasse un effort intense pour l'absorber, et jamais un étranger ne pourrait l'apprécier ni en tirer plaisir. Peut-être que ces hésitations, ces trémolos presque inaudibles étaient des preuves de virtuosité.

Peut-être le peuple de Sivishe était-il féru de sous-entendus allusifs, d'illustrations évanescentes, de modulations échappant presque à l'oreille. Peut-être était-ce là leur réaction face à la cité dirdir toute proche.

La religion n'était pas un indice moins révélateur des mécanismes intellectuels d'une population. Reith savait par Anacho que les Dirdir n'en avaient pas. Les Hommes-Dirdir, en revanche, avaient élaboré une théologie complexe ayant pour base un mythe de la création selon lequel l'Homme et le Dirdir procédaient du même œuf primordial. Les sous-hommes de Sivishe, quant à eux, fréquentaient une douzaine de temples. Leurs pratiques, pour autant que le Terrien avait pu s'en rendre compte, suivaient plus ou moins le modèle universel – le croyant s'humiliait avant de solliciter des faveurs (le plus souvent, la connaissance anticipée du résultat des courses quotidiennes). Certains de ces cultes avaient raffiné leurs doctrines et en avaient tiré la quintessence, et leur doxologie, pour séduire les gens de Sivishe eux-mêmes. D'autres, répondant à des besoins différents, avaient des procédures simplifiées : les fidèles n'avaient qu'à faire un signe sacré, à déposer quelques sequins dans la sébile des prêtres qui leur donnaient leur bénédiction et ils allaient ensuite vaquer à leurs affaires.

L'arrivée de la voiture noire de Woudiver interrompit les méditations de Reith. Artilo se pencha en avant, l'œil mauvais, fit un geste péremptoire et le trio s'installa tandis que le véhicule repartait en cahotant en direction des Chantiers. À la périphérie de la ville, là où les dernières cahutes se raréfiaient, laissant place aux marais salants, se dressaient des entrepôts délabrés entourant des tas de sable, de gravier, de briques et de marne agglomérée. La voiture entra dans cet enclos et s'arrêta devant un bureau exigü édifié à l'aide de briques concassées et de mâchefer.

Woudiver se tenait sur le seuil. Aujourd'hui, il portait une ample veste brune, un pantalon bleu et un chapeau de la même couleur. Son expression suave était indéchiffrable et ses cils dissimulaient à moitié son regard. Il leva une main en un geste de salut calculé et recula à l'intérieur de l'appentis obscur.

Reith, Anacho et Traz mirent pied à terre et y pénétrèrent à leur tour, suivis d'Artilo, qui s'approcha d'un grand samovar, se servit un bol de thé et, poussant un grognement irrité, alla s'installer dans un coin.

Woudiver désigna à ses hôtes un banc sur lequel ils s'assirent et il se mit à arpenter la pièce de long en large. Enfin il parla, les yeux au plafond :

— Je me suis livré discrètement à quelques petites enquêtes et je crains que votre projet ne soit irréalisable. En ce qui concerne le local, il n'y a pas de difficultés : l'entrepôt sud, un peu plus loin, fera admirablement l'affaire et vous pourrez le louer pour une somme raisonnable. Un de mes fidèles collaborateurs, le contrôleur adjoint du département approvisionnement des Chantiers, m'a assuré que les pièces nécessaires sont disponibles – moyennant finances. Nous pourrions certainement récupérer une coque d'astronef de rebut – vous n'avez pas besoin de quelque chose de luxueux. Enfin, une équipe de techniciens compétents devrait réagir favorablement à des propositions de rémunération élevée.

Reith commençait à soupçonner Woudiver d'avoir une idée derrière la tête.

— Dans ces conditions, pourquoi le projet est-il irréalisable ?
L'autre eut un sourire ingénu.

— Pour moi, le bénéfice ne correspond pas aux risques.

Reith hocha tristement la tête et se leva.

— Je regrette de t'avoir fait perdre ton temps. Merci de ces informations.

— Il n'y a pas de quoi, répondit gracieusement Woudiver. Je vous souhaite bonne chance. Quand vous reviendrez avec votre trésor, vous aurez peut-être envie de faire construire un somptueux palais. J'espère que vous vous souviendrez alors de moi.

— C'est du domaine du possible. Il ne nous reste plus à présent qu'à...

Mais Woudiver n'avait pas l'air pressé de voir partir le trio. Il s'affala dans un fauteuil avec un grognement onctueux.

— J'ai aussi un ami très cher qui s'occupe de pierres précieuses et qui échangera facilement votre trésor contre des

sequins si, comme je le présume, il s'agit de bijoux. Non ? Alors, ce sont des métaux rares ? Non plus ? Ah ah !... des essences précieuses, peut-être ?

— Peut-être que oui, peut-être que non. Dans l'état actuel des choses, je crois préférable de rester dans le vague.

Une grimace de contrariété passa sur le visage de Woudiver.

— C'est justement cette imprécision qui me fait hésiter. Si je savais mieux ce que je puis escompter...

— Celui qui m'aidera ou qui m'accompagnera peut escompter une fortune.

Woudiver pinça les lèvres.

— Maintenant, il me faut participer à cette expédition pirate pour avoir ma part de butin !

— Je te verserai une commission raisonnable avant notre départ. Si tu viens avec nous ou... (le Terrien contempla à son tour le plafond en faisant mine de réfléchir)... ou lorsque nous reviendrons, tu toucheras le complément.

— Qui s'élèvera exactement à combien ?

— Je me garderai de citer un chiffre : tu pourrais me prendre pour un irresponsable. Mais tu ne seras pas déçu.

Artilo, dans son coin, émit un grognement dubitatif auquel Woudiver fit la sourde oreille.

— Je suis un homme pratique et me refuse en conséquence à me lancer dans une entreprise spéculative, fit-il très dignement. Il me faudrait une avance de dix mille sequins. (Il gonfla ses joues et jeta un coup d'œil à Reith.) Dès que je serai en possession de cette somme, j'userai de toute mon influence pour faire démarrer ton projet.

— Voilà qui est parfait. Mais faisons une supposition ridicule. Admettons que, au lieu d'être un homme d'honneur, tu sois un gredin, un coquin et un fourbe. Tu pourrais alors, après avoir accepté mon argent, découvrir que l'affaire est impossible pour une raison ou une autre et je n'aurais aucun recours. Aussi je ne lâcherai rien d'avance.

Woudiver était visiblement mécontent mais il était tout sucre et tout miel quand il répliqua :

— Alors, loue-moi cet entrepôt. Il est admirablement situé : il est à proximité immédiate des Chantiers, il est discret et il

possède toutes les commodités. De plus, je me fais fort de trouver une vieille carène mise à la ferraille sous prétexte de la convertir en caisson de magasinage. Je ne te demanderai qu'un loyer théorique de dix mille sequins par an, payable d'avance.

Reith opina du bonnet d'un air sentencieux.

— C'est une proposition digne d'intérêt. Mais comme nous n'utiliserons pas les lieux plus de quelques mois, pourquoi te créer des complications ? Nous trouverons un local moins cher ailleurs. Et peut-être encore mieux situé.

Les yeux de Woudiver se rétrécirent et, autour de sa bouche, ses bajoues se mirent à trembloter.

— Jouons cartes sur table tous les deux. Nos intérêts concordent tant que je gagne des sequins. Pas question de chipoter. Ou tu me verses une avance ou les ponts sont rompus.

— Soit. Nous utiliserons ton entrepôt et je te remettrai une somme de mille sequins représentant trois mois de loyer le jour où une coque adéquate sera livrée et où l'équipe technique se mettra au travail.

— Humph... Cela pourrait se faire demain.

— Voilà qui est parfait.

— J'aurais besoin de fonds pour me procurer une carène. Je l'aurai au prix de la ferraille mais il faudra payer le transport.

— Bien. Voici mille sequins.

Reith compta la somme sur le bureau. Woudiver laissa bruyamment retomber le battoir qui lui servait de main.

— Mais c'est une misère ! Tout à fait insuffisant !

— Il est évident que tu n'as pas confiance en moi, fit Reith sur un ton cassant. Et cela ne m'incite pas à avoir confiance en toi. Mais tu risques seulement de perdre une heure ou deux alors que, moi, je risque des milliers de sequins.

Woudiver se tourna vers Artilo.

— Que ferais-tu à ma place ?

— Je ne m'embarquerais pas dans ce coup tordu.

Woudiver fit face à Reith et écarta les bras.

— Voilà ma réponse.

Le Terrien ramassa prestement les mille sequins.

— Eh bien, bonsoir. Ravi d'avoir fait ta connaissance.

Ni Woudiver ni Artilo ne firent un geste.

Les trois amis regagnèrent leur hôtel à bord d'un chariot de transport en commun.

Le lendemain, Artilo se présenta à l'auberge.

— Aïla Woudiver veut vous voir.

— Pour quoi faire ?

— Il vous a trouvé une carène. Elle est dans le vieil entrepôt. On est en train de la dégarnir et de la nettoyer. Woudiver veut de l'argent. Qu'est-ce qu'il pourrait vouloir d'autre ?

La coque était satisfaisante et ses dimensions convenables. Le métal était sain. Les hublots d'observation étaient ternis et sales mais ils étaient bien disposés et leur étanchéité ne laissait rien à désirer. Woudiver se tenait à côté de Reith tandis que ce dernier inspectait la carène, une expression de tolérance hautaine peinte sur ses traits. On avait l'impression que chaque jour il inventait une tenue plus extravagante que la veille. Aujourd'hui, il portait un deux-pièces noir et jaune et un chapeau noir orné d'un plumet écarlate. L'agrafe de sa cape était un ovale argent et noir fendu le long du petit axe ; sur l'une des deux moitiés figurait une tête de Dirdir stylisée et, sur l'autre, un masque humain. Son regard croisa celui de Reith et il hocha la tête avec componction.

— Tu ne l'aurais sans doute pas deviné à mon physique mais mon père était un Immaculé.

— Vraiment ? Et ta mère ?

La bouche de Woudiver se crispa.

— C'était une dame de haute naissance, originaire du Nord.

— Une fille de cuisine thang qui avait du sang de femme des marais, laissa tomber Artilo, debout devant le sas d'entrée.

Woudiver soupira.

— En présence d'Artilo, les chimères romanesques sont impossibles. Toujours est-il que, s'il n'y avait pas eu l'intervention accidentelle d'une matrice erronée, tu aurais devant toi Aïla Woudiver, Homme-Dirdir Immaculé du Degré Violet, et non Aïla Woudiver, négociant en matériaux de construction et vaillant chevalier des causes perdues.

— C'est illogique, murmura Anacho. Je dirais même : improbable. Il n'y a pas un Immaculé sur mille qui conserve les Attributs Primitifs.

Le teint de Woudiver vira instantanément au coquelicot et il brandit un doigt épais avec une stupéfiante promptitude.

— Qui a l'audace de parler de logique et de probabilité ? Le renégat Ankhe at afram Anacho ! Qui a arboré le Bleu et Rose sans avoir subi l'épreuve de l'Angoisse ? Qui a disparu en même temps que l'Excellence Enze Edo Ezdowirram, que nul n'a jamais revu depuis ? Un fier Homme-Dirdir, cet Ankhe at afram !

— Je ne me considère plus comme un Homme-Dirdir, rétorqua Anacho d'une voix unie. J'ai définitivement renoncé au Bleu et Rose de même qu'aux trophées de ma race.

— En ce cas, aie la bonté de t'abstenir de commentaires sur la triste situation de quelqu'un qui a la malchance d'être exclu de la caste à laquelle il appartient légitimement.

Anacho se détourna. Il était ivre de rage mais, manifestement, il jugeait plus sage de tenir sa langue. En définitive, Aïla Woudiver n'était pas resté inactif et Reith se demandait jusqu'où il avait poussé son enquête.

Peu à peu, Woudiver reprit son sang-froid. Ses lèvres se contorsionnaient, il gonflait les joues. Il émit un reniflement méprisant.

— Passons à des questions... plus lucratives. Quelle est ton opinion sur cette carène ?

— Favorable, répondit Reith. Il était difficile d'espérer mieux dans la mesure où elle provient de la décharge.

— C'est aussi mon avis. L'étape suivante va naturellement être un peu plus difficile. Mon ami, qui travaille aux Chantiers, n'est pas plus désireux que moi de finir sa carrière dans la Boîte de Verre, mais une quantité suffisante de sequins peut faire merveille. Parlons un peu argent, à propos. J'ai déboursé huit cent quatre-vingt-dix sequins pour acheter cette coque, somme que je trouve honnête. Frais de transport : trois cents sequins. Un mois de loyer pour le local : mille sequins. Total : deux mille cent quatre-vingt-dix. Ma commission – mon profit personnel, en quelque sorte – étant de dix pour cent, soit deux cent dix-neuf sequins, tu me dois deux mille quatre cent neuf sequins.

— Attends un peu ! Le loyer est de mille sequins pour trois mois ! C'est ce que je t'ai offert.

— Ce n'est pas assez.

— Tu auras cinq cents sequins, et pas un clair de plus. Maintenant, pour ce qui est de ta commission, soyons raisonnables ! Tu as assuré le transport de la coque en prenant un bénéfice, je te paye un gros loyer pour ton entrepôt : je ne vois pas pourquoi je devrais te verser une guelte de dix pour cent sur ces deux rubriques par-dessus le marché !

— Et pourquoi pas ? fit doucement Woudiver. Cela t'arrange que je te fournisse ces services. J'ai deux visages, si l'on veut : je suis à la fois expéditeur et pourvoyeur. Si l'expéditeur trouve un fournisseur qui lui convient, bon marché et efficace, doit-il pour autant se voir refuser sa rémunération ? Si le transport avait été assuré par un autre, le prix aurait été le même et tu m'aurais donné mon dû sans protester.

La logique de l'argumentation était sans faille et Reith ne tenta pas de la réfuter.

— Je n'ai pas l'intention de payer plus de cinq cents sequins un vieux hangar croulant que tu aurais été bien heureux de louer pour deux cents.

Woudiver leva un index jaune.

— Tu oublies les risques ! Nous nous apprêtons à détourner des biens de grande valeur. J'aimerais que tu comprennes que ce que je te réclame représente pour une part le prix du service rendu et pour une part une compensation destinée à apaiser ma terreur de la Boîte de Verre.

— Ton point de vue est admissible, mais en ce qui me concerne, ma position est la suivante : les cordons de la bourse demeureront serrés jusqu'à ce que l'astronef soit prêt. Quand il sera en état de décoller, le plein fait et les soutes à vivres remplies, tout l'argent qui restera sera à ta disposition. Cela me sera alors parfaitement égal.

— Vraiment ? (Woudiver se gratta le menton.) Dans ce cas, dis-moi combien tu possèdes pour que nous puissions nous organiser en conséquence.

— J'ai un peu plus de cent mille sequins.

— Mmmph ! Je me demande si on arrivera même à faire le travail. Alors, pour ce qui est du...

— Nous sommes tout à fait d'accord. C'est justement pour cela que je tiens à limiter au strict minimum les frais parasites.

Woudiver se tourna vers Artilo.

— Tu vois où j'en suis réduit ? Tout le monde prospère sauf moi. Comme d'habitude, c'est la générosité qui me perdra.

Artilo poussa un grognement qui n'engageait à rien. Reith aligna ses sequins.

— Cinq cents... c'est exorbitant pour ce hangar délabré. Transport : trois cents. La coque : huit cent quatre-vingt-dix. Je t'accorde dix pour cent sur cette dernière somme. Donc, quatre-vingt-neuf. Soit un total de dix-sept cent soixante-dix-neuf sequins.

Le visage jaune et large de Woudiver refléta une série de sentiments divers et variés.

— Je te rappelle que la politique de parcimonie s'avère souvent la plus coûteuse au bout du compte, déclara-t-il finalement.

— Si le travail est bien fait, tu ne m'accuseras pas de ladrerie : tu verras plus de sequins que tu n'en as jamais rêvés. Mais je suis décidé à ne payer qu'en fonction des résultats. Il est de ton intérêt d'accélérer les choses au maximum. Si les fonds s'épuisent, tout le monde sera perdant.

Pour une fois, Woudiver ne trouva rien à répondre. Il contempla d'un air affligé les sequins qui étincelaient sur la table, puis se mit en devoir de mettre à part les pourpres, les écarlates, les bleus et recompta le tout.

— Tu es dur en affaires, soupira-t-il.

— Pour notre bien à tous les deux.

Le poussah serra les sequins dans sa bourse.

— Eh bien, s'il faut y aller, allons-y ! (Ses doigts pianotèrent sur sa cuisse.) Je pense aux pièces. Quelles sont celles dont tu as besoin en priorité ?

— Je ne connais rien à la mécanique dirdir. Il nous faut l'avis d'un spécialiste. Un tel homme devrait se trouver ici.

Woudiver décocha à Reith un regard en biais.

— Si tu es aussi ignorant, comment espères-tu pouvoir piloter la fusée ?

— Je connais les astronefs wankh.

— Humph ! Artilo, va chercher Deïne Zarre au Club technique.

Woudiver regagna son bureau, laissant Reith, Anacho et Traz dans le hangar. L'Homme-Dirdir considéra la carène.

— Cette vieille crapule a bien choisi. C'est une Ispra, un modèle à présent démodé. On lui préfère le Concax. Pour simplifier le travail, il va falloir se procurer des pièces d'Ispra.

— On peut en trouver ?

— Sans aucun doute. Tu lui as bien rivé son clou à ce sagouin ! Son père, un Immaculé ? La bonne blague ! Mais qu'il ait eu pour mère une femme des marais, ça je veux bien le croire ! Il ne ménagera certainement pas ses efforts pour percer nos secrets.

— J'espère qu'il n'en apprendra pas trop long.

— Tant que nous serons en état de payer, il n'y aura rien à craindre. Nous disposons d'une coque saine payée un prix honnête et le loyer lui-même n'était pas trop exorbitant. Mais prudence : il n'est pas homme à se satisfaire d'une marge bénéficiaire normale.

— Il est sûr et certain qu'il va nous filouter, mais si nous disposons au bout du compte d'un astronef capable de fonctionner, cela m'est égal, au fond.

Reith se mit à tourner autour de la coque. De temps en temps, il avançait la main pour la palper avec une sorte d'émerveillement. C'était là l'ébauche massive et définitive du vaisseau qui le ramènerait chez lui ! Brusquement, il éprouvait une espèce d'affection pour ce bloc de métal froid en dépit de sa silhouette dirdir.

Traz et Anacho étaient sortis. Ils paressaient, jouissant de l'éclat parcimonieux du soleil. Reith alla les rejoindre. Il avait des images de la Terre plein la tête et le paysage lui parut soudain insolite – comme s'il le voyait pour la première fois. Sivishe, ses ruines et sa grisaille, les tours de Heï, la Boîte de Verre dont les surfaces que caressaient les rayons de 4269 de La Carène avaient des reflets de bronze : c'était Tschaï. Il dévisagea Traz et Anacho : c'étaient des hommes de Tschaï.

Il s'assit sur le banc.

— Qu'y a-t-il dans la Boîte de Verre ? demanda-t-il.

Anacho parut surpris de son ignorance.

— C'est un parc qui simule l'antique Sibol. Les jeunes Dirdir y apprennent à chasser et leurs aînés s'entraînent ou se délassent. Il y a des promenoirs pour les spectateurs. Les proies sont constituées par des criminels. Il y a des rochers, une flore sibolienne, des falaises, des grottes. Il arrive parfois qu'un homme réussisse à se soustraire à ses poursuivants pendant plusieurs jours.

Le regard de Reith se posa sur la Boîte de Verre.

— Et les Dirdir sont en train de se livrer à leur sport au moment où nous parlons ?

— Je le suppose.

— Et les Hommes-Dirdir Immaculés ?

— Ils sont parfois autorisés à chasser.

— Et ils dévorent leurs proies ?

— Bien sûr.

Sur le chemin creusé d'ornières apparut la voiture noire. Elle souleva une gerbe d'éclaboussures en passant dans une flaque de boue grasse avant de s'arrêter devant le bureau d'où Woudiver émergea, silhouette adipeuse et grotesque dans ses fanfreluches jaunes. Artilo sauta à terre et un vieillard descendit à son tour. Il avait une tête décharnée, un corps difforme ou contrefait et il se déplaçait avec lenteur comme si chaque effort lui était une souffrance. Woudiver se précipita en se rengorgeant, lui adressa quelques mots et le conduisit jusqu'au hangar.

— Voici Deïne Zarre qui supervisera l'entreprise, annonça-t-il au Terrien. Deïne Zarre, je te présente un homme de race indéterminée qui dit se nommer Adam Reith. Derrière lui, tu vois un Homme-Dirdir malversateur dénommé Anacho et un jeune garçon, apparemment originaire des steppes du Kotan. C'est avec ces trois-là que tu auras affaire. Moi, je ne suis qu'un intermédiaire. Tu t'arrangeras avec Adam Reith.

Deïne Zarre étudia le Terrien. Ses yeux gris pâle semblaient presque lumineux par contraste avec ses pupilles noires.

— De quoi s'agit-il ?

Un de plus à mettre dans la confiance, songea Reith. Il y avait déjà Woudiver et Artilo qui étaient au courant, et c'était encore trop. Mais le moyen de faire autrement ?

— Nous avons une coque d’astronef et nous voulons en faire un vaisseau fonctionnel.

L’expression de Deïne se modifia à peine. Il scruta Reith pendant quelques secondes, puis pivota sur lui-même et entra dans le hangar en boitillant. Il ne tarda pas à en ressortir.

— C’est dans le domaine du possible. Tout est possible. Mais est-ce faisable ? Je ne sais pas. (Il dévisagea encore le Terrien.) Il y a des risques.

— Woudiver ne semble pas d’une inquiétude extrême. Et, de nous tous, c’est lui qui se laisse le plus impressionner par le danger.

Deïne Zarre lança à l’intéressé un coup d’œil impartial.

— C’est aussi celui qui a le plus de souplesse d’esprit et le plus de ressources. Pour ma part, je ne crains rien. Si les Dirdir viennent me chercher, j’en tuerai le plus grand nombre possible.

— Allons, allons ! le gourmanda Woudiver. Les Dirdir sont ce qu’ils sont – des êtres dotés d’un courage et de qualités fantastiques. Ne sommes-nous pas, eux et nous, Frères de l’Œuf ?

Zarre exhala un grognement maussade.

— Qui fournit les appareillages, les outils et les pièces ?

— Qui veux-tu que ce soit ? répliqua sèchement Woudiver. Les Chantiers, bien sûr !

— Il nous faudra des techniciens. Au moins six. Et des hommes d’une discrétion à toute épreuve.

— Il y a là un aléa, reconnut Woudiver. Mais il existe des moyens de persuasion susceptibles de réduire les risques : le stimulant de l’argent si Reith paie bien, le stimulant de la raison si Artilo est assez convaincant et le stimulant de la peur si je leur fais comprendre à quoi ils s’exposeraient en ayant la langue trop bien pendue. Sivilshe est la cité des secrets, c’est une chose que l’on ne doit jamais oublier. Et nous pouvons en témoigner...

— C’est exact. (Pour la troisième fois, le regard de Deïne Zarre fouilla Reith.) Où comptes-tu aller à bord de ton astronef ?

— Il va chercher un trésor fabuleux dont nous aurons tous notre part, dit Woudiver sur un ton railleur – ou malveillant.

Deïne Zarre sourit.

— Je ne veux pas de trésors. Tu n’auras qu’à me donner cent sequins par semaine. C’est tout ce dont j’ai besoin.

— Pas plus ? s’exclama Woudiver. Tu fais diminuer ma commission !

Mais le vieil homme ne prêta pas d’attention à l’objection.

— Tu as l’intention de te mettre au travail dès maintenant ?

— Le plus tôt sera le mieux.

— Je vais établir la liste de ce qui nous sera immédiatement nécessaire. (Il se tourna vers Woudiver :) Quand pourras-tu livrer le matériel ?

— Dès qu’Adam Reith m’aura remis les fonds.

— Passe la commande dès ce soir. J’apporterai l’argent demain.

— Quels seront les honoraires de mon ami ? s’enquit Woudiver avec aigreur. Faudra-t-il qu’il travaille pour rien ? Et la gratification des gardes-magasin ? Tu crois qu’ils accepteront de regarder de l’autre côté pour nos beaux yeux.

— Combien te faut-il ? demanda Reith.

Woudiver hésita avant de répondre d’une voix morose :

— Evitons une querelle futile. Je te donne tout de suite le chiffre minimum : deux mille sequins.

— Tant que cela ? C’est incroyable ! Et il y aura combien d’hommes à acheter ?

— Trois. Le surveillant adjoint et deux gardes.

— Ne discute pas, fit Deïne Zarre. J’ai horreur des marchandages. Si tu dois faire des économies, tu n’auras qu’à me payer moins cher.

Reith commença par protester, puis il haussa les épaules et réussit à sourire d’un air douloureux.

— Très bien. Va pour deux mille sequins !

— Encore une chose, dit Woudiver. La marchandise sera payable au prix d’inventaire. Il est difficile de voler à forfait.

Durant la soirée, quatre camions arrivèrent devant le hangar, où on les déchargea. Reith, Traz, Anacho et Artilo poussèrent les caisses à l’intérieur après que Deïne Zarre eut vérifié sa liste. Woudiver arriva à minuit.

— Tout va bien ?

— Pour autant que je sache, nous avons l'essentiel, lui assura le vieil homme.

— Parfait ! (Woudiver tendit une feuille de papier à Reith.) Voici la facture. Tu noteras qu'elle est détaillée. Inutile de tempêter.

Le Terrien alla tout de suite au total, qu'il lut dans un souffle :

— Quatre-vingt-deux mille sequins !

— Tu pensais que cela ferait moins ? laissa tomber altièrement Woudiver. Et mon courtage n'est pas compris. En tout, tu me dois quatre-vingt-dix mille deux cents sequins.

Reith se tourna vers Zarre.

— Avons-nous encore besoin d'autre chose ?

— Absolument pas.

— Combien de temps faut-il compter ?

— Deux ou trois mois. Davantage si les éléments sont très déphasés.

— Combien devrai-je donner aux techniciens ?

— Deux cents sequins par semaine. Contrairement à moi, ce sont des gens qui ont l'appât du gain.

Sur l'écran de sa mémoire, Reith vit soudain se dérouler un film. Les Carabas : des collines fauves, des rochers gris, des taillis épineux, les feux macabres qui s'allumaient dans la nuit. Il se revoyait en train de traverser l'Avant-Pays en rentrant les épaules, il revoyait la fosse que ses compagnons et lui avaient creusée dans la forêt pour piéger les Dirdir, il revoyait Anacho, Traz et lui-même se ruer en direction du Portique des Clartés. Quatre-vingt-dix-mille sequins, c'était presque la moitié de ce qu'il... Si ses réserves filaient trop vite, si la vénalité de Woudiver se révélait par trop outrancière... il n'osait penser à ce qui arriverait alors.

— Tu auras l'argent demain.

L'autre eut un hochement de tête qui n'avait rien d'encourageant.

— Très bien. Sinon, demain soir la marchandise réintégrera le magasin.

La vieille Ispra commençait à prendre forme. Les propulseurs sertis dans leurs armatures furent scellés et soudés. On hissa le générateur et le convertisseur par la trappe arrière, puis ils furent poussés et installés à la proue. L'Ispra n'était plus une simple carcasse. Reith, Anacho et Traz la grattaient à la brosse métallique, la polissaient, la fourbissaient ; ils arrachèrent le capitonnage moisi, enlevèrent les sièges à l'odeur aigre, nettoyèrent les hublots d'observation, alésèrent les conduits d'aération, remplacèrent les boudins hermétiques de l'opercule d'accès.

Deïne Zarre, lui, ne travaillait pas, mais il était partout, attentif à tout et aucun détail ne lui échappait. De temps à autre, Artilo, une moue aux lèvres, venait jeter un coup d'œil dans le hangar. Quant à Woudiver, on ne le voyait pas souvent et, lors de ses rares apparitions, il se montrait peu communicatif. Il allait droit au fait et il ne restait plus rien de son enjouement du début.

Pendant un mois entier, il fut absent, et, un jour où il était en veine de confiance, Artilo cracha par terre et annonça :

— Le Gros est à la campagne, dans sa propriété.

— Ah bon ? Qu'est-ce qu'il fait là-bas ? demanda Reith.

Artilo pencha la tête de côté avec un sourire torve :

— Ce qu'il fait ? Il se prend pour un Homme-Dirdir. Voilà où passe son argent, à ce vicieux : il lui faut ses clôtures, ses décors et ses parties de chasse.

Reith, pétrifié par la surprise, écarquilla les yeux.

— Tu veux dire... des chasses humaines ?

— Dame ! Il s'amuse à ça avec ses amis. Sa propriété fait deux mille arpents – presque autant que la Boîte de Verre. Les murs ne sont pas aussi solides mais il les a fait entourer d'une barrière électrifiée et de pièges. Un bon conseil : méfie-toi du

vin du Gros. Il t'endort et tu te réveilles dans sa réserve de chasse.

Reith s'abstint de demander à Artilo ce qu'il advenait des victimes : c'était un renseignement qu'il ne désirait pas avoir.

Une semaine plus tard – les semaines de Tschai comptaient dix jours – Woudiver se manifesta de nouveau. Il était d'humeur revêche. Sa lèvre supérieure, raide comme un bout de bois, dissimulait entièrement sa bouche et il lançait des coups d'œil hargneux à droite et à gauche. Il s'approcha de Reith en faisant des effets de torse et tendit la main.

— Le loyer.

Sa voix était froide et dépourvue d'intonations.

Reith compta cinq cents sequins qu'il posa sur une étagère : l'idée de toucher cette paume jaune lui répugnait.

Dans un accès de rage subite, Woudiver le frappa du tranchant de la main et le Terrien roula à terre. Il se releva, stupéfait, et son épiderme commença de le picoter, signe précurseur de colère. Du coin de l'œil, il nota la présence d'Artilo appuyé contre le mur. Et Artilo tirerait sur lui comme il écraserait un insecte, sans plus d'émotion. Mais Traz, debout près de lui, ne le quittait pas du regard et le neutralisait.

Woudiver contemplait Reith d'un air glacé et indéchiffrable et le Terrien, poussant un profond soupir, ravala sa fureur. S'il cognait à son tour, loin de lui valoir le respect du personnage, cela ne ferait qu'attiser sa rancœur et les suites seraient catastrophiques, c'était inévitable.

Lentement, Reith fit demi-tour.

— Je veux mon loyer ! aboya Woudiver. Pour qui me prends-tu ? Pour un mendiant ? J'ai assez souffert de ton arrogance ! À l'avenir, j'entends que tu me manifestes la déférence due à ceux de ma caste !

Reith hésita à nouveau. Il eût été tellement plus facile de se jeter sur cet être monstrueux et d'en accepter les conséquences... qui seraient l'anéantissement du projet. De nouveau, il soupira. Quand on doit en passer par là, avaler plusieurs couleuvres n'est pas plus pénible que de se contenter d'une seule.

Dans un silence glacial, il tendit ses sequins à Woudiver, qui se contenta de lui décocher un regard flamboyant et eut un mouvement ondulant de la hanche.

— Ce n'est pas assez ! Je n'ai aucune raison de financer ton entreprise. Paie-moi mon dû ! Le loyer est de mille sequins par mois !

— En voici cinq cents de plus. Mais n'en réclame pas davantage : ce serait parfaitement inutile.

Woudiver eut un reniflement dédaigneux. Il tourna les talons et s'éloigna à pas comptés. Artilo le suivit des yeux, puis il cracha dans la poussière et considéra Reith d'un air songeur.

Le Terrien rentra à l'intérieur du hangar. Deïne Zarre, à qui la scène n'avait pas échappé, ne fit pas de commentaires et Reith se jeta à corps perdu dans le travail pour y trouver un dérivatif à son humiliation.

Woudiver revint deux jours plus tard. Il portait son costume criard noir et jaune. Cette fois, aucune hargne : il se montra affable et poli.

— Eh bien, où en êtes-vous ?

— Nous n'avons pas eu de grosses difficultés, répondit Reith d'une voix sans timbre. Les éléments lourds sont en place et nous les avons branchés. Les instruments sont installés mais ils ne sont pas encore opérationnels. Deïne Zarre a préparé une nouvelle liste d'accessoires : système de justification magnétique, palpeurs de navigation, conditionneurs d'environnement. Peut-être achèterons-nous aussi des batteries énergétiques, cette fois-ci.

Woudiver plissa les lèvres.

— Fort bien. Il va à nouveau falloir te séparer de tes sequins durement acquis ! Quelle tristesse, n'est-ce pas ? À propos, puis-je te demander comment tu as fait pour accumuler une telle somme ? C'est une véritable fortune que tu as là ! Dire que tu risques une richesse pareille pour des chimères !

Reith parvint à sourire – un sourire glacial :

— Je ne considère évidemment pas que cette expédition soit une chasse aux chimères.

— C'est extraordinaire ! Quand la liste sera-t-elle prête ?

— Deïne Zarre l'a peut-être terminée.

En fait, le vieil homme la compléta tandis que Woudiver attendait. Quand le poussah l'eut en main, il la parcourut, les paupières mi-closes, et dit :

— J'ai bien peur que les frais ne dépassent tes réserves.

— J'espère que non, dit Reith. À combien les évalues-tu ?

— Je suis incapable de te donner un chiffre exact... je ne sais pas. Mais avec le loyer, le salaire de la main-d'œuvre et l'investissement de départ, il ne doit plus te rester beaucoup d'argent.

Il regardait Reith d'un air interrogateur, mais prendre le gros homme comme confident était bien la dernière chose à laquelle songeait le Terrien, qui se borna à dire :

— Il est donc capital de continuer de réduire les frais au strict minimum.

— Il y a trois dépenses de base incompressibles : le loyer, mes commissions et les honoraires de mes amis. Le reste, tu peux le dépenser à ta guise. Voilà mon point de vue. Maintenant, sois donc assez aimable pour me remettre deux mille sequins en règlement des honoraires. Le matériel que tu serais dans l'incapacité de régler pourra être retourné sans réserves et gratuitement, sauf frais de transport.

Reith sortit tristement la somme demandée. Il se livra à un bref calcul : il restait moins de la moitié des quelque deux cent vingt mille sequins que ses amis et lui avaient ramenés des Carabas.

Trois chariots à moteur amenèrent les articles demandés à pied d'œuvre pendant la nuit. Un peu plus tard, un quatrième véhicule, plus petit, apporta huit batteries énergétiques que Traz et Anacho se mirent en devoir de décharger, mais Reith les arrêta.

— Un moment... (Il rentra dans le hangar où Deïne Zarre pointait sa liste.) As-tu commandé des batteries ?

— Oui.

Reith trouvait que le vieil homme paraissait rêveur comme si ses pensées étaient bien loin.

— Combien de temps durera une batterie ?

— Il en faut deux – une par cellule. Ce qui représente environ deux mois de fonctionnement.

— On en a livré huit.

— Je n'en avais commandé que quatre pour en avoir deux en réserve.

Reith retourna au chariot.

— N'en prenez que quatre, ordonna-t-il à ses amis.

Il se pencha vers le conducteur assis dans la cabine obscure et eut la surprise de reconnaître Artilo, lequel ne parut pas s'en soucier.

— Tu as apporté huit batteries. Or, nous n'en avons commandé que quatre.

— C'étaient les directives du Gros.

— Nous n'en avons besoin que de quatre seulement. Tu n'auras qu'à ramener les autres.

— Rien à faire. Vois ça avec le Gros.

— Il me faut quatre batteries et pas une de plus. Le restant, fais-en ce que tu voudras.

Artilo, maugréant entre ses dents, sauta à terre, déchargea les quatre batteries supplémentaires, les porta dans le hangar, puis sauta sur son siège et repartit. Le trio suivit le véhicule des yeux.

— Nous allons avoir des ennuis, murmura Anacho d'une voix atone.

— Je m'y attends.

— Ces batteries appartiennent sans aucun doute à Woudiver en personne. Peut-être qu'il les a volées ou achetées pour une bouchée de pain. Excellente occasion pour lui de s'en débarrasser avec bénéfice.

— Il faudrait l'obliger à les transporter sur son dos, gronda Traz.

Reith eut un rire sans joie.

— Si seulement je savais comment l'y contraindre !

— Il tient à sa peau comme tout un chacun.

— C'est vrai. Mais on ne peut quand même pas se jeter à l'eau sous prétexte d'éviter de se mouiller !

Le lendemain matin, Woudiver ne se montra pas, s'épargnant ainsi la déclaration que Reith avait passé une bonne partie de la nuit à préparer, et le Terrien se remit au labeur avec

le sentiment que l'absent pesait sur ses épaules avec tout le poids de la calamité. Deïne Zarre était invisible, lui aussi, et les techniciens murmuraient entre eux avec moins de retenue qu'en sa présence. Reith abandonna bientôt ce qu'il était en train de faire pour passer la situation en revue. Il y avait des raisons de se montrer optimiste. Les principaux éléments étaient en place et la mise en résonance, opération délicate entre toutes, se poursuivait à un rythme satisfaisant. Bien que les systèmes de pilotage en usage sur la Terre n'eussent pas de secrets pour lui, Reith était totalement dépassé dans ce domaine ; il n'était même pas certain que les moteurs fonctionnaient selon les mêmes principes.

Vers midi, des nuages noirs crevèrent en rafales au-dessus des fières falaises. 4269 de La Carène pâlit et sa lumière parcourut toute la palette des bruns avant de mourir. Alors, la pluie balaya le paysage fantastique, effaçant Heï. C'est alors que, pataugeant dans les flaques, apparut Deïne Zarre. Deux enfants le suivaient : un garçon de douze ans et une jeune fille de trois ou quatre ans son aînée. Tous trois entrèrent dans le hangar. Ils grelottaient. Deïne Zarre semblait être au bord de l'épuisement et les enfants étaient comme engourdis.

Reith se hâta de transformer quelques caisses en petit bois et alluma un feu au beau milieu du local. Il trouva des morceaux d'étoffe grossière qu'il déchira pour en faire des serviettes.

— Séchez-vous. Otez vos vestes et chauffez-vous.

Deïne le dévisagea d'un air incompréhensif, puis obéit lentement. Le garçon et la fille imitèrent son exemple. C'étaient de toute évidence le frère et la sœur, et il était bien possible que Deïne Zarre fût leur grand-père. Le garçon avait les yeux bleus ; ceux de la fille étaient gris ardoise. Reith leur apporta du thé brûlant et le vieillard retrouva enfin l'usage de la parole.

— Merci. Nous sommes presque secs. (Et il ajouta un moment plus tard ;) J'ai la charge de ces enfants. Ils resteront avec moi. Si cela te dérange, je peux renoncer à mon emploi.

— Tu plaisantes ! Ils sont les bienvenus à la seule condition qu'ils comprennent que le silence est nécessaire.

— Ils ne diront rien. (Deïne Zarre se tourna vers les enfants :) Vous avez compris ? Il ne faudra jamais parler de ce que vous pourrez voir ici.

Ni le vieux ni les enfants n'étaient d'humeur loquace, et Reith, devinant leur tristesse et leur désarroi, s'attarda auprès d'eux. Le frère et la sœur l'observaient avec méfiance.

— Je n'ai pas de vêtements secs à vous offrir. Mais si vous avez faim, nous avons des provisions.

Le gamin eut un hochement de tête empreint de dignité. L'adolescente, elle, sourit et se fit soudain charmeuse.

— Nous n'avons pas déjeuné ce matin.

Traz, qui était resté à l'écart, se précipita vers le garde-manger et revint presque aussitôt avec un bol de soupe et du pain à l'anis. Reith le considéra d'un air grave : visiblement le jeune nomade avait subi un choc émotif. La fillette était bien mignonne en dépit de ses traits tirés et de son air malheureux.

Deïne Zarre finit par se reprendre. Il tira sur ses vêtements fumants et alla inspecter le travail qui avait été effectué en son absence. Reith tenta d'engager la conversation avec les deux enfants :

— Vous commencez à vous sécher ?

— Oui, merci.

— Deïne Zarre est votre grand-père ?

— Notre oncle.

— Ah bon ! Et maintenant, vous allez vivre avec lui ?

— Oui.

Il ne savait plus trop quoi dire, mais Traz se montra plus direct :

— Qu'est-il arrivé à vos parents ?

La jeune fille répondit d'une voix douce :

— Faïros les a tués.

Son frère cilla.

— Vous êtes sûrement originaires des plateaux orientaux, fit Anacho.

— Oui.

— Comment êtes-vous venus de là-bas ?

— À pied.

— C'est une route longue et périlleuse.

— Nous avons eu de la chance.

Ils regardaient fixement le feu. Au souvenir des événements qui avaient marqué leur fuite, la jeune fille tressaillit.

Reith alla rejoindre Deïne Zarre.

— Tu as de nouvelles responsabilités, à présent.

Le vieil homme lui décocha un coup d'œil aigu.

— En effet.

— Tu n'es pas payé ici en fonction de ton travail. J'ai décidé d'augmenter ton salaire.

Deïne Zarre opina du menton et laissa tomber sur un ton bourru :

— Ce ne sera pas l'emploi de cet argent qui me fera défaut.

Quand Reith eut quitté le vieux technicien, il vit la silhouette adipeuse de Woudiver devant le seuil de la porte. L'attitude du propriétaire était désapprobatrice et scandalisée. Aujourd'hui, il arborait un pantalon noir en peluche qui moulait ses jambes massives et un manteau pourpre et brun ceint d'une écharpe d'un jaune éteint. Il s'avança et se planta devant les deux enfants, qu'il contempla fixement l'un après l'autre.

— Qui a allumé ce feu ? Que faites-vous ici ?

— Nous étions trempés, répondit la jeune fille d'une voix vacillante. Le monsieur a allumé le feu pour que nous nous réchauffions.

— Ah ! ah ! Et qui est ce monsieur ?

Reith s'approcha.

— C'est moi. Ces enfants sont des parents de Deïne Zarre. Et j'ai fait du feu pour qu'ils se sèchent.

— Et mon hangar ? Une seule étincelle et tout risque d'être la proie des flammes !

— Avec cette pluie, j'ai jugé que le danger était faible.

Woudiver fit un geste dégagé.

— Je veux bien accepter l'argument. Comment vont les choses ?

— Pas mal, répondit Reith.

Woudiver sortit un papier de sa manche.

— J'ai ici la facture des marchandises livrées cette nuit. Tu remarqueras que le total est extrêmement modique. J'ai en effet obtenu un prix forfaitaire.

Reith déplia le feuillet et déchiffra les gros caractères noirs :
Articles livrés : sequins 106.800.

— ...bénéficié d'une chance vraiment extraordinaire, poursuivait Woudiver. J'espère qu'elle va durer. Pas plus tard qu'hier, les Dirdir ont capturé deux voleurs qui sortaient du magasin et ils les ont aussitôt expédiés à la Boîte de Verre. Tu vois donc combien est précaire notre sécurité présente.

— Cette note est trop élevée, Woudiver, déclara le Terrien. Beaucoup trop. En outre, je n'ai pas l'intention de payer des batteries énergétiques superflues.

— Je te répète que c'est un prix à forfait. Ces batteries sont comprises dans le lot. En un sens, elles sont gratuites.

— Ce n'est pas vrai et je refuse de payer la marchandise cinq fois son prix normal. D'ailleurs, je n'ai pas assez d'argent.

— En ce cas, il te faudra aller en chercher, rétorqua Woudiver avec calme.

— Comme si c'était si facile !

— Pour certains, c'est facile, fit l'autre d'une voix rêveuse. Il court une bien étrange rumeur en ville. Trois hommes auraient pénétré dans les Carabas, massacré un nombre incroyable de Dirdir dont ils auraient ensuite dépouillé les cadavres. Voici leur signalement : un jeune garçon blond ressemblant à un steppiste du Kotan, un Homme-Dirdir renégat et un homme brun et tranquille de race indéterminée. Les Dirdir souhaitent vivement retrouver ce trio. L'homme brun prétend, paraît-il, être originaire d'un monde lointain qui serait, d'après lui, le berceau d'où proviennent tous les hommes, opinion à mon avis blasphématoire. Que penses-tu de tout cela ?

— C'est intéressant, répondit Reith en essayant de cacher sa consternation.

Woudiver se permit un sourire affecté.

— Notre position est vulnérable. Je suis personnellement en danger. Gravement en danger. Faut-il donc m'exposer pour rien ? Je t'apporte mon concours par amitié et par altruisme, certes, mais il convient néanmoins que j'en sois récompensé.

— Je ne peux pas payer une somme pareille. Tu connais approximativement l'importance de mon capital. Et te voilà en train d'essayer de me pressurer.

— Et pourquoi m'en abstiendrais-je ? rétorqua Woudiver sans pouvoir dissimuler un ricanement. Supposons que les bruits que je viens de te rapporter soient l'expression de la vérité et que, par un hasard insensé, vous soyez les individus en question, toi et tes suppôts : ne pourrait-on pas dire à juste titre que tu m'as odieusement trompé ?

— Il n'y a rien de vrai dans ces suppositions.

— Et ce trésor mirifique ?

— Il est réel. Aide-moi au mieux de tes possibilités : dans un mois, nous pourrons décoller, quitter Tschai et, dans deux, tu seras récompensé au delà de tous tes rêves.

— Où ? Et comment ? (D'un mouvement saccadé, Woudiver se pencha en avant ; dominant Reith de toute sa taille, il continua d'une voix caverneuse :) Je vais te poser une question brutale : as-tu proclamé que l'homme a pour patrie une planète lointaine ? Je vais être encore plus direct : ajoutes-tu foi à cette fable répugnante ?

Reith, de plus en plus désespéré, tenta d'éviter le piège.

— Tout cela est secondaire. Nous avons passé un accord clair. Les rumeurs auxquelles tu fais allusion sont sans rapport avec notre contrat.

Woudiver secoua la tête. Lentement. Délibérément.

— Quand l'astronef s'envolera, tous les sequins en ma possession seront à toi. Je ne peux pas faire mieux. Si tu poses des exigences déraisonnables...

Reith se tut, cherchant une menace convaincante. Woudiver leva sa tête mafflue et gloussa de rire.

— Que peux-tu faire ? Tu es ligoté. Un seul mot de moi et tu te retrouveras instantanément dans la Boîte de Verre. Tu n'as pas le choix : il te faudra en passer par mes exigences.

Le Terrien jeta un regard autour de lui. Artilo, bouchant la porte, était en train de priser une sorte de poudre grise. Un pistolet se balançait à sa ceinture.

Deïne Zarre s'approcha et, faisant mine d'ignorer Woudiver, s'adressa à Reith :

— Les batteries énergétiques ne sont pas conforme à mes spécifications. Elles sont de dimensions non standard et elles

ont apparemment déjà servi pendant une période de temps indéterminée. Nous les refusons.

Les yeux de Woudiver se rétrécirent et ses lèvres frémirent convulsivement.

— Quoi ? Mais ce sont d'excellentes batteries !

— Elles ne conviennent absolument pas à nos besoins, répondit Deïne Zarre, d'une voix égale mais sur un ton catégorique.

Le garçon et la fille lui adressèrent un regard chargé d'un regret muet et Woudiver se retourna pour les dévisager avec une particulière attention – telle était, du moins, l'impression de Reith.

Enfin, Woudiver fit de nouveau face au Terrien, qui attendait. Ses paupières dissimulaient à demi son regard.

— Si je comprends bien, tu as besoin de batteries énergétiques d'un autre modèle. Comment envisages-tu de les payer ?

— De la manière habituelle. Reprends ces huit batteries dont nous n'avons que faire et rapporte-nous quatre neuves. Je veux une facture détaillée. Je suis en mesure de payer un prix honnête – mais tout juste. N'oublie pas que je dois rémunérer la main-d'œuvre.

Woudiver réfléchit. Deïne Zarre alla dire quelques mots aux deux enfants, ce qui détourna son attention, et il s'avança vers eux en se pavanant. Reith, le corps plombé par la fatigue, s'approcha de l'établi pour se verser une tasse de thé qu'il porta à ses lèvres d'une main tremblante. Woudiver était devenu d'une extrême affabilité et il alla jusqu'à caresser la tête du frère et de la sœur. Deïne Zarre, rigide, avait le teint cireux.

Enfin, Woudiver s'éloigna du groupe. Il dit quelque chose à Artilo et celui-ci sortit du hangar. Dehors, le vent ridait les flaques. D'un signe, Woudiver ordonna à Reith et à Deïne Zarre de le rejoindre. Quand ils eurent obéi, il poussa un soupir profond, lourd de mélancolie.

— Vous faites tout pour me réduire à la misère. Vous exigez ce qu'il y a de mieux et de plus raffiné, mais vous refusez de payer. Eh bien, soit ! Artilo remporte les batteries dont vous ne

voulez pas. Zarre, accompagne-moi. Tu choisiras ainsi celles qui te conviendront.

— Tout de suite ? Il faut que je m'occupe des petits.

— Oui, tout de suite. Ce soir, je pars pour la campagne et je resterai absent un certain temps. Il est clair que l'on fait bien peu de cas de mon concours, ici !

Deïne Zarre se rangea à ces raisons d'assez mauvaise grâce. Il s'entretint brièvement avec le garçon et la fille, puis partit avec Woudiver.

Deux heures s'écoulèrent. Déchirant les nuées, le soleil darda sur Heï un unique rayon qui fit scintiller les tours écarlates et pourpres dans le ciel noir. Sur la route apparut la voiture noire de Woudiver. Elle fit halte devant l'entrepôt, où Artilo entra après avoir sauté à terre. Reith l'observait, étonné par son expression décidée. Le chauffeur toisa les deux enfants, qui lui rendirent son regard – grands yeux écarquillés dans la pâleur du visage – et leur adressa quelques paroles laconiques. Le Terrien vit saillir les muscles de sa mâchoire quand il parla. Les enfants se tournèrent vers Reith, l'air indécis, et se dirigèrent à contrecœur vers la sortie.

— Il y a quelque chose d'anormal, souffla Traz à l'oreille de Reith. Qu'est-ce qu'il leur veut ?

Reith fit un pas en avant.

— Où emmènes-tu ces enfants ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas ton affaire !

— Ne suivez pas cet homme ! Attendez le retour de votre oncle !

— Il dit qu'il va nous conduire auprès de lui, fit la jeune fille.

— On ne peut pas faire confiance à ce personnage. Tout cela n'est pas normal.

Artilo fit volte-face. Ses mouvements étaient aussi sinistres que ceux d'un serpent qui ondule.

— J'ai des ordres, laissa-t-il tomber sur un ton uni. Écarte-toi.

— Des ordres de qui ? De Woudiver ?

— Cela ne te regarde pas. (Il fit signe aux deux enfants.) Venez !

Il glissa la main sous sa vieille veste grise tout en lorgnant du côté de Reith.

— Nous n’irons pas avec toi, déclara la sœur.

— Vous devez m’accompagner. S’il le faut, je vous porterai.

— Si tu les touches, je t’abats, laissa tomber Reith d’une voix sans timbre.

Artilo lui décocha un regard glacé et le Terrien se raidit, tous les muscles bandés. Quand il ressortit sa main de sous son vêtement, l’autre étreignait un objet noir. Reith se fendit et frappa du tranchant de la main l’arme dure et froide. Mais Artilo avait prévu l’attaque : de son autre manche jaillit une longue lame et il porta un coup d’estoc si rapide que la pointe effleura le flanc de Reith lorsque celui-ci esquiva précipitamment. D’un bond en arrière, Artilo rompit. Il avait perdu son pistolet mais il brandissait sa dague. Reith, ivre de rage, grisé par le relâchement de la tension qui l’habitait, marcha sur son adversaire, qui le regardait sans ciller. Il fit une feinte à laquelle Artilo réagit par un imperceptible frémissement et sa main gauche partit en avant. Lorsque Artilo abattit son arme, il lui saisit le poignet, pivota sur lui-même, se plia en deux et expédia l’autre en vol plané à l’autre extrémité du hangar. L’homme de main de Woudiver resta prostré là où il était tombé. Alors, Reith alla le tirer jusqu’à la porte et, d’une poussée, le fit choir au beau milieu d’une flaque de boue.

Artilo parvint à se remettre péniblement debout et regagna la voiture en boitant. Sans daigner se retourner vers le hangar, il gratta posément les taches qui maculaient ses vêtements, grimpa dans le véhicule et démarra.

— Tu aurais dû le tuer, dit Anacho avec désapprobation. Cela va encore envenimer la situation.

Reith n’avait rien à répondre à cela. Il s’aperçut qu’il saignait, ôta sa chemise et constata qu’une longue estafilade lui labourait le flanc. Traz et Anacho se mirent en devoir de le panser ; la jeune fille s’approcha, non sans une certaine timidité, pour les aider. Elle paraissait adroite et capable : Anacho s’écarta et elle termina de bander Reith avec le concours de Traz.

— Merci, fit le Terrien quand elle eut fini.

Elle leva les yeux vers lui. Une multitude de sentiments se lisaient sur ses traits mais elle ne put se résoudre à prononcer un seul mot.

Le jour s'assombrissait. Le frère et la sœur, debout derrière la porte, guettaient la route. Les techniciens s'en allèrent. Maintenant, le silence régnait dans l'entrepôt.

Enfin, la voiture noire surgit de nouveau. Deïne Zarre en descendit d'un pas lourd, suivi de Woudiver. Artilo alla chercher dans le compartiment à bagages quatre batteries énergétiques qu'il porta tant bien que mal dans le hangar en claudiquant. Son attitude n'était apparemment pas différente – comme d'habitude, il était bougon, impersonnel et silencieux.

Après avoir jeté un coup d'œil au frère et à la sœur, qui se faisaient tout petits dans un coin, Woudiver s'avança vers Reith.

— Les batteries sont là. Deïne Zarre a donné son accord. Elles coûtent très cher. Voici ma note. Elle comprend le loyer du mois prochain et le salaire d'Artilo...

— Le salaire d'Artilo ? C'est une plaisanterie ?

— ... soit un total de cent mille sequins très exactement ainsi que tu peux voir. Il ne saurait être question de la moindre réduction. Ou tu me règles sur-le-champ ou je t'expulse. (Un sourire glacial retroussa ses lèvres.)

Des larmes de rage montèrent aux yeux de Reith.

— Je ne peux disposer d'une telle somme.

— Dans ce cas, je te mets à la porte. En outre, puisque tu auras cessé d'être mon client, je serai dans l'obligation de transmettre aux Dirdir un rapport sur tes activités.

— Cent mille sequins, murmura le Terrien en secouant la tête. Et après, combien te faudra-t-il encore ?

— Les sommes correspondant aux avances que j'aurai éventuellement à faire pour satisfaire tes exigences.

— Et tu ne me feras plus chanter ?

Woudiver se redressa de toute sa taille.

— Le mot est inexact et vulgaire. Sache, Adam Reith, que j'attends de ta part la même courtoisie que je t'accorde.

Reith réussit à exhaler un rire sans joie.

— Tu auras ton argent dans cinq ou six jours. Pour le moment, je ne dispose pas de la somme.

— Et où te proposes-tu d'aller la chercher ? s'enquit Woudiver en penchant la tête de côté d'un air dubitatif.

— J'ai des fonds qui m'attendent à Coad.

Le gros homme renifla, pivota sur ses talons et se dirigea vers sa voiture, Artilo, toujours boitillant, sur ses talons. Traz et Anacho sortirent pour assister à son départ.

— Où vas-tu trouver cent mille sequins ? demanda Traz d'une voix rêveuse en suivant des yeux le véhicule qui s'éloignait.

— C'est au moins ce que nous avons laissé enterré dans les Carabas. Le seul problème consiste à les récupérer. Et ce n'est peut-être pas un problème tellement compliqué, après tout.

La mâchoire décharnée d'Anacho s'affaissa.

— Je t'ai toujours soupçonné d'optimisme délirant...

Reith leva la main.

— Ecoute-moi. J'irai par la voie des airs et je suivrai la route que les Dirdir fréquentent eux-mêmes. Ils ne me remarqueront pas, même s'il y a un écran sondeur en service, ce qui me semble douteux. Je me poserai à l'est de la forêt à la faveur de la nuit. Le lendemain matin, je déterrerais les sequins, je les placerai à bord du glisseur et, au crépuscule, je regagnerai Sivishe. Cela passera pour une expédition de Dirdir rentrant de la chasse.

Anacho émit un grognement de désapprobation.

— À t'entendre, cela paraît d'une simplicité enfantine.

— Ce sera probablement enfantin si tout se passe bien. (Reith se retourna pour contempler d'un œil nostalgique le hangar et le vaisseau spatial à moitié terminé.) Je ferais aussi bien de partir immédiatement.

— Je t'accompagne, fit Traz. Tu auras besoin d'aide.

— Moi aussi, ce sera aussi bien, ajouta Anacho sur un ton lugubre.

— Inutile d'être trois. J'irai seul. Vous deux, vous resterez et veillerez à ce que le travail se poursuive.

— Et si tu ne reviens pas ?

— Il reste encore quelque soixante ou soixante-dix mille sequins dans la sacoche. Vous n'aurez qu'à les prendre et quitter

Sivishe. Mais je reviendrai, il n'y a pas de problème ! Il est impossible d'échouer après tant d'efforts et tant de souffrances.

— Que voilà un argument peu rationnel ! fit sèchement Anacho. Je ne compte pas te revoir.

— Quelle sottise ! Maintenant, je m'en vais. Plus tôt je partirai, plus tôt je serai de retour.

L'aéroglisser filait sans bruit dans la nuit. La lune bleue baignait l'antique Tschai d'une lumière spectrale, et Reith avait l'impression d'être le jouet d'un rêve étrange. Il revoyait les principaux épisodes de sa vie – son enfance, ses années d'entraînement, les expéditions qui l'avaient conduit parmi les étoiles et sa dernière mission à bord *d'Explorer IV*. Destination Tschai... Et puis la destruction et le désastre ; son stage avec les nomades de la tribu des Emblèmes, la traversée de la steppe d'Aman et de la Steppe Morte, Pera, le sac de Dadiche et l'embarquement pour le pays de Cath, Ao Hidis et ses mésaventures. Et les Carabas, le massacre des Dirdir, la construction de l'astronef à Sivishe. Et Woudiver ! Sur Tschai, la vertu et le vice étaient portés à l'outrance. Adam Reith avait connu bien des scélérats : Woudiver comptait parmi les plus émérites.

La nuit était bien avancée ; aux forêts du Kislovan central succédèrent des plateaux désertiques, des étendues silencieuses et désolées. Aussi loin que plongeait le regard, il n'y avait rien – pas une lumière, pas un feu, aucun signe d'activité humaine. Reith consulta l'indicateur directionnel et enclencha le pilote automatique. Les Carabas n'étaient plus qu'à une heure de vol. La lune bleue approchait de l'horizon ; quand elle se coucherait, le paysage disparaîtrait jusqu'à l'aube dans les ténèbres.

L'heure s'écoula. Braz bascula derrière l'horizon et à l'est naquit un scintillement sépia avant-coureur de l'aurore. Reith, dont l'attention était partagée entre l'indicateur directionnel et le sol qu'il scrutait, discerna enfin la silhouette de Khusz. Aussitôt, il piqua et, volant en rase-mottes, obliqua vers l'est, vers la Forêt de la Frontière. Quand la première écharde d'argent bruni de 4269 de La Carène pointa à l'horizon, il atterrit à proximité des grands torquils, sentinelles de la forêt.

Il resta à sa place, tous les sens aux aguets. 4269 de La Carène monta à l'assaut du ciel. Plus tard, ses rayons tombèrent directement à la verticale. Reith alla chercher des feuilles et des branches qu'il disposa pour camoufler l'appareil autant qu'il se pouvait.

Maintenant, il ne pouvait tergiverser plus longtemps : il fallait qu'il se risque dans le bois. Il se munit d'un sac et d'une pelle, glissa ses armes dans sa ceinture et se mit en marche.

Il retrouva le sentier familial. Il reconnaissait chaque tronc, chaque amas de champignons noirs, chaque monticule de lichens. Comme il s'enfonçait dans le sous-bois, il prit soudain conscience d'une odeur pestilentielle – une odeur de charogne. Cela n'avait rien d'étonnant. Il s'immobilisa brusquement. Étaient-ce des voix qu'il entendait ? D'un bond, il se mit à couvert et tendit l'oreille.

Oui, c'étaient bien des voix. Après une hésitation, Reith repartit, toujours à l'abri de l'épaisse végétation qui bordait la piste.

La fosse n'était pas loin. Il s'approcha avec une prudence extrême, d'abord à quatre pattes, puis en rampant. Le spectacle qui s'offrit brusquement à lui avait de quoi donner le frisson. Cinq Dirdir en tenue de chasse étaient debout au pied d'un immense torquil ; en face d'eux, une douzaine d'hommes hagards, armés de bêches et de seaux, étaient en train d'agrandir une fosse qui n'était autre que celle où Reith avait enterré les cadavres des Dirdir avec l'aide de Traz et d'Anacho. Et c'étaient ces dépouilles qui dégageaient cette atroce pestilence... Reith écarquilla les yeux. L'un des hommes n'était sûrement pas un inconnu... c'était Issam le Thang ! Et son voisin était le valet d'écurie. Celui d'après était le portier de l'auberge d'Alawan. Reith était incapable d'identifier les autres prisonniers mais il se remémorait plus ou moins nettement leurs traits : selon toute vraisemblance, c'étaient des gens avec qui il avait eu affaire à Maust.

Il se prit à examiner les Dirdir. Ils étaient rigides, attentifs et leurs aigrettes phosphorescentes flamboyaient derrière eux. Leur physionomie ne trahissait rien, ni émotions ni répulsion.

Reith ne prit pas la peine de réfléchir, de peser le pour et le contre, de calculer. Il empoigna son pistolet, visa et tira. Une fois, deux fois, trois fois. Un Dirdir tomba mortellement atteint ; deux autres se mirent à faire des bonds furieux. Quatre fois, cinq fois. Deux ricochets. Reith émergea de son abri et tira encore à deux reprises sur les corps qui se compulsaient et qui cessèrent de bouger. Au fond de la fosse, les captifs étaient pétrifiés.

— Sortez de là ! leur cria le Terrien.

— C'est toi... l'assassin ! hurla Issam le Thang d'une voix rauque. Voilà où nous ont conduits tes crimes !

— Aucune importance ! Sors de ce trou et décampe, si tu tiens à la vie !

— À quoi bon ? Les Dirdir retrouveront notre trace et ils nous tueront d'une manière abominable...

Le palefrenier, lui, était déjà sorti de la fosse. Il s'approcha des Dirdir morts, s'empara d'une de leurs armes et revint sur ses pas.

— Inutile de te fatiguer à faire de l'escalade, lança-t-il à Issam.

Il fit feu. Le braillement du Thang s'interrompit net tandis qu'il s'abattait sur les cadavres en état de putréfaction.

— Il nous a trahis, expliqua son exécuteur à Reith. Tous ! Par appât du gain. Et voilà comment ils l'ont récompensé ! Ils l'ont fait prisonnier comme nous.

— Y avait-il d'autres Dirdir en plus de ces cinq-là ?

— Oui, deux Excellences qui sont retournées à Khusz.

— Prenez leurs armes et décampez.

Les captifs délivrés s'élancèrent en direction des Collines du Souvenir. Reith se mit en devoir de creuser sous les racines du torquil. Le sac était toujours là. Contenait-il cent mille sequins ? Comment en être sûr ? Il le balança en travers de son épaule, contempla une dernière fois la scène de carnage et le pitoyable cadavre d'Issam le Thang, puis repartit.

Il déposa les sequins dans la cabine du glisseur et s'installa pour attendre. L'angoisse lui nouait le ventre. Il n'osait pas décoller : s'il volait bas, il risquait de se faire repérer par des

chasseurs en expédition et, s'il volait haut, l'écran qui couvrait les Carabas le détecterait.

Les heures succédèrent aux heures. Enfin, 4269 de La Carène sombra derrière les collines lointaines et un lugubre crépuscule brunâtre s'abattit sur la Zone. Sur les hauteurs s'allumèrent les macabres brasiers. Reith ne pouvait attendre plus longtemps. Il prit l'air. Il vola en rase-mottes jusqu'à ce qu'il fût hors de la Zone. Alors, il prit de l'altitude et mit cap au sud pour regagner Sivishe.

Le glisseur tournait le dos au paysage obscur. Reith, les yeux fixés droit devant lui, était hanté de visions fugitives. Des visages qui passaient, déformés par la passion, par l'horreur, par la souffrance. Des silhouettes de Chasch Bleus, de Wankh, de Pnume, de Phung, de Chasch Verts, de Dirdir qui jaillissaient des coulisses de son imagination, sautaient sur la scène, virevoltaient, faisaient un geste et disparaissaient comme elles étaient venues.

La nuit s'étirait. Le glisseur filait plein sud. Quand 4269 de La Carène se leva à l'est, les tours de Heï miroitèrent au loin.

L'atterrissage s'effectua sans incidents, quoique Reith eût l'impression qu'un groupe de Dirdir qui passait l'examinait avec une inquiétante curiosité lorsqu'il quitta le terrain avec son sac plein de sequins.

La première chose qu'il fit fut de se rendre à l'auberge du Terroir d'Antan, mais il n'y trouva ni Traz ni Anacho, ce qui ne l'inquiéta point : ses amis passaient souvent la nuit dans le hangar. Il se dirigea vers son lit en titubant, lança le sac contre le mur, s'étendit et s'endormit presque instantanément.

Une main le secoua. Il se retourna. C'était Traz.

— Tu es venu là, dit celui-ci d'une voix enrouée. C'est bien ce que je craignais. Il faut vite nous en aller. Désormais, nous sommes en danger à l'hôtel.

Reith, encore assoupi, se dressa sur son séant. C'était le début de l'après-midi à en juger par les ombres qui s'étiraient derrière la fenêtre.

— Que se passe-t-il ?

— Les Dirdir ont arrêté Anacho. Ils m'auraient pris moi aussi si je ne m'étais pas justement absenté pour acheter des provisions.

Reith était tout à fait réveillé, à présent.

— Quand l'ont-ils capturé ?

— Hier. C'est Woudiver le responsable. Il est venu nous interroger sur toi. Il voulait savoir si tu prétendais être originaire d'un autre monde. Il s'acharnait et ne se satisfaisait pas de réponses évasives. J'ai refusé de parler. Anacho aussi. Alors, Woudiver s'est mis à lui reprocher d'être un renégat : « Toi, un ancien Homme-Dirdir, comment peux-tu vivre comme un sous-homme avec des sous-hommes ? » Tombant dans la provocation, Anacho a répliqué que la Genèse Double n'était qu'un mythe et Woudiver est parti. Hier matin, les Dirdir sont venus à l'auberge et ils ont emmené Anacho. S'ils le forcent à parler, nous ne serons plus en sécurité. Et l'astronef non plus.

Reith enfila ses bottes. Ses doigts étaient gourds. C'était l'écroulement brutal de tout ce qu'il était parvenu à réaliser au prix de tant de peines. L'effondrement de son existence. Woudiver, toujours Woudiver !

Traz posa la main sur son bras.

— Viens ! Il vaut mieux ne pas rester. Peut-être que les lieux sont surveillés.

Reith empoigna son sac et tous deux quittèrent l'hôtellerie. Ils s'enfoncèrent dans les ruelles de Sivishe sans prêter attention aux visages blafards à l'affût derrière les portes et les fenêtres à la découpe excentrique. Le Terrien se rendit brusquement compte qu'il avait une faim de loup et ils entrèrent dans un petit restaurant où on leur servit des oiseaux de mer bouillis et un gâteau de spores.

Une fois rassasié, Reith commença à avoir les idées plus claires. Anacho aux mains des Dirdir, Woudiver s'attendait certainement à une réaction de sa part. À moins qu'il ne fût à tel point convaincu de l'impuissance d'Adam Reith qu'il pensait que les choses continueraient comme auparavant ? Un sourire farouche étira les lèvres du Terrien. Peut-être, si tel était son calcul, que Woudiver était dans le vrai. Quelles que soient les circonstances, il était impensable de mettre l'astronef en péril. La haine qu'éprouvait Reith à l'endroit de Woudiver était comme une tumeur dans son cerveau. Et il devait la refouler. Il devait tirer le meilleur parti possible de cet atroce dilemme.

— Tu n'as pas revu Woudiver ? demanda-t-il à Traz.

— Si, ce matin. Je suis allé au hangar, pensant que tu y étais peut-être. Il est arrivé à ce moment et est entré dans son bureau.

— Allons voir s'il y est toujours.

— Qu'as-tu l'intention de faire ?

Reith eut un rire étranglé.

— Je pourrais le tuer – mais cela ne nous avancerait pas. Nous avons besoin de renseignements et Woudiver est notre seule source d'informations.

Traz ne répondit pas. Comme d'habitude, Reith était incapable de deviner ce qu'il pensait.

Ils prirent un autobus grinçant. À chaque tour de ses six roues, la tension augmentait. Quand ils arrivèrent au chantier de construction et qu'il vit la voiture noire de Woudiver, Reith sentit le sang affluer à ses joues. Une sorte de vertige s'empara de lui. Immobile, il respira profondément et tout son calme lui revint. Il lança le sac de sequins à Traz.

— Prends ça et cache-le dans l'entrepôt.

Le jeune homme prit l'objet, l'air indécis.

— N'y va pas seul. Attends-moi.

— Je ne pense pas qu'il y aura de difficultés. C'est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre et Woudiver le sait bien. Attends-moi près du hangar.

Et Reith se dirigea vers la bâtisse de pierre qui servait de bureau à Woudiver. Artilo se chauffait à un brasero, debout, les jambes écartées. Il examina le Terrien sans que son expression se modifiât si peu que ce fût.

— Dis à Woudiver que je veux le voir, laissa tomber Reith.

Artilo traversa la pièce sans se presser, entrouvrit la porte de communication, glissa la tête par l'entrebâillement et recula. Le battant pivota, poussé avec une telle brutalité qu'il faillit être arraché de ses gonds, et Woudiver, l'œil flamboyant, la bouche cachée sous la lèvre supérieure surgit, toute bedaine dehors. Son regard vitreux de dieu courroucé balaya la pièce, finit par se poser sur Reith et il ne fut plus qu'un nœud de méchanceté. Sa voix résonna comme un bourdon :

— Te voilà de retour, Adam Reith. Où sont mes sequins ?

— Il ne s'agit pas de tes sequins, répliqua le Terrien. Où est l'Homme-Dirdir ?

Woudiver rentra la tête dans ses épaules et, l'espace d'un instant, le Terrien crut qu'il allait frapper. Et s'il frappait, Reith savait qu'il perdrait son empire sur lui-même – pour le meilleur ou pour le pire !

— Aurais-tu l'intention de chicaner ? gronda le poussah. Réfléchis bien ! Donne-moi mon dû et déguerpis !

— Tu auras ton argent dès que j'aurai vu Ankhe at afram Anacho.

— Tu veux voir ce blasphémateur, cet apostat ? rugit Woudiver. Eh bien, tu n'as qu'à te rendre à la Boîte de Verre. Tu le verras clairement.

— Il est dans la Boîte de Verre ?

— Où pourrait-il être, sinon là ?

— Tu en es sûr ?

Woudiver s'adossa au mur.

— Pourquoi ces questions ?

— Parce qu'Anacho est mon ami. Tu l'as vendu aux Dirdir. Maintenant, il faut que tu me répondes.

Woudiver parut se gonfler, mais Reith reprit d'une voix lasse :

— Assez de théâtre et de cris ! Tu l'as livré aux Dirdir. À présent, tu vas le sauver.

— C'est impossible, répondit Woudiver. Même si je le voulais, je ne pourrais rien faire. Il est dans la Boîte de Verre, tu entends ?

— Comment peux-tu en avoir la certitude ?

— Où l'auraient-ils donc expédié ? Il a été arrêté en raison de ses anciens crimes. Les Dirdir resteront dans l'ignorance de tes plans, si c'est cela qui te tracasse. (Un ricanement d'ogre retroussa ses lèvres.) Sauf, évidemment, s'il révèle tes secrets.

— En ce cas, tu aurais probablement des ennuis, toi aussi.

Woudiver ne fit pas de commentaires et Reith poursuivit sans hausser le ton :

— Avec de l'argent, est-il possible de le faire évader ?

— Non, psalmodia Woudiver. Il est dans la Boîte de Verre.

— Que tu dis ! Comment puis-je en avoir l'assurance ?

— Je te l'ai déjà expliqué : vas-y voir !

— Tout le monde peut y aller en spectateur ?

— Parfaitement. La Boîte n'a pas de secrets.

— Comment faire ?

— Tu traverses Heï, tu entres dans la Boîte et tu montes jusqu'aux galeries qui dominent l'arène.

— Peut-on lancer de là-haut une corde ou une échelle ?

— Bien sûr... à condition d'être prêt à mourir. Celui qui s'y risquerait serait aussitôt jeté dans l'arène. Si tu songes à quelque chose de ce genre, j'irai moi-même voir ça.

— Admettons que je te propose un million de sequins. Pourrais-tu organiser l'évasion d'Anacho ?

Woudiver projeta en avant sa tête massive.

— Un million de sequins ? Et il y a trois mois que tu pleures misère ? Tu m'as berné !

— Pourrais-tu organiser son évasion moyennant un million de sequins ?

Un petit bout de langue rose pointa entre les lèvres de Woudiver.

— Non, je crains que... un million de sequins... je crains que ce ne soit pas possible. Il n'y a rien à faire. Rien ! Comme ça, tu as gagné un million de sequins ?

— Non, répondit Reith. Je voulais seulement savoir s'il était possible de le faire évader.

— Eh bien, ce n'est pas possible, laissa tomber le colosse avec humeur. Où est mon argent ?

— Tu l'auras quand le moment sera venu. Tu as trahi mon ami : tu peux patienter.

De nouveau, Woudiver parut prêt à user de son bras comme d'un fléau mais il se contint.

— Tu emploies les mots dans un sens inexact. Je n'ai « trahi » personne : j'ai démasqué un criminel afin qu'il subisse le sort qu'il mérite. Je ne dois de loyalisme ni à toi ni aux tiens. Tu n'as pas été loyal envers moi et tu aurais encore fait pire si l'occasion t'en avait été donnée. Rappelle-toi, Adam Reith, que l'amitié ne doit pas être à sens unique : n'espère pas recevoir ce que tu te refuses à offrir. Si mes attributs te semblent détestables, sache bien que j'en ai autant à ton service. Lequel

de nous deux a raison ? Indiscutablement moi, eu égard aux critères qui sont ceux des lieux et de l'époque où nous vivons. C'est toi l'indésirable et tes protestations sont aussi grotesques qu'irréalistes. Tu me reproches ma cupidité exagérée : as-tu oublié, Adam Reith, que tu as jeté ton dévolu sur moi pour que j'accomplisse des actes illégaux moyennant rétribution ? C'était cela que tu espérais ; ma sécurité, mon avenir, tu n'en as cure. Tu es venu ici afin de m'exploiter, de m'inciter à me lancer dans des entreprises dangereuses en échange de sommes dérisoires. Ne te plains donc pas si ma conduite semble n'être que le reflet fidèle de ta propre attitude.

Reith, incapable de trouver quelque chose à répondre, tourna les talons et sortit.

Dans l'entrepôt, le travail se poursuivait à son rythme coutumier. C'était un asile de normalité après les Carabas et cet extravagant colloque avec Woudiver.

— Qu'a-t-il dit ? s'enquit Traz qui attendait le Terrien sur le seuil.

— Qu'Anacho est un criminel et que je suis venu le trouver dans l'intention de l'exploiter. Qu'opposer à de tels arguments ?

Les lèvres de Traz se retroussèrent.

— Et Anacho ?

— Il est dans la Boîte de Verre. D'après Woudiver, il est facile d'y entrer mais impossible d'en sortir. (Reith, qui arpentait le hangar de long en large, s'immobilisa devant la porte béante, les yeux fixés sur la haute masse grise qui se dressait de l'autre côté du détroit.) Demande à Deine Zarre de venir un instant.

Le vieil homme ne tarda pas à rejoindre Reith, qui se tourna vers lui :

— As-tu déjà visité la Boîte de Verre ?

— Il y a bien longtemps.

— Woudiver prétend que l'on pourrait lancer une corde du haut des galeries.

— Oui, si l'on fait bon marché de l'existence.

— Il me faut un explosif à fort pouvoir brisant – disons de quoi détruire dix fois cet entrepôt. Où puis-je m'en procurer rapidement ?

Deïne Zarre réfléchit un moment, puis il secoua la tête avec décision.

— Attends-moi ici.

Une heure plus tard, il revint avec deux récipients de terre.

— Voici du battarache et des détonateurs. C'est de la marchandise de contrebande : je te prie de ne jamais dire à personne comment tu es entré en sa possession.

— La question ne se posera jamais. Du moins, je l'espère.

Reith et Traz, chacun enveloppé dans une cape grise, franchirent la chaussée qui reliait l'île au continent et ils entrèrent dans la cité des Dirdir, Heï, par une large et élégante avenue dont le revêtement blanc crissait sous le pied. De part et d'autre se dressaient des tours fuselées, pourpres ou écarlates ; celles de métal gris ou argenté étaient concentrées plus au nord, derrière la Boîte de Verre. Cette artère conduisait à proximité d'un pylône écarlate de trente mètres de haut s'élevant au milieu d'une esplanade sablée où étaient disposés une dizaine d'objets de pierre polie. Des œuvres d'art ? Des fétiches ? Des trophées ? Aucun moyen de le deviner. Trois Dirdir étaient debout sur un socle circulaire de marbre blanc en face du pylône, et ce fut la première fois que Reith vit une Dirdir femelle. Elle était plus petite et paraissait moins élastique, moins souple que le mâle. La tête s'évasait davantage vers le haut et la région correspondant au menton était effilée. Son teint, un peu plus foncé, était d'un gris blafard ombré d'une imperceptible touche de mauve. Le couple contemplait un jeune mâle qui avait la moitié de la taille de l'adulte. De temps en temps, les aigrettes phosphorescentes des trois Dirdir frémissaient et se tendaient vers tel ou tel bloc de roche polie, activité que Reith ne cherchait même pas à comprendre. Il observait le trio avec un dégoût mêlé d'une pointe d'admiration qu'il n'éprouvait qu'à son corps défendant et il ne pouvait s'empêcher de songer aux « mystères ».

Anacho lui avait expliqué quelque temps auparavant les mœurs sexuelles des Dirdir :

— Les faits se ramènent essentiellement à ceci : il y a douze variétés d'organes sexuels mâles et quatorze d'organes sexuels féminins. Seules un certain nombre de conjonctions sont possibles. Par exemple, le mâle de type un est compatible avec

les femelles de type cinq et neuf à l'exclusion de toute autre. La femelle de type cinq s'associe uniquement avec le mâle de type un, mais celle de type neuf possède un organe moins étroitement spécialisé et est compatible avec les mâles de type un, onze et douze. Le système est d'une complexité fantastique. Chaque variété mâle et femelle possède un nom spécifique et des attributs théoriques qui ne sont que très rarement réalisés – pour autant que le type auquel appartient l'individu demeure secret. Tels sont les « mystères » des Dirdir. Si le type d'un individu est révélé, l'intéressé est censé se conformer aux attributs théoriques de ce type, quels que soient ses penchants personnels. Il est peu fréquent qu'il s'y résolve et cela le place dans une situation constamment embarrassante. Comme tu peux l'imaginer, une procédure aussi compliquée requiert énormément d'attention et une grosse dépense d'énergie. C'est peut-être aussi parce que cet état de choses a pour effet de dissocier les Dirdir, de les obséder et de les obliger à dissimuler, qu'ils ne sont pas parvenus à envahir les autres mondes de l'espace.

— Stupéfiant ! avait murmuré Reith. Mais si les types sexuels sont secrets et généralement incompatibles entre eux, comment les Dirdir s'y prennent-ils pour s'accoupler et se reproduire ?

— Il existe plusieurs procédés : le mariage d'essai, les « assemblées des ténèbres », comme on les appelle, et les préavis anonymes. On tourne la difficulté. (Anacho avait ménagé une pause avant de poursuivre délicatement :) Il est à peine besoin de préciser que les Hommes-Dirdir et les Femmes-Dirdir de basse caste, n'ayant ni « noble divinité » ni « secrets », sont considérés comme des créatures déficientes et quelque peu grossières.

— Hum... Pourquoi cette précision : « Hommes-Dirdir de basse caste ? » Qu'en est-il des Immaculés ?

Anacho avait toussoté.

— Les Immaculés pallient à cet opprobre en recourant à des interventions chirurgicales subtiles. Ils ont le droit de se modifier afin de se conformer à une variété sexuelle qu'ils choisissent entre huit. Ils ont ainsi accès aux « secrets » et sont admis à porter le Bleu et Rose.

— Et pour s'accoupler ?

— C'est plus difficile. En fait, la méthode est une ingénieuse contrepartie de celle des Dirdir. Chaque variété peut se conjuguer avec tout au plus deux variétés du sexe opposé.

Il avait été impossible à Reith de réprimer plus longtemps son hilarité et Anacho l'avait regardé d'un air à la fois hargneux et lugubre.

— Et toi ? avait alors demandé le Terrien. Jusqu'où as-tu été ?

— Pas assez loin. Pour un certain nombre de raisons, je portais le Bleu et Rose sans pouvoir exciper du « secret » exigé. J'ai été déclaré hors la loi et atavique. Telle était ma situation lorsque nous nous sommes rencontrés.

— Voilà un crime bien singulier, avait conclu Reith.

Et maintenant Anacho détaillait pour sauver sa peau à travers un décor reproduisant le paysage de la planète Sibol...

L'artère menant à la Boîte de Verre s'élargit encore, comme si l'on avait voulu qu'elle fût à l'échelle de l'immense construction. Tous ceux qui en foulaient le blanc revêtement râpeux – Dirdir, Hommes-Dirdir, travailleurs vêtus de gris – avaient quelque chose d'artificiel, d'irréel comme les personnages que l'on place dans une perspective classique pour les exercices d'architecture. Ils avançaient sans regarder ni à droite ni à gauche et sans plus prêter attention à Reith et à Traz que si tous deux avaient été invisibles.

De toutes parts se hérissaient les tours écarlates et pourpres ; devant, écrasant les autres bâtiments de toute sa masse, se dressait la Boîte de Verre, et Reith commençait d'éprouver une espèce d'étouffement intellectuel. Il y avait antinomie entre les fruits de la technologie dirdir et la psyché humaine. Pour s'accommoder d'un semblable environnement, l'homme était finalement contraint de renier son héritage et d'accepter la conception dirdir de l'univers. Autrement dit, devenir un Homme-Dirdir.

Ils arrivèrent à la hauteur de deux personnages comme eux empaquetés dans une cape grise à capuchon.

— Nous aimerions vous demander un renseignement, les interpella Reith. Nous voulons visiter la Boîte de Verre mais nous ignorons la marche à suivre.

Les deux hommes toisèrent le Terrien d'un air indécis. C'étaient le père et le fils : ils étaient chétifs l'un et l'autre, avaient une tête ronde, une petite bedaine, des membres grêles.

— Il n'y a qu'à suivre les rampes grises, nasilla le plus âgé. C'est tout.

— Vous vous rendez également à la Boîte de Verre ?

— Oui. Il y a une chasse hors série à midi... un Homme-Dirdir qui est un grand scélérat... et peut-être y aura-t-il un dépeçage.

— Nous ne le savions pas. Qui est cet Homme-Dirdir ?

Ses interlocuteurs dévisagèrent Reith avec méfiance – une méfiance sans doute fille d'une irrésolution congénitale.

— Un renégat et un blasphémateur. Nous sommes balayeurs à l'usine n°4 et ce sont les Hommes-Dirdir eux-mêmes qui nous ont informés.

— Vous allez souvent à la Boîte de Verre ?

— Assez souvent, répondit le père avec concision.

Son fils se montra plus disert :

— Les Hommes-Dirdir l'autorisent et c'est gratuit.

— Viens ! Il faut nous dépêcher, dit le vieux.

Reith reprit :

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons vous accompagner pour profiter de votre expérience.

Le père acquiesça sans beaucoup d'enthousiasme.

— Nous ne voulons pas arriver en retard.

Et, enfonçant la tête dans leurs épaules, ce qui était l'attitude caractéristique des ouvriers de Sivishe, les deux indigènes se remirent en marche. Reith et Traz, imitant leur allure pesante, leur emboîtèrent le pas.

Les parois de verre les surplombaient, semblables à des falaises vitrifiées où filtrait ici et là un reflet rougeâtre. Des rampes et des escalators, dont la couleur – pourpre, écarlate, mauve, blanc ou gris – correspondait à un code, permettaient d'accéder à des niveaux différents. Les rampes grises conduisaient à la galerie la plus basse – elle n'était qu'à une

trentaine de mètres du sol. Ce fut celles-là que Traz et Reith empruntèrent, mêlés à une foule d'hommes, de femmes et d'enfants. Ils s'engouffrèrent dans un tunnel nauséabond et, après avoir fait de nombreux détours, émergèrent soudain à la lumière. Ils dominaient une étendue de terrain d'aspect peu engageant qu'éclairaient *a giorno* dix soleils miniatures. Il y avait de petites éminences escarpées, des vallonnements, des fourrés épineux ocre, roux, jaunes, marron pâle ou d'un blanc crayeux. Derrière une mare saumâtre, un bouquet de plantes coriaces et blêmes ressemblant à des cactus. Un peu plus loin, une forêt d'aiguilles dont la blancheur était celle des ossements, de la même forme et de la même taille que les tours résidentielles des Dirdir. Cette analogie, songea Reith, n'était certainement pas une coïncidence : de toute évidence, sur Sibol les Dirdir habitaient des arbres creux.

Anacho errait quelque part au milieu de ces promontoires et de ces taillis, craignant pour sa vie et regrettant amèrement le coup de tête qui l'avait conduit à entreprendre le voyage de Sivishe. Mais il était invisible. En fait, il n'y avait nulle trace ni d'hommes ni de Dirdir et le Terrien fit part de son étonnement à ses deux guides.

— Pour le moment, c'est un temps mort, lui expliqua le père. Tu vois cette colline, là-bas ? Et celle qui se trouve plus au nord ? Ce sont les camps de base. Pendant la période calme, les proies se réfugient dans l'un ou l'autre de ces camps. Voyons... où est mon programme ?

— C'est moi qui l'ai, dit le fils. Le temps mort va encore durer une heure. Le gibier est sur la colline la plus proche.

— Nous sommes bien arrivés. En vertu des règles de ce cycle particulier, il va y avoir dans une heure une période d'obscurité de quatorze minutes. À ce moment, la colline sud deviendra territoire de traque et les proies devront rejoindre la colline nord, qui sera alors déclarée terrain d'asile. Je m'étonne que, avec un criminel aussi notoire, il n'y ait pas Compétition.

— Le programme a été établi la semaine dernière et la capture de l'Homme-Dirdir ne date que d'hier, répliqua le fils.

— Nous aurons quand même sans doute le privilège d'assister à une démonstration de bonne tenue technique et il y aura peut-être du dépeçage.

— Ainsi, l'arène sera obscurcie dans une heure ?

— Pour une durée de quatorze minutes. La chasse commencera alors.

Reith et Traz se tournèrent vers la galerie extérieure, vers le paysage de Tschai qui leur paraissait maintenant assombri. Leur capuchon tiré sur la figure, les épaules voûtées, ils redescendirent la rampe. Une fois en bas, le Terrien regarda dans toutes les directions. Des travailleurs engoncés dans leurs huppelandes gravissaient pesamment la rampe grise. Les Hommes-Dirdir utilisaient les blanches et les Dirdir les escalators mauves, écarlates et pourpres conduisant aux galeries supérieures.

Reith se dirigea vers le mur de verre gris et, s'accroupissant, feignit de remettre sa botte tandis que Traz, debout devant lui, faisait écran. Il sortit de sa sacoche un pot de battarache auquel était fixé un système d'horlogerie, régla soigneusement un cadran, poussa un levier et déposa la bombe derrière un arbuste, contre le mur de verre.

Personne ne lui prêtait attention. Il arma de la même façon la seconde bombe à retardement, la remit dans la sacoche et confia celle-ci à Traz.

— Tu sais ce que tu dois faire.

Le jeune nomade prit la sacoche à contrecœur.

— Ton plan peut réussir mais vous n'en sortirez certainement pas vivants, Anacho et toi.

Reith affecta de penser que, pour une fois, Traz se trompait. Pour lui donner courage – et s'encourager lui aussi.

— Quand tu auras lancé la bombe, il faudra faire vite. Juste en face, n'oublie pas. Il n'y aura pas beaucoup de temps. Rendez-vous à l'entrepôt de l'astronef.

Traz se détourna, dissimulant sa figure dans les plis de son capuchon.

— Entendu, Adam Reith.

— Toutefois, au cas où quelque chose irait de travers, prends l'argent et disparaïs aussi vite que tu le pourras.

— Au revoir.

— Maintenant, hâte-toi.

Reith suivit des yeux la silhouette grise qui s'éloignait, longeant la Boîte de Verre. Il poussa un profond soupir. Il n'avait guère de temps et il fallait qu'il passe à l'action sur-le-champ : si l'obscurcissement intervenait avant qu'il n'ait localisé Anacho, tous ces efforts, tous ces risques auraient été vains.

Il escalada de nouveau la rampe grise, franchit le passage et émergea dans la clarté éblouissante de Sibol. Après avoir scruté le décor et minutieusement enregistré les points de repère, il avança en direction de la colline sud. Par là, il y avait moins de monde, les spectateurs tendant à s'agglutiner soit au milieu du cirque, soit au nord. Il alla se poster à côté d'un pilier de soutènement et regarda tout autour de lui. Personne dans un rayon de soixante mètres. Au-dessus, les promenoirs étaient vides. Il sortit de sous sa cape un rouleau de corde fine, passa celle-ci autour du pilier et lança les deux bouts dans le vide. Après un dernier regard à la ronde, il enjamba la balustrade et descendit en rappel.

Cela ne passa pas inaperçu. Des visages blafards se penchaient, stupéfaits, mais Reith ne s'en souciait pas. Il avait cessé d'appartenir au même univers que tous ces gens : il était une proie. Il récupéra sa corde et, tout en la réenroulant, il s'élança au pas de course en direction de la colline sud à travers les hérissements des taillis, bondissant par-dessus des saillants de grès et des silex couleur de café.

Il atteignit le pied de la colline sans avoir aperçu ni chasseurs ni gibier. Les premiers devaient à présent se mettre en position selon les impératifs tactiques et les proies se cachaient à la base de l'éminence en se demandant comment rallier le sanctuaire de la colline nord dans les meilleures conditions possibles. Soudain, Reith se trouva face à face avec un jeune Gris tapi dans l'ombre d'un bouquet d'espèces de bambous blancs. Chaussé de sandales, un pagne ceint autour de la taille, il était armé d'un gourdin et d'une épine de cactus en guise de poignard.

— Où est l'Homme-Dirdir que l'on vient de jeter dans l'arène ? lui demanda le Terrien.

Le Gris secoua la tête d'un air indifférent.

— Il y en a peut-être un de l'autre côté de la colline. Ne reste pas là. Tu crées des remous de noirceur avec ta cape. Ote-la. La peau est le meilleur camouflage. Ne sais-tu pas que les Dirdir observent tous tes mouvements ?

Reith reprit sa course. Il avisa deux vieillards entièrement nus, aux muscles bosselés et aux cheveux blancs, figés comme des fantômes. Il leur cria :

— Avez-vous remarqué un Homme-Dirdir dans les parages ?

— Peut-être qu'il est plus loin. Va-t'en avec ta cape sombre !

Le Terrien escalada une saillie de grès et appela :

— Anacho !

Mais il n'y eut pas de réponse. Il consulta sa montre. Dans dix minutes, l'obscurité tomberait sur l'arène. Il fouilla du regard le flanc de la colline sud et distingua quelque chose qui bougeait : c'étaient des hommes qui sortaient en courant d'un taillis. Apparemment, sa cape indisposait les gens. Il s'en défit et la mit sous son bras.

Un peu plus loin, il tomba sur quatre hommes et une femme recroquevillés au fond d'un creux. On aurait dit des bêtes traquées et ils ne répondirent pas à ses questions. Alors, il grimpa vers le sommet pour avoir une meilleure vue d'ensemble et appela de nouveau :

— Anacho !

Une silhouette enveloppée dans une tunique blanche se retourna et Reith en vacilla de soulagement. Ses genoux devinrent soudain mous et les larmes lui montèrent aux yeux.

— Anacho !

— Que fais-tu ici ?

— Vite ! Par là... Nous allons nous évader.

Anacho le dévisagea avec ahurissement.

— Personne ne s'évade de la Boîte de Verre.

— Viens ! Tu verras...

— Pas par là ! s'exclama l'Homme-Dirdir d'une voix rauque. C'est la colline nord qui est la sécurité ! La chasse s'ouvrira quand viendront les ténèbres !

— Je sais, je sais ! Nous n'avons guère de temps. Viens ! Il faut trouver un endroit où se mettre à l'abri de l'autre côté. Et être prêt !

Anacho leva les bras au ciel.

— Tu dois être au courant de quelque chose que j'ignore.

Et tous deux s'élancèrent dans la direction par où Reith était venu. Tout en se hâtant vers le versant ouest de la colline sud, le Terrien exposa son plan à son compagnon d'une voix haletante.

— Tu as fait tout cela... pour moi ? s'enquit l'Homme-Dirdir quand il se fut tu. Et tu es descendu dans l'arène ?

Sa voix était blanche.

— La question n'est pas là. Il est capital que nous soyons à proximité de ce bouquet de hautes hampes blanches. Où pourrons-nous nous cacher ?

— À l'intérieur du fourré. C'est une cachette qui en vaut une autre. Regarde les chasseurs ! Ils prennent position. Il leur est interdit de s'approcher à moins de huit cents mètres tant qu'il fait clair. Nous sommes presque à la limite du sanctuaire. Ces quatre-là nous guettent !

— L'obscurité va tomber dans quelques secondes. Nous allons procéder de la façon suivante : d'abord, foncer en direction de l'ouest – destination : ce tertre. Lorsque nous y serons, nous rejoindrons ce groupe de cactus bruns et contournerons l'arête sud. Recommandation importante : il ne faut pas nous séparer !

Anacho eut un geste de découragement :

— Comment l'éviter ? Nous ne pourrions pas crier : les chasseurs nous entendraient.

Reith lui mit l'extrémité de sa corde dans la main.

— Ne la lâche pas. Et si, par hasard, nous étions quand même séparés, rendez-vous à l'ouest de ce taillis de plantes jaunes.

Ils attendirent les ténèbres. Les jeunes Dirdir, entre lesquels s'interposaient par endroits des chasseurs plus expérimentés, prenaient place à la périphérie du territoire de traque. Reith se tourna vers l'est. Par une illusion d'optique due à la qualité de la lumière et à la composition de l'atmosphère, l'espace semblait s'étendre à l'infini et il fallait que le Terrien fît un effort d'attention pour distinguer le mur.

L'obscurité tomba. Les lumières pâlirent, rougeoyèrent, vacillèrent et moururent. Au nord brillait une unique lueur pourpre qui servait de point de repère mais ne dégageait pas de

rayonnement. Les ténèbres étaient totales. La chasse avait commencé. Au nord s'élevèrent les cris de guerre des Dirdir – hululements et sifflements qui vous glaçaient le sang dans les veines.

Reith et Anacho se mirent en marche en direction de l'ouest. De temps en temps, ils faisaient halte pour écouter dans les ténèbres. Soudain, un sinistre cliquetis métallique retentit à leur droite. Ils se figèrent sur place. Le cliquetis s'éloigna, accompagné d'un sourd martèlement. Ils atteignirent le mamelon qu'ils avaient repéré et continuèrent d'avancer vers le bouquet de cactus. Il y avait quelque chose tout près et ils s'arrêtèrent, les sens aux aguets. Le quelque chose leur parut en faire autant – ce fut en tout cas l'impression que leur transmettaient leurs oreilles ou leurs nerfs tendus qui sondaient la nuit.

Un cri repris en chœur éclata, qui allait du grave à l'aigu. Un second lui succéda. Puis un troisième.

— L'appel de chasse des clans, expliqua Anacho dans un souffle. C'est un rite traditionnel. Tous les membres des tribus présentes vont maintenant donner de la voix.

Le hurlement, qui tombait de la voûte, se tut et, d'un bout à l'autre de l'arène, s'élevèrent les réponses. Elles étaient fantomatiques dans le noir. Anacho donna un coup de coude à Reith.

— Nous pouvons nous déplacer pendant qu'ils répondent. Viens !

Ils se ruèrent en avant à longues foulées ; leurs pieds étaient aussi sensibles que des yeux. Les clameurs des chasseurs s'estompèrent au loin et le silence s'appesantit de nouveau sur la réserve. À un moment donné, le pied de Reith heurta un fragment de rocher qui roula à grand bruit. Le Terrien et son compagnon se pétrifièrent, l'angoisse au cœur, grinçant des dents, mais il n'y eut pas de réaction et ils se remirent en marche. Ils lançaient leurs jambes en avant en tâtonnant dans l'espoir de sentir les cactus, mais il n'y avait rien que le sol rugueux et le vide. Reith commençait à craindre qu'ils aient raté le refuge. Quand la lumière reviendrait, ils seraient alors exposés aux regards de tous les chasseurs, de tout le public... Il y

avait sept minutes que les ténèbres régnaient, selon ses calculs. Il fallait qu'ils atteignent la lisière du fourré de cactus dans une minute tout au plus.

Un bruit de course... Quelqu'un – sans doute un homme – détala à moins de dix mètres d'eux. Quelques instants plus tard, d'autres sons parvinrent à leurs oreilles : un piétinement sourd, des sifflements stridents, un cliquetis d'armes. Peu à peu, le silence retomba.

Et ce furent les cactus, enfin.

— Par le sud, murmura Reith. On se met à quatre pattes et on s'enfonce à l'intérieur du bouquet.

Ils plongèrent au milieu des plantes coriaces dont les piquants acérés les égratignaient.

— Ils rallument !

L'obscurité se dissipait lentement, simulant le lever du soleil sur Sibol : d'abord une lueur grise et blafarde, puis l'éclat éblouissant du jour.

Ils regardèrent tout autour d'eux. Les cactus constituaient une bonne cachette et il ne semblait pas y avoir de danger immédiat bien que, à moins de cent mètres, trois jeunes Dirdir, la tête dressée, fouillassent le terrain du regard, guettant la fuite du gibier. Reith jeta un coup d'œil à sa montre. Plus que quinze minutes – si Traz n'avait pas eu de contretemps, s'il avait réussi à atteindre le mur opposé de la Boîte de Verre.

La forêt de hampes blanches était à quelque quatre cents mètres des fugitifs. Quatre cents mètres de terrain peu accidenté. Le Terrien songea que ces mètres-là étaient les plus longs qu'il aurait jamais parcourus de toute son existence.

Anacho et lui se faufilaient en rampant à travers les cactus en direction de la face nord du fourré.

— Les chasseurs restent à peu près une heure au centre du terrain, fit l'Homme-Dirdir, pour retarder la progression de leurs proies vers le nord. Ensuite, ils avancent vers le sud.

Reith lui passa un pistolet à énergie, glissa le sien dans sa ceinture et se mit à genoux. Il décela un mouvement à deux cents mètres mais il était impossible de savoir s'il s'agissait d'un Dirdir ou d'une proie. Soudain, Anacho le força à se plaquer au sol. Derrière le taillis surgit un groupe d'Immaculés. Ils

avançaient au petit trot. Leurs mains étaient munies de griffes artificielles et les aigrettes de leurs faux nimbes ondulaient au-dessus de leurs crânes blancs et miroitants. Reith sentit son ventre se nouer et il dut prendre sur lui pour ne pas céder à son envie de les attaquer, de les abattre.

Les Hommes-Dirdir s'éloignèrent de leur démarche bondissante et ce fut un miracle si les deux fugitifs échappèrent à leur attention. Ils obliquèrent subitement vers l'est en accélérant l'allure : ils avaient repéré un gibier.

Reith consulta de nouveau sa montre. Il ne restait plus guère de temps. Il se redressa et inspecta le paysage sous tous les angles.

— Allons-y !

Tous deux sautèrent sur leurs pieds et s'élancèrent vers la forêt blanchâtre.

À mi-chemin, ils se tapirent à l'abri d'un petit fourré. Une fébrile activité régnait aux abords de la colline sud : une proie s'y était réfugiée et deux groupes de chasseurs convergeaient sur elle. Reith regarda encore l'heure. Neuf minutes... La forêt n'était qu'à une ou deux minutes, à présent. La hampe isolée qu'il avait choisie comme repère se dressait à quelques centaines de mètres à l'ouest du couvert. Ils repartirent.

Quatre chasseurs émergèrent de la forêt où ils avaient pris position pour observer les mouvements du gibier. Un étai se referma sur le cœur de Reith.

— Continuons, dit-il à Anacho. On passera de force.

L'Homme-Dirdir considéra son pistolet d'un air dubitatif.

— S'ils nous prennent les armes à la main, ils nous tortureront pendant des jours entiers. Mais comme, n'importe comment, je devais être supplicié...

Les Dirdir regardaient avec fascination Reith et Anacho qui avançaient sur eux.

— Il faut les entraîner dans la forêt, fit ce dernier à mi-voix. Les juges interviendront s'ils voient nos pistolets.

— Alors, à gauche ! Derrière ces herbes jaunes !

Au lieu d'aller à leur rencontre, les Dirdir amorcèrent un mouvement tournant et les fugitifs, dans un dernier effort, parvinrent à l'orée de la forêt. Leurs adversaires hurlèrent leur

cri de bataille et se ruèrent en avant. Reith et Anacho battirent en retraite.

— C'est le moment ! s'écria le Terrien.

Tous deux empoignèrent leurs armes. Les Dirdir exhalèrent un croassement atterré. Quatre détonations claquèrent en succession rapide et les quatre chasseurs tombèrent raide morts. Aussitôt, un assourdissant et discordant hululement retentit et Anacho s'exclama avec un amer dépit :

— Les juges ont vu. Maintenant, ils vont nous tenir en observation et diriger la chasse. Nous sommes perdus !

— Il nous reste une chance, répliqua Reith avec entêtement. (Il essuya son visage ruisselant de sueur et cligna des yeux, aveuglé par la clarté éblouissante.) Dans trois minutes, si tout va bien, ce sera l'explosion. Il faut atteindre la grande hampe.

Ils traversèrent la forêt en courant. Quand ils en sortirent, ils virent des groupes de chasseurs qui approchaient à grands bonds. La clameur tombant de la voûte reprit, s'apaisa et se tut.

Et ils atteignirent leur objectif. La paroi de verre n'était qu'à une centaine de mètres. Au-dessus s'étiraient les galeries que brouillaient la lumière et les reflets ; c'était à peine si Reith était capable de distinguer les spectateurs bouche bée. Il regarda l'heure.

C'était l'instant.

Il fallait s'attendre à un certain décalage dans le temps car la Boîte avait cinq kilomètres de large. Au bout de quelques secondes, il y eut une énorme déflagration dont les échos assourdissants se répercutèrent longuement. Les lumières vacillèrent. Au loin, à l'est, elles s'éteignirent complètement. Malgré ses efforts, Reith ne pouvait se rendre compte des effets de l'explosion. Une clameur frénétique s'éleva, tombant de la voûte, venant de partout, chargée d'une fureur si sauvage que le Terrien en flageola sur ses jambes.

Anacho était moins impressionné.

— Tous les chasseurs vont faire mouvement en direction du point de rupture pour empêcher le gibier de s'enfuir, dit-il.

De fait, les Dirdir qui chargeaient firent demi-tour et s'éloignèrent à toute vitesse vers l'est.

— Attention ! fit Reith. (Il regarda sa montre.) À plat ventre !

Et ce fut la seconde explosion : un tumulte infernal qui fit chaud au cœur du Terrien, le précipita dans un état d'exaltation quasi religieuse. Des éclats de verre gris sifflaient dans l'air. Les lumières pâlirent et s'éteignirent. Devant eux se forma une échancrure semblable à une porte s'ouvrant sur une autre dimension. Une brèche large de trente mètres qui arrivait presque à la hauteur des premières galeries.

Ils se relevèrent d'un bond, parvinrent sans difficultés au mur et, laissant derrière eux l'aride Sibol, plongèrent dans la pénombre de Tschai.

Ils détalèrent dans la vaste avenue puis, sous la direction d'Anacho, s'élancèrent en direction du nord, des usines et des tours des Hommes-Dirdir. Ils parvinrent aux quais et s'engagèrent sur la chaussée pour rallier Sivishe.

Ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle.

— Le mieux est que tu ailles directement au glisseur, dit Reith à son compagnon. Tu sautes dedans et tu décolles. Tu ne seras plus en sécurité à Sivishe.

— Woudiver m'a dénoncé, rétorqua Anacho. Il agira de même pour toi.

— Pas question que je quitte Sivishe alors que l'astronef est presque terminé ! Nous trouverons un terrain d'entente, Woudiver et moi.

— Jamais ! s'exclama Anacho d'une voix lugubre. C'est la malfaisance personnifiée.

— Il ne peut parler de l'astronef sans se compromettre lui-même. Il est notre complice. C'est dans un local qui lui appartient que se fait le travail.

— Il trouvera un moyen de tout expliquer.

— Possible. Mais ce n'est pas sûr. N'importe comment tu ne peux pas rester à Sivishe. Nous nous partagerons les fonds et, après, il faut que tu disparaisses. Je n'aurai plus besoin du glisseur.

Mais Anacho s'entêtait.

— Pas si vite ! N'oublie pas que je ne fais pas l'objet d'un *tsau'gsh*. Qui prendra l'initiative de me débusquer ?

Reith tourna la tête vers la Boîte de Verre.

— Tu ne crois pas qu'ils fouilleront la ville pour te retrouver ?

— Les réactions des Dirdir sont imprévisibles mais je suis aussi en sécurité à Sivishe qu'en n'importe quel autre lieu. Je ne peux pas retourner à l'hôtellerie mais ils n'iront pas me chercher à l'entrepôt, à moins que Woudiver ne me dénonce de nouveau.

— Il va falloir le mater.

Anacho se contenta d'un grognement en guise de réponse et tous deux s'enfoncèrent une fois de plus dans les sordides venelles de Sivishe.

Le soleil bascula derrière les tours de Heï et l'obscurité commença d'envahir les rues déjà sombres. Reith et Anacho prirent un véhicule de transport public pour regagner le hangar. Le bureau de Woudiver était éteint. Une lumière vacillante brillait dans l'entrepôt. Les techniciens étaient rentrés chez eux. Il semblait qu'il n'y eût plus personne sur les lieux. Mais une silhouette bougea dans l'ombre.

— Traz ! s'écria Reith.

Le jeune nomade vint à sa rencontre.

— Je savais que tu reviendrais ici si tu réussissais à t'échapper !

Le nomade et l'Homme-Dirdir s'abstinrent de toute démonstration : ils se bornèrent à échanger un regard.

— Nous avons intérêt à déguerpir... et en vitesse ! reprit Traz.

— Je vais te dire ce que j'ai déjà dit à Anacho : prenez le glisseur et fuyez. Il n'y a aucune raison pour que vous restiez un jour de plus à Sivishe. C'est trop dangereux.

— Et toi ?

— Je dois tenter ma chance.

— Une faible chance compte tenu de Woudiver et de sa scélératesse.

— Je le dompterai.

— Allons donc ! s'écria Anacho. C'est impossible ! Comment contrôler une telle perversité, une haine aussi monstrueuse ? Il dépasse la raison.

Reith hocha la tête d'un air farouche.

— Il n'existe qu'un seul moyen sûr, et cela sera peut-être difficile.

— Et comment comptes-tu opérer ce miracle ? s'enquit l'Homme-Dirdir.

— Tout simplement en le forçant à venir ici, le pistolet dans les reins. S'il ne veut pas, je le tuerai. S'il vient, il sera mon prisonnier et j'exercerai sur lui une surveillance de tous les instants.

— Je serai d'accord pour être le garde du corps de ce poussah, grommela Anacho.

— Il faut agir tout de suite, dit Traz. Avant qu'il apprenne votre évasion.

— Vous n'êtes pas dans la course, vous deux. Si j'y laisse ma peau, ce sera un événement regrettable mais inévitable. Je dois courir ce risque. Mais vous, c'est autre chose. Prenez le glisseur et l'argent, et partez pendant que vous le pouvez encore !

— Je reste, dit Traz.

— Moi aussi, renchérit Anacho.

Reith eut un geste de résignation.

— Eh bien, allons chercher Woudiver.

Dans la cour obscure de la demeure de Woudiver, Reith, Anacho et Traz s'interrogeaient sur la meilleure façon d'ouvrir la porte de service.

— Il ne faut surtout pas essayer de forcer la serrure, murmura l'Homme-Dirdir. Il a sans aucun doute des systèmes d'alarme et des pièges mortels pour se protéger.

— Passons par le toit, suggéra le Terrien. L'atteindre ne devrait pas être d'une difficulté extrême. (Il examina la muraille, le revêtement fissuré, le vieux psilla noueux.) C'est un jeu d'enfant. (Il tendit le bras.) On grimpe par là... on oblique par ici... et puis on escalade de ce côté.

Anacho hocha la tête d'un air morne.

— Tant de candeur me surprend de ta part. Qu'est-ce qui te fait penser que c'est le chemin le plus simple ? Crois-tu que Woudiver est convaincu que personne n'est capable de faire l'ascension ? Allons donc ! Partout où ta main se poserait, elle rencontrerait des dards, des pièges et des boutons.

Reith se mordit les lèvres en signe de mortification.

— Alors, comment te proposes-tu de pénétrer dans la place ?

— En tout cas, pas comme ça. Nous devons l'emporter sur la ruse de Woudiver en nous montrant plus malins que lui.

Traz fit soudain un geste et poussa ses amis dans l'ombre d'un renfoncement. Des pas étouffés sonnaient sur le chemin. Une haute silhouette maigre dépassa le trio d'une allure claudicante et s'arrêta devant la porte.

— Deïne Zarre ! fit le jeune nomade dans un souffle. Il semble être de méchante humeur.

Deïne Zarre était immobile. Sortant un outil, il se mit à travailler la serrure. La porte béa et il entra. Il y avait dans sa démarche quelque chose d'inexorable. Comme le destin. Reith bondit pour empêcher le battant de se rabattre complètement. Le vieillard s'éloignait en clopinant sans rien voir. Traz et

Anacho franchirent le seuil à leur tour et Reith repoussa l'huis sans enclencher le pêne. Ils se trouvaient dans un préau dallé. Un passage chichement éclairé menait à la maison proprement dite.

— Pour l'instant, attendez ici tous les deux, ordonna Reith. Je veux affronter Woudiver seul à seul.

— Tu courras un sérieux danger, protesta Anacho. Il saute aux yeux que ce n'est pas avec de bonnes intentions que tu es venu !

— Pas forcément. Certes, il se méfiera mais il ignore que j'ai pris contact avec vous. S'il nous voit tous les trois, il sera aussitôt sur ses gardes. Seul, j'ai de meilleures chances de le circonvenir.

— Soit ! Nous t'attendrons quelque temps. Ensuite, nous viendrons te rejoindre.

— Accordez-moi quinze minutes.

Reith s'engagea dans le passage qui débouchait sur une cour intérieure. Deïne Zarre était en train de chatouiller la serrure d'une porte aux garnitures de cuivre. Un flot de lumière inonda brusquement la courette. Zarre avait selon toute apparence actionné un dispositif d'alerte. Et Artilo surgit.

— Zarre !

Le vieillard se retourna.

— Que fais-tu ici ? demanda l'homme de confiance de Woudiver d'une voix suave.

— Cela ne te concerne pas, répondit Deïne Zarre sans s'émouvoir. Laisse-moi en paix !

Artilo fit un large geste et un pistolet à énergie apparut dans son poing.

— J'ai des ordres. Prépare-toi à mourir.

Reith se rua en avant mais le mouvement des yeux de Deïne Zarre avertit l'autre, qui se retourna. En deux enjambées, le Terrien fut sur Artilo. Il lui porta un coup terrible à la base du crâne et le garde du corps s'écroula, mort. Zarre s'était déjà remis à la besogne comme s'il ne s'agissait que d'une péripétie sans le moindre intérêt.

— Attends ! lui lança Reith.

Le vieil homme fit volte-face. Ses yeux gris étaient d'une extraordinaire limpidité. Reith s'approcha de lui.

— Pourquoi es-tu venu ?

— Pour abattre Woudiver. Il s'en est pris à mes enfants. (Il s'exprimait avec calme sur un ton magistral.) Ils sont morts. Tous les deux. Ils ont quitté le triste monde de Tschai.

— Woudiver doit être détruit... mais pas avant que l'astronef soit terminé.

Reith avait l'impression que sa propre voix était assourdie et qu'elle venait de très loin.

— Il ne te laissera jamais l'achever.

— C'est précisément cette raison qui m'a mené ici.

— Que peux-tu donc faire ? fit dédaigneusement Deïne Zarre.

— Le capturer et le garder jusqu'à ce que le vaisseau soit prêt. Alors, tu pourras le tuer.

— Très bien. Pourquoi pas ? Je le ferai souffrir.

— À ta guise. Passe devant. Je serai sur tes talons. Quand nous l'aurons débusqué, fais un esclandre mais abstiens-toi de toute violence. Il ne faut pas le pousser à bout, de crainte qu'il ne prenne une initiative dictée par le désespoir.

Sans un mot, Zarre recommença à fracturer la serrure. La porte ne tarda pas à s'ouvrir, révélant une pièce décorée de jaune et d'écarlate. Le vieillard entra et, après avoir jeté un bref coup d'œil derrière son épaule, Reith le suivit. Un nabot coiffé d'un phénoménal turban blanc sursauta à leur entrée.

— Où est Aïla Woudiver ? s'enquit Deïne Zarre de sa voix la plus douce.

— Il est occupé par des affaires de la plus haute importance, répondit le domestique avec morgue. Il ne saurait être dérangé.

L'empoignant par la peau du cou, Reith le souleva à moitié, ce qui fit basculer le turban. Le nain poussa un gémissement où la douleur se mêlait à la dignité outragée.

— Que fais-tu ? Lâche-moi ou j'appelle mon maître.

— C'est justement ce que nous voulons que tu fasses, répliqua Reith.

L'avorton recula, se massant la nuque. Il décocha à Reith un regard flamboyant de colère.

— Quittez cette maison tout de suite !

Le serviteur commença à larmoyer :

— Mais ce n'est pas possible ! Il me ferait fouetter !

— Regarde dans la cour, dit Deïne Zarre. Tu y verras le cadavre d'Artilo. As-tu envie de partager son sort ?

Le nabot se mit à trembler. Il tomba à genoux mais Reith l'obligea à se relever.

— Vite ! Conduis-nous auprès de Woudiver !

— Mais vous lui direz que vous m'y avez obligé en me menaçant de mort ! cria-t-il. (Ses dents claquaient.) Vous allez le jurer...

Au même moment, à l'autre bout de la pièce, une tenture s'écarta, laissant apparaître le visage adipeux de Woudiver.

— Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ?

Reith repoussa le nain.

— Ton serviteur ne voulait pas t'appeler.

L'astuce et la méfiance qui habitaient le regard de Woudiver scrutant le Terrien dépassaient l'imagination.

— Il a fait son devoir. Je suis en train de traiter des affaires importantes.

— Pas aussi importantes que la mienne.

— Un instant ! (Aïla Woudiver alla dire quelques mots à ses visiteurs dans la pièce voisine et, bombant le torse, revint dans le salon jaune et écarlate.) Tu as l'argent ?

— Bien entendu. Serais-je ici si je ne l'avais pas ?

Le poussah étudia son interlocuteur pendant quelques secondes.

— Où est-il ?

— En lieu sûr.

Woudiver mâchonna sa lippe pendante.

— N'emploie pas ce ton avec moi. Pour être franc, je te soupçonne d'avoir tramé une machination infâme qui a eu pour conséquence l'évasion d'une foule de criminels, ceux qui se sont échappés aujourd'hui même de la Boîte de Verre.

Reith ricana.

— J'aimerais bien que tu m'expliques comment j'aurais pu me trouver dans deux endroits différents en même temps !

— Que tu aies été dans un seul est suffisant pour te perdre. Une heure avant l'événement en question, un homme dont le

signalement correspond au tien a sauté dans l'arène. Il ne l'aurait jamais fait s'il n'avait pas été certain de pouvoir s'enfuir. Il convient de noter que l'Homme-Dirdir renégat était apparemment au nombre des évadés.

Deïne Zarre intervint :

— Le battarache provenait de tes magasins. Si tu ouvres la bouche, tu seras tenu pour responsable.

Woudiver sembla remarquer Zarre pour la première fois.

— Que fais-tu ici, vieillard ? s'exclama-t-il, feignant la surprise. Tu ferais mieux de retourner à tes occupations.

— Je suis venu dans l'intention de te tuer. Adam Reith m'a demandé de surseoir.

— Allons, Woudiver, le jeu est terminé, dit le Terrien. Tu vas me suivre. (Il sortit son arme.) Vite ou je te brûle le cuir !

Woudiver regarda successivement les deux hommes sans émoi.

— Les souris montrent les dents, à présent ?

Une longue expérience avait appris à Reith quand il devait s'attendre à une altercation, à de l'obstination et, plus généralement, à un comportement malveillant de la part de l'interlocuteur.

— Suis-moi Woudiver, lascia-t-il tomber d'une voix lasse.

Woudiver sourit.

— Deux petits sous-hommes ridicules ! (Et, haussant imperceptiblement le ton, il appela :) Artilo !

— Artilo est mort, fit Deïne Zarre.

Il regarda à gauche et à droite, l'air vaguement intrigué. Woudiver l'observait aimablement.

— Tu cherches quelque chose ?

Ignorant la question, Zarre souffla à l'oreille de Reith.

— C'est trop facile, même pour Woudiver. Prends garde.

Le Terrien jeta d'une voix tranchante :

— Je compte jusqu'à cinq et je fais feu.

— Une question, d'abord. Où sommes-nous censés nous rendre ?

— Un... deux...

Woudiver exhala un bruyant soupir.

— Je ne trouve pas ça drôle.

— ... trois...

— Toujours est-il que je dois prendre des mesures de protection...

— ... quatre...

— ... c'est l'évidence même.

Il s'adossa au mur. Instantanément, le dais de velours s'abattit lourdement sur Reith et Zarre. Le Terrien tira mais les plis de l'étoffe firent dévier son bras et le rayon ne fit que calciner les dalles de la mosaïque noire et blanche.

Woudiver gloussa. Son ricanement était étouffé mais l'on en percevait toutes les sonorités grasses et onctueuses. Ses pas firent trembler le sol, menaçants, et une masse d'un poids effarant fit suffoquer Reith : le colosse s'était laissé choir sur lui. Le Terrien, paralysé, était à demi étourdi. La voix de Woudiver retentit de nouveau, plus proche ».

— Comme ça, les crapoussins se sont mis dans la tête de causer des ennuis à Aïla Woudiver ? Ils ont bonne mine ! (Le poids cessa d'écraser-Reith.) Et Deïne Zarre qui a courtoisement accepté de surseoir à l'assassinat ! Eh bien ! adieu, Deïne Zarre ! J'ai plus d'esprit de décision que toi.

Un son, un gargouillement triste et pâteux, puis un crissement d'ongles égratignant la mosaïque.

— Adam Reith, reprit la voix, tu représentes un cas de folie bien spécial. Tes intentions m'intéressent. Lâche ton arme, allonge les bras et ne bouge pas. Tu sens quelque chose sur ton cou ? C'est mon pied. Alors, vite ! Les mains en l'air et pas de mouvements brusques. Hisziu, prépare-toi !

Le dais, soudain tiré en arrière, dégagea les bras tendus du Terrien. Des doigts noirs et agiles lui lièrent les poignets à l'aide d'un ruban de soie.

Maintenant, Reith était libéré des plis de velours qui le tenaient captif. Encore abasourdi, il leva les yeux vers le colosse qui, debout, le contemplait, jambes écartées. Hisziu, le serviteur, trottinait dans tous les sens comme un jeune chien. Woudiver remit le Terrien sur ses pieds.

— Si tu veux bien avancer...

Et, d'une bourrade, il propulsa Reith qui flageolait sur ses jambes.

Reith était dans une pièce sombre, lié à un chevalet de métal. Ses bras en croix étaient attachés à une barre transversale et ses chevilles étaient pareillement immobilisées. La seule lumière était fournie par quelques étoiles dont la lueur clignotante pénétrait par une étroite fenêtre. Hisziu, le domestique, était accroupi devant le Terrien, armé d'un léger fouet de soie tressée – guère plus qu'une souple cordelette fixée à un manche court. Il était apparemment capable de voir dans le noir et s'amusait à caresser à intervalles irréguliers les poignets, les genoux ou le menton du captif avec le bout de son fouet. Il n'ouvrit qu'une seule fois la bouche pour dire :

— Tes deux amis sont prisonniers. Ils ne valent pas mieux que toi. Ils sont même encore pis, en vérité. Woudiver s'occupe d'eux.

Reith, le corps flasque, était apathique et consterné. Le désastre était total : il n'était conscient de rien d'autre. Les soursnois petits coups de fouet d'Hisziu, il les sentait à peine. Il arrivait au bout de la route et sa mort ne ferait pas plus de bruit que la chute d'une goutte de pluie dans l'un des mornes océans de Tschai. La lune bleue, qu'il ne voyait pas, se leva, faisant chatoyer le ciel. Sa lente ascension et son déclin, non moins lent, mesuraient l'avancée de la nuit.

Hisziu s'endormit et se mit à ronfler doucement. Reith était indifférent. Il tourna les yeux vers la lucarne. Le miroitement du clair de lune s'était évanoui. Une lueur bourbeuse, à l'est, annonçait l'apparition imminente de 4269 de La Carène. Le domestique se réveilla en sursaut et cingla rageusement les joues de Reith avec son fouet, y laissant des cloques ensanglantées. Il sortit pour revenir peu de temps après avec une tasse de thé brûlant qu'il dégusta, debout près de la fenêtre.

— Dix mille sequins pour toi si tu me détaches, fit Reith d'une voix enrouée.

Hisziu parut ne pas avoir entendu.

— Et le double si tu m'aides à délivrer mes amis.

Hisziu sirotait son thé comme si le Terrien n'avait pas ouvert la bouche.

Le ciel prit une teinte dorée : 4269 de La Carène s'était levé. Un bruit de pas retentit et Woudiver apparut dans l'encadrement de la porte. Il resta un instant immobile, jaugeant la situation, puis, saisissant le fouet, il fit signe à Hisziu de décamper.

Il avait l'air surexcité comme s'il était drogué ou avait bu.

— Je n'ai pas trouvé l'argent, Adam Reith, dit-il en se tapotant la cuisse avec le manche du fouet. Où est-il ?

— Quels sont tes plans ? demanda Reith en s'efforçant de parler sur un ton désinvolte.

Woudiver haussa ses sourcils ras.

— Je n'ai pas de plans. Les événements suivent leur cours et je poursuis mon existence de mon mieux.

— Pourquoi me gardes-tu prisonnier ici ?

Le colosse fit claquer le fouet sur sa jambe.

— J'ai naturellement signalé ta capture à mes frères de race.

— Les Dirdir ?

— Bien sûr.

Il s'envoya un coup sec sur la cuisse.

— Les Dirdir ne sont pas tes frères de race, répliqua Reith sur un ton empreint de la plus grande gravité. Les hommes et eux ne sont pas apparentés, même de très loin. Ils ne viennent pas de la même étoile.

Woudiver s'adossa nonchalamment au mur.

— Où as-tu appris cette imbécillité ?

Reith se passa la langue sur les lèvres, se demandant quelle était la meilleure tactique à employer. Woudiver n'était pas un être rationnel : il obéissait à l'instinct et à l'intuition.

— Le berceau des hommes est la planète Terre, reprit-il en mettant toute la conviction dont il était capable dans ses paroles. Les Dirdir le savent aussi bien que moi mais ils préfèrent entretenir les Hommes-Dirdir dans l'erreur.

Woudiver hocha rêveusement la tête.

— Et tu comptes aller à la recherche de cette « Terre » avec ton vaisseau de l'espace ?

— Je n'ai pas besoin d'aller à sa recherche. Elle se trouve à deux cents années-lumière d'ici, dans la constellation de Clari.

Woudiver bondit en avant et hurla, son masque jaune à trente centimètres du visage de Reith :

— Et le trésor que tu m'as promis ? Tu es un fourbe ! Un imposteur !

— Non. Je ne suis ni un fourbe ni un imposteur. Je suis un Terrien. Mon astronef s'est écrasé sur Tschai. Aide-moi à regagner la Terre et tu recevras tous les trésors que tu désireras.

Woudiver recula lentement.

— Tu es un adepte du culte rédemptoriste yao, quel que soit son nom.

— Non. Je dis la vérité. Il est de ton intérêt de m'aider.

L'autre secoua le menton d'un air entendu.

— Peut-être. Mais chaque chose en son temps. Il t'est facile de prouver ta bonne foi. Où est mon argent ?

— Ce n'est pas *ton* argent. C'est le mien.

— Voilà une argutie bien spécieuse ! Disons... où est *notre* argent ?

— Tu n'en verras la couleur que lorsque tu auras fait face à tes engagements.

— Mais quel cabochard ! tonitrua Woudiver. Tu es mon prisonnier. Ton compte est bon et il en va de même pour tes acolytes. L'Homme-Dirdir retournera à la Boîte de Verre. Le jeune steppiste sera vendu comme esclave... à moins que tu ne désires le racheter avec cet argent.

Reith s'affaissa et retomba dans son apathie. Woudiver se mit à marcher de long en large en se pavanant sans cesser de le lorgner du coin de l'œil. Finalement, il se planta devant lui et lui enfonça le manche de son fouet dans le ventre.

— Où est l'argent ?

— Je n'ai pas confiance en toi, répondit Reith d'une voix morne. Tu ne tiens pas tes promesses. (Au prix d'un gros effort, il se redressa et enchaîna en s'efforçant de parler calmement :) Si tu veux cet argent, libère-moi. L'astronef est presque terminé. Tu pourras venir avec moi sur la Terre.

L'expression de Woudiver était indéchiffrable.

— Et ensuite ?

— Tu auras un yacht de l'espace, un palais... ce que tu voudras. Tu n'auras qu'à demander.

— Et comment retournerai-je à Sivishe ? rétorqua le colosse avec mépris. Que deviendront mes affaires ? Tu es fou, cela saute aux yeux ! À quoi bon perdre mon temps ? Où est l'argent ? L'Homme-Dirdir et le gamin des steppes déclarèrent ne pas le savoir et leur accent est sincère.

— Je ne le sais pas plus qu'eux. Je l'avais remis à Deïne Zarre avec mission de le cacher. Or, tu l'as assassiné.

Woudiver réprima un grognement atterré.

— Mon argent ?

— Je voudrais que tu me dises si tu as l'intention de me laisser terminer le montage de l'astronef ?

— Cela n'a jamais été mon intention !

— Tu m'as donc escroqué ?

— Et alors ? Tu as essayé de faire de même, toi aussi. Bien malin celui qui roulera Aïla Woudiver !

— Ce n'est pas moi qui prétendrai le contraire.

Hisziu entra et, se dressant sur la pointe des pieds, murmura quelque chose à l'oreille de Woudiver, qui se mit à trépigner de rage.

— Déjà ? Ils arrivent trop tôt ! Je n'ai pas encore commencé. (Il se tourna vers Reith. Son visage faisait penser à de l'eau chauffée à gros bouillons.) Vite ! L'argent ou je vends le gamin ! Dépêche-toi...

— Tu auras ton argent quand la fusée sera prête.

— Ingrat et insensé que tu es ! siffla Woudiver. (Dehors, on entendait des pas.) Quel contretemps, grinça-t-il. Ma vie est un tissu de tristesse. Vermine !

Il cracha à la figure de Reith et le cingla cruellement de son fouet.

Précédé par Hisziu qui marchait d'un air faraud, un Homme-Dirdir fit son entrée, le plus splendide et le plus étrange que Reith ait jamais vu. Il ne pouvait sûrement s'agir que d'un Immaculé. Woudiver lança un ordre à Hisziu et le serviteur trancha les liens du captif. L'Homme-Dirdir attacha une chaîne

au cou de ce dernier et en fixa l'autre bout à sa ceinture puis, sans un mot, se mit en marche en faisant voleter ses doigts dans un geste de mépris blasé. Reith le suivit en chancelant.

Une voiture laquée blanc attendait devant la demeure de Woudiver. L'Immaculé accrocha la chaîne à un anneau qui se trouvait à l'arrière du véhicule. Le Terrien l'observait avec autant de surprise que d'abattement. L'Homme-Dirdir mesurait près de deux mètres dix ; des aigrettes artificielles étaient fixées aux protubérances qui saillaient de part et d'autre de son crâne crêté. Sa peau était du même blanc laqué que la voiture ; il était absolument chauve et son nez était un bec proéminent. Et pourtant, méditait Reith, malgré toute son étrangeté et sa sexualité visiblement modifiée, c'était un homme issu du même sol que lui-même.

Anacho et Traz sortirent de la maison en titubant comme si on les avait poussés. Ils avaient une chaîne au cou et c'était Hisziu qui, courant derrière eux, les tenait en laisse. Deux Hommes-Dirdir appartenant à la caste des Elites fermaient la marche. Ils manillèrent les chaînes à l'arrière de la voiture. L'Immaculé adressa quelques mots d'une voix nasillarde à Anacho, lui désigna le rebord dont était équipé le véhicule et, sans un regard en arrière, il monta à bord. Les deux Elites étaient déjà assis.

— Grimpez sinon ils nous traîneront, murmura Anacho.

Tous trois se juchèrent sur la plate-forme arrière, se cramponnant aux anneaux auxquels étaient accrochées leurs chaînes, et ce fut dans ces conditions humiliantes qu'ils quittèrent la résidence de Woudiver. La conduite intérieure noire de celui-ci cahotait cinquante mètres derrière et l'on pouvait voir le colosse penché sur les commandes.

— Il veut sa récompense, expliqua Anacho. Il a participé à une prise d'importance et tient à en retirer un avantage de situation.

— J'ai commis une erreur en négociant avec lui comme avec un être humain, fit Reith d'une voix pâteuse. Si je l'avais traité

comme une bête, nous ne serions peut-être pas dans un pareil bourbier.

— Les circonstances pourraient difficilement être plus défavorables.

— Où nous emmènent-ils ?

— À la Boîte de Verre, dame !

— Nous ne serons pas jugés ? Nous n'aurons pas l'occasion de nous faire entendre ?

— Bien sûr que non, répondit sèchement Anacho. Vous êtes des sous-hommes et, moi, je suis un renégat.

La voiture blanche obliqua et s'arrêta devant une esplanade. Les Hommes-Dirdir mirent pied à terre et, la mine gourmée, se tinrent à l'écart, contemplant le ciel. Un homme d'un certain âge, bedonnant et vêtu d'un somptueux habit brun foncé, apparut. Visiblement, c'était une personnalité de haut rang à en juger par les pierres précieuses ornant ses cheveux irréprochablement frisés. Il adressa d'un air complaisant la parole aux Hommes-Dirdir qui, après quelques instants de réflexion, lui répondirent.

— C'est Erlius, l'Administrateur de Sivilishe, grommela Anacho. Il souhaite être du massacre. On dirait que nous sommes un gibier de choix.

Attirés par ce déploiement d'activité, les gens de Sivilishe commençaient à s'attrouper autour de la voiture blanche. Ils formaient un cercle respectueux et contemplaient les prisonniers avec un intérêt macabre. Chaque fois que le regard d'un Homme-Dirdir se posait sur eux, ils rentraient la tête dans les épaules.

Woudiver n'avait pas quitté son véhicule, qui s'était immobilisé une cinquantaine de mètres en arrière. Manifestement, il était en train de mettre de l'ordre dans ses pensées. Enfin, il descendit et parut se concentrer sur un morceau de papier. Erlius s'empressa de lui tourner le dos.

— Regardez ces deux-là ! grogna Anacho. Ils se détestent cordialement. Woudiver tourne Erlius en dérision sous prétexte qu'il n'a pas de sang d'Homme-Dirdir dans les veines et Erlius voudrait bien voir Woudiver dans la Boîte de Verre.

— Et moi donc ! soupira Reith. À propos de la Boîte de Verre, qu'est-ce qu'on attend ?

— Les chefs du *tsau'gsh*. Tu la verras toujours assez tôt, la Boîte !

Le Terrien tortilla sa chaîne avec irritation et les Hommes-Dirdir lui décochèrent un coup d'œil sévère.

— C'est ridicule ! fit-il à mi-voix. Il doit bien y avoir quelque chose à tenter. En s'appuyant sur les traditions des Dirdir, par exemple... Que se passerait-il si je criais *hs'aï hs'aï hs'aï* ou ce qu'il faut crier pour réclamer un arbitrage ?

— L'appel à l'arbitrage est *dr'ssa, dr'ssa, dr'ssa* !

— Soit. Qu'advierait-il si je demandais un arbitrage ?

— Tu ne serais pas plus avancé. L'arbitre te déclarerait coupable et il n'y aurait rien de changé : ce serait toujours la Boîte de Verre.

— Et si je refusais l'arbitrage ?

— Tu serais alors forcé de te battre en combat singulier et tu mourrais encore plus vite.

— Personne ne peut être emmené là-bas sans avoir été accusé ?

— En théorie, non, répliqua sèchement Anacho. C'est la coutume. Qui veux-tu défier ? Woudiver ? Cela ne servirait à rien. Il n'a pas encore porté d'accusations contre toi : il a seulement participé à notre capture.

— Nous verrons bien.

Traz montra le ciel.

— Voilà les Dirdir qui arrivent.

Anacho examina le glisseur qui descendait.

— Le cimier de Thisz... Si les Thisz s'en mêlent, nous pouvons être sûrs que les choses ne traîneront pas. Si cela se trouve, ils iront jusqu'à nous interdire de chasse à quiconque hormis eux.

Traz s'escrima en vain sur le fermoir de la chaîne et, poussant un grognement de dépit, il dirigea de nouveau son attention sur le glisseur. Les spectateurs encapuchonnés de gris s'écartèrent et l'engin se posa à moins de quinze mètres de la voiture blanche. Cinq Dirdir en émergèrent – une Excellence et quatre autres de caste inférieure. L'Immaculé s'approcha d'eux

d'une démarche majestueuse mais ils l'ignorèrent comme ils ignoraient Erlius. Après avoir brièvement jaugé les captifs, ils firent un signe à l'Immaculé et exhalèrent quelques sons.

Erlius avança pour leur présenter ses respects, les genoux ployés, dodelinant du chef, mais avant qu'il eût eu le temps d'ouvrir la bouche, Woudiver interposa sa vaste masse entre lui et les Dirdir, l'obligeant à s'écarter, et lança sur un timbre strident :

— Voici les criminels recherchés par les chasseurs, dignitaires Thisz. Mon rôle dans leur capture n'a pas été négligeable. Que cela soit inscrit à mon palmarès !

Les Dirdir n'accordèrent à cette déclaration qu'une attention superficielle. Woudiver, qui, apparemment, n'en espérait pas plus, fit une courbette et salua des deux bras d'un geste large.

L'Immaculé détacha les fermoirs des chaînes. Reith tira vivement sur la sienne et l'Homme-Dirdir, stupéfait et bouche bée, leva les yeux. Ses fausses aigrettes retombèrent de part et d'autre de sa tête blafarde. Le Terrien, la gorge nouée, s'avança. Tous les regards convergeaient sur lui et il en sentait physiquement le poids. Au prix d'un violent effort, il réussit à marcher à pas comptés et s'immobilisa à moins de deux mètres des Dirdir. Si près qu'il sentait l'odeur de leurs corps. Ils le contemplaient sans rien trahir de ce qu'ils éprouvaient.

Élevant la voix pour parler distinctement, le Terrien répéta trois fois :

— *dr'ssa ! dr'ssa ! dr'ssa !*

Les Dirdir parurent étonnés. Il répéta :

— *dr'ssa ! dr'ssa ! dr'ssa !*

— Pourquoi pousses-tu le cri du *dr'ssa* ? demanda l'Excellence d'une voix nasillarde évoquant les sonorités du hautbois. Tu es un sous-homme dépourvu de discernement.

— Je suis un homme et ton supérieur. C'est pour cela que je lance l'appel du *dr'ssa*.

Woudiver se poussa en avant, plein de son importance, haletant et soufflant.

— Bah ! C'est un fou !

Les Dirdir avaient l'air quelque peu perplexe.

— Qui m'accuse ? s'écria Reith. Et de quel crime ? Que mon accusateur parle et qu'un arbitre tranche !

— Tu invoques une force traditionnelle plus puissante que le mépris et le dégoût, dit l'Excellence. Ce que tu demandes ne peut t'être refusé. Qui accuse ce sous-homme ?

— J'accuse Adam Reith de blasphème, répondit Woudiver. Je l'accuse de contester la Doctrine de la Genèse Double et de se prétendre l'égal des Dirdir. Il a déclaré que les Hommes-Dirdir ne sont pas la pure descendance du Second Vitellus. Il les a qualifiés de race de monstres mutants. Il soutient que les hommes sont issus d'une planète autre que Sibol. Tout cela est en contradiction avec l'orthodoxie et ce sont des thèses révoltantes. C'est un fauteur de troubles, un menteur et un provocateur. (Woudiver appuyait chacune de ses accusations d'un geste tranchant de son index épais.) Voilà de quoi je l'accuse ! (Il dédia aux Dirdir un sourire minaudier d'homme de bonne compagnie et, se retournant, hurla à l'adresse des curieux :) Reculez ! Ne vous pressez pas comme cela autour des dignitaires !

— Tu réfutes l'accusation ? demanda le Dirdir à Reith de sa voix flûtée.

La question était embarrassante. Le Terrien se trouvait devant un dilemme : opposer un démenti, c'était souscrire à la profession de foi des Hommes-Dirdir.

— Au bout du compte, je suis accusé de soutenir un point de vue non orthodoxe, fit-il, circonspect. Est-ce un crime ?

— Certainement si l'arbitre en décide ainsi.

— Et si ce point de vue est juste ?

— Il te faudra alors l'emporter sur l'arbitre. C'est là une hypothèse absurde mais la tradition impose cette procédure.

— Qui sera l'arbitre ?

Ni l'attitude indéchiffrable ni la voix de l'Excellence ne s'altérèrent :

— En l'occurrence, je désigne cet Immaculé.

L'Immaculé approcha et, singeant les modulations plaintives des Dirdir, laissa tomber :

— Je serai expéditif. Le cérémonial ordinaire est inapproprié dans les circonstances présentes. (Et, s'adressant à Reith :) Récuses-tu l'accusation ?

— Je ne la confirme ni ne la rejette : elle est ridicule.

— Je considère cette réponse comme une façon d'éluder la question. Cela signifie que tu es coupable. En outre, ton comportement est irrespectueux. Tu es coupable.

— Je n'accepte pas ton verdict à moins que tu ne sois capable de le rendre effectif. Je te somme de le justifier.

L'Immaculé considéra le Terrien avec un mélange de dédain et de répulsion.

— Tu me lances un défi ? À moi ? Un Immaculé ?

— Il semble que ce soit le seul moyen de prouver mon innocence.

L'autre se tourna vers l'Excellence :

— Suis-je obligé de le relever ?

— Tu l'es.

L'Immaculé toisa Reith.

— Je vais te tuer de mes mains et de mes dents ainsi qu'il sied à un Homme-Dirdir.

— Comme il te plaira. Mais, d'abord, enlève-moi ce collier.

— Qu'on le détache, ordonna l'Excellence.

— Quelle vulgarité ! soupira tristement l'arbitre. Je perds ma dignité en m'exprimant devant un troupeau de sous-hommes.

— Ne te plains pas, dit l'Excellence. C'est moi, Capitaine de la Chasse, qui perd un trophée. Continue. Rends effectif ton arbitrage.

On enleva la chaîne. Reith fit quelques exercices d'assouplissement pour essayer de faire retrouver leur élasticité à ses muscles. Il était resté toute la nuit pendu par les poignets et la fatigue plombait son corps. L'Homme-Dirdir fit un pas en avant.

— Quelles sont les règles du combat ? s'inquiéta le Terrien, qui éprouvait un début de vertige. Je ne voudrais pas te porter un coup déloyal.

— Il n'y a pas de coups déloyaux. Les règles sont celles de la chasse : tu es ma proie !

Et, poussant un hurlement sauvage, l'Immaculé se jeta sur Reith, qui trouva l'attaque balourde jusqu'au moment où force lui fut de constater que la peau blanche de son adversaire recouvrait un nœud de muscles tendus et de cartilages. Il fit un saut de côté mais des griffes artificielles n'en labourèrent pas moins sa chair. Il tenta une clé au bras mais ne put trouver de point d'appui, et il lança un coup d'arrêt au larynx qui manqua son but. L'Immaculé recula avec dépit tandis que les spectateurs exhalaient un murmure d'excitation étranglé. Quand l'Homme-Dirdir revint à la charge, Reith agrippa son avant-bras démesuré et le déséquilibra. À cette vue, Woudiver, incapable de se contenir, se précipita et son poing s'écrasa sur la tempe du Terrien. Traz poussa un cri de protestation et balança sa chaîne en plein dans la figure du poussah, qui tomba lourdement sur son séant avec un hurlement de souffrance. Anacho lui passa alors sa propre chaîne autour du cou et tira de toutes ses forces, mais le Dirdir d'Élite la lui arracha des mains. Woudiver demeura prostré, le souffle coupé, le teint terreux.

L'Immaculé avait profité de l'incident pour repartir à l'attaque et il avait renversé Reith. Ses bras rigides comme des câbles enserraient le corps de celui-ci, ses longs crocs tranchants lui déchiraient la gorge. Reith parvint à libérer ses bras. Il empoigna les oreilles blanches de l'Homme-Dirdir, qui exhala un cri de douleur étouffé et secoua la tête. Il mollit et Adam Reith, écrasant son corps mince de tout son poids comme s'il chevauchait une anguille blanche, s'en prit au crâne chauve de l'Immaculé. Il arracha le faux nimbe, cogna ici et là, puis exerça une violente torsion. La tête de l'arbitre se mit à pendre de guingois ; son corps se convulsa, se contorsionna et cessa de bouger.

Reith se releva. Il tremblait et était pantelant.

— Mon bon droit est démontré, dit-il.

— Les accusations lancées par le gros sous-homme sont nulles et non avenues, psalmodia l'Excellence. Qu'il en rende donc compte.

Reith pivota sur ses talons.

— Halte ! reprit le Dirdir d'une voix rauque et vibrante. Y a-t-il d'autres charges ?

Un Élite, ses aigrettes rigides dardant des étincelles cristallines, demanda :

— La bête réclame-t-elle encore *dr'ssa* ?

Reith fit volte-face. Il était à moitié ivre de fatigue et subissait le contrecoup de la bataille.

— Je suis un homme. La bête, c'est toi.

— Exiges-tu un arbitrage ? Sinon, allons-nous-en.

Le cœur du Terrien se serra.

— De quoi suis-je encore accusé ?

L'Élite s'avança.

— Je t'accuse, toi et tes séides, d'être entrés illégalement dans la réserve de chasse dirdir et d'y avoir traîtreusement massacré des membres du Clan de Thisz.

— Je repousse ce chef d'accusation, répondit Reith sur un ton rauque.

L'Élite se tourna vers l'Excellence.

— Je sollicite ton arbitrage. Je te demande de me donner cette bête et ses compagnons et de proclamer qu'ils sont la proie exclusive du Clan de Thisz.

— J'accepte cette obligation. (L'Excellence poursuivit, s'adressant à Reith, de son timbre nasillard :) Tu es illégalement entré dans les Carabas, c'est la vérité.

— J'y suis entré mais personne ne me l'avait interdit.

— Nul n'ignore que les Carabas sont territoire tabou. Tu as sournoisement assailli plusieurs Dirdir. C'est la vérité.

— Je n'ai pas attaqué le premier. Si les Dirdir se conduisent comme des bêtes sauvages, à eux d'en supporter les conséquences.

De la foule s'éleva un murmure de surprise et, peut-être aussi, d'approbation tacite. Le regard de l'Excellence balaya l'esplanade et ce fut aussitôt le silence.

— Chasser est la tradition des Dirdir. La tradition des sous-hommes et leur caractéristique fondamentale sont de servir de gibier.

— Je ne suis pas un sous-homme. Je suis un homme et ne suis le gibier de personne. Si une bête sauvage m'attaque, je la tue.

Rien, pas l'ombre d'une émotion ne frémit sur le masque blafard de l'Excellence, mais son nimbe se mit à scintiller et ses aigrettes se redressèrent. Il continua comme s'il récitait une litanie :

— La sentence doit être conforme à la tradition. Je déclare le sous-homme coupable. Cette farce est maintenant terminée. Qu'il soit conduit à la Boîte de Verre.

— Je récusé l'arbitrage ! s'écria Reith qui, se ruant en avant, frappa l'Excellence à la joue.

La peau du Dirdir était froide et légèrement flexible comme des écailles de tortue. Le Terrien avait des élancements dans la main. Les aigrettes hérissées de l'Excellence étaient semblables à des fils de fer portés au rouge. Il émit un sifflement ténu. Les spectateurs, qui n'en croyaient pas leurs yeux, étaient immobiles et muets. Le Dirdir lança ses longs bras en avant dans un geste onduleux et, poussant un retentissant gargouillement, il se prépara à charger. Reith recula.

— Un instant. Quelles sont les règles du combat ?

— Il n'y en a point. Je tue comme je choisis de tuer.

— Si c'est moi qui te tue, nous serons justifiés, mes amis et moi ?

— Vous serez justifiés.

— Nous nous battons à l'épée.

— Nous nous battons à mains nues.

— Soit.

L'issue de la rencontre fut sans ambiguïté. L'Excellence bondit, aussi lourd et aussi agile qu'un tigre. Reith fit prestement deux pas en arrière, agrippa un poignet corné et lança son pied dans la poitrine de son adversaire, qui fit un soleil et se retrouva allongé de tout son long par terre, complètement étourdi. Le Terrien l'écrasa de tout son poids, immobilisant ses mains griffues. Le Dirdir se débattit en se contorsionnant, mais Reith lui cogna la tête sur les pavés jusqu'à ce que les os craquent et qu'une humeur d'un vert blanchâtre commence à sourdre.

— L'arbitrage était-il juste ou non ? demanda-t-il, haletant.

L'Excellence exhala un soupir de lamentation, un étrange gémissement exprimant une émotion inconnue des hommes. Reith continuait de cogner le crâne blanc et dur sur le sol.

— Etait-il juste ou non ?

Le Dirdir tenta au prix d'un effort immense de repousser le Terrien, mais ce fut en vain.

— Tu es vainqueur. Mon arbitrage est réfuté.

— Mes amis et moi-même sommes donc tenus pour innocents ?

— Oui.

— Est-ce que je peux le croire ? demanda Reith à Anacho.

— Oui. Telle est la tradition. Si tu veux un trophée, arrache-lui son nimbe.

— Je n'ai nul besoin de trophée.

Reith se remit sur ses pieds. Il vacillait. La foule le contemplait avec une sorte de terreur respectueuse. Erlus tourna les talons et s'éloigna en toute hâte. Aïla Woudiver se dirigea à pas lents vers sa voiture noire. Le vainqueur tendit le doigt vers lui.

— Woudiver ! tes accusations étaient mensongères. À présent, tu vas m'en rendre raison.

L'interpellé sortit son pistolet à énergie, mais Traz se jeta sur lui, immobilisant son épais poignet. Le coup partit et Woudiver, la jambe brûlée, s'écroula avec un hurlement de douleur. Anacho récupéra l'arme tandis que Reith passait une chaîne au cou de sa victime.

— Viens, Woudiver, fit-il en tirant brutalement sur les maillons.

Et le groupe, fendant les rangs des curieux qui s'empressaient de lui céder la place, monta dans la voiture.

Woudiver, gémissant, se pelotonna dans un coin. Anacho mit le moteur en marche et le véhicule quitta l'esplanade.

En l'absence de Deïne Zarre, les techniciens s'étaient abstenus de venir travailler. L'entrepôt était désert et silencieux comme une tombe. Le vaisseau spatial, que Reith avait cru sur le point de naître à la vie, reposait, solitaire, sur ses cales.

Le Terrien et ses amis firent entrer Woudiver dans le hangar comme s'ils avaient affaire à un taureau rétif et l'attachèrent entre deux piliers. Il ne cessait de gémir.

Reith le contempla quelque temps. On ne pouvait encore se passer de lui et il était toujours dangereux. En dépit de l'accablement ostentatoire qu'il affichait et de ses récriminations, il ne quittait pas Reith des yeux et son regard était lucide et dur.

— Tu m'as causé le plus grand tort, Woudiver, dit Reith.

Des sanglots déchirèrent le corps adipeux du captif. On aurait dit un horrible et monstrueux bébé.

— Tu vas me torturer et me tuer.

— J'y ai songé, mais il y a plus urgent. Pour achever la construction du vaisseau et regagner la Terre afin qu'elle sache ce qui se passe sur cette planète infernale, je renoncerais même avec plaisir à t'exécuter.

D'un seul coup, Woudiver redevint homme d'affaires.

— Dans ce cas, il n'y a rien de changé. Règle-moi ce que tu me dois et nous nous mettrons au travail.

À ces mots, Reith en bėa de stupėfaction et il éclata de rire : l'in vraisemblable insouciance de Woudiver forçait son admiration. Anacho et Traz étaient moins sensibles au comique de la chose. Le premier enfonça un béton dans la bedaine repl te du poussah.

— Et ce qui a eu lieu cette nuit ? fit l'Homme-Dirdir d'une voix suave. Tu te rappelles ce que tu nous as fait ? Les aiguillons électriques ? Le fouet ?

— Et les enfants de Deïne Zarre ? ren  rit Traz.

Woudiver adressa un regard implorant à Reith.

— Lequel d’entre vous a autorité pour parler ?

Le Terrien pesa soigneusement sa réponse.

— Nous avons tous les trois des griefs contre toi. Tu serais bien sot de t’attendre à des paroles de sympathie.

— Oui, il souffrira ! grinça Traz.

— Tu vivras, reprit Reith, mais uniquement pour servir nos intérêts. Je me moque éperdument de ton sort dans la mesure où tu ne m’es pas utile.

De nouveau, Reith discerna dans le regard de Woudiver une lueur froide et rusée.

— Soit.

— J’exige que tu embauches immédiatement quelqu’un de compétent pour remplacer Deïne Zarre.

— Ce sera cher, très cher. Nous avons eu de la chance avec Zarre.

— S’il n’est plus là, c’est ta faute.

— Qui ne commet jamais d’erreur ? J’avoue en avoir fait une. Mais je connais l’homme qu’il te faut. Seulement, je te préviens que son prix sera élevé.

— Le problème de l’argent ne se pose pas. Je veux le dessus du panier. Second point : tu vas dire aux techniciens de venir reprendre le travail. Tout cela par téléphone, bien entendu.

— Rien de plus facile, répondit Woudiver avec chaleur. Le travail reprendra sans retard.

— Tu feras livrer sur-le-champ tout le matériel et tous les articles qui manquent encore. Et, désormais, les frais seront à ta charge de même que le paiement des salaires.

— Quoi ? braila le colosse.

— Ce n’est pas tout. Tu resteras attaché entre ces deux poteaux. Et ta nourriture te sera comptée mille, non, deux mille sequins par jour.

— Quoi ? hurla de nouveau le poussah. Aurais-tu l’intention de gruger et d’escroquer le malheureux Woudiver ?

— Acceptes-tu ces conditions ? Sinon, je demande à Anacho et à Traz de te faire passer de vie à trépas et tous deux ont leur rancune à assouvir.

Woudiver se redressa de toute sa taille et répondit avec hauteur :

— J'accepte. Et maintenant, mettons-nous à la besogne puisqu'il semble que je doive financer tes chimères et faire les frais de ce marché de dupes. Le jour où je te verrai disparaître dans l'espace sera un grand jour pour moi, je te le garantis ! À présent, détache-moi pour que je puisse aller téléphoner.

— Tu resteras où tu es, nous t'apporterons le téléphone. Où est ton argent ?

— Tu ne parles pas sérieusement ? s'écria Woudiver.

FIN DU TOME III